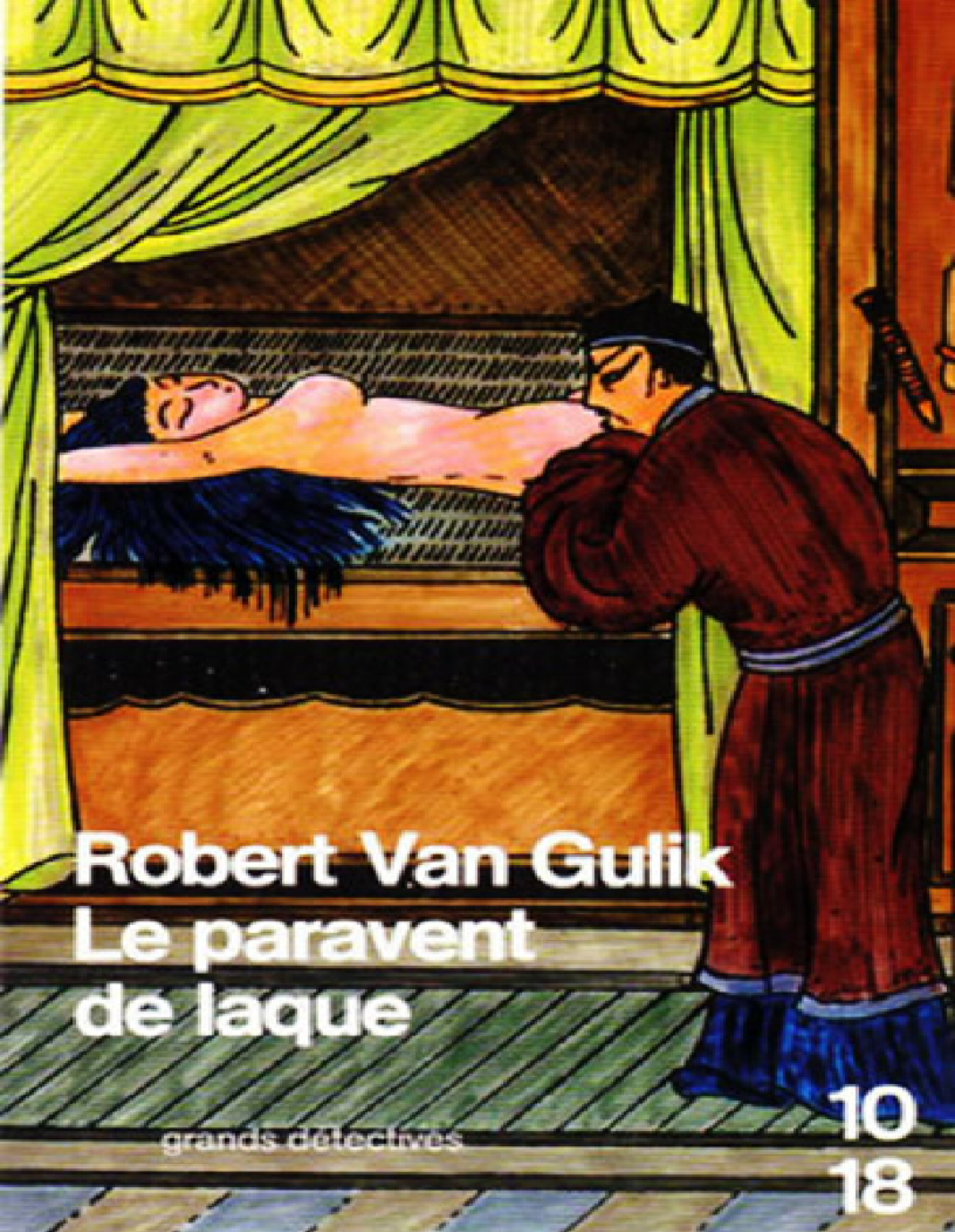


Le Paravent de laque

Van Gulik,Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Robert Van Gulik
Le paravent
de laque

grands détectives

10
18

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI
Le paravent
de laque

Traduit de l'anglais par Roger Guerbet





Les personnages principaux

TI Jen-tsie, *magistrat du district de Peng-lai. De passage à Wei-ping, ville principale d'un autre district également situé dans la province de Chang-tong.*

TSIAO Tai, *l'un de ses lieutenants.*

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU PARAVENT DE LAQUE

TENG Kan, *magistrat du district de Wei-ping.*

Madame TENG, née WOU, *épouse du précédent. Son nom personnel est Lotus d'Argent.*

PAN You-té, *conseiller auprès du tribunal.*

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU NÉGOCIANT TROMPÉ

KO Tse-yuan, *riche négociant en soieries.*

Madame KO, née SIÉ, *épouse du précédent.*

PIEN Hong, *un devin.*

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU MAÎTRE-CHANTEUR PUNI

LENG Tsien, *Un banquier peu scrupuleux.*

LENG Té, *son frère cadet et peintre de talent.*

KOUEN-CHAN, *un habile cambrioleur.*

AUTRES PERSONNAGES

LIU WOU, *dit « le Caporal », grand chef de la pègre de Wei-ping.*

PAO Liang, *dit « l'Étudiant », un jeune voyou Mademoiselle Œillet-Rose, une petite prostituée de l'auberge du Phénix.*

LE MAGISTRAT TENG ÉPROUVE UN ÉTRANGE MALAISE. LE JUGE TI ENTEND PARLER D'UN CURIEUX SUICIDE.

TENG s'immobilisa au seuil de sa bibliothèque, les pensées en désordre. Sa vision n'était pas encore assez nette pour qu'il osât s'aventurer jusqu'au bureau. Le dos appuyé contre le chambranle de la porte, il ferma les yeux et ses mains montèrent péniblement vers ses tempes qu'elles pressèrent à petits coups : une douleur plus sourde remplaça peu à peu son lancinant mal de tête.

Ses bourdonnements d'oreilles avaient cessé ; il commençait à percevoir les bruits familiers de l'arrière-cour où, la sieste terminée, ses domestiques reprenaient leurs besognes coutumières. Dans un instant, son majordome allait apparaître avec la première tasse de thé de l'après-midi.

Il fit un suprême effort pour achever de se ressaisir et nota que sa vue redevenait normale. Un peu soulagé, il examina ses mains : grâce au Ciel, elles n'étaient pas tachées de sang. Son regard se dirigea vers le bureau. L'ébène poli réfléchissait les fleurs disposées dans le vase de jade vert. Il remarqua qu'elles commençaient à se faner et, distraitement, pensa que sa femme allait bientôt les renouveler. C'était toujours elle qui cueillait les fleurs fraîches dans le jardin. Une brusque sensation de vide au creux de l'estomac le fit se précipiter dans la pièce. Il réussit à atteindre le bureau massif et, haletant, se cramponna aux bords du meuble pour en faire le tour avant de se laisser tomber sur son fauteuil.

Il dut s'agripper aux bras du siège pour lutter contre un retour du vertige. L'alerte passée, il rouvrit les yeux et aperçut le haut paravent de laque debout le long du mur. Il détourna aussitôt son regard, mais l'image le poursuivit. Un violent frisson secoua son grand corps maigre et le fit se serrer frileusement dans sa robe de chambre. Était-ce la fin... devenait-il vraiment fou ? Des gouttelettes froides perlèrent à son front et il fut pris de nausées. Baissant la tête, il regarda fixement les feuillets disposés sur le bureau par son conseiller et tenta désespérément d'ordonner ses idées.

Du coin de l'œil, il vit son majordome entrer dans la pièce avec le plateau à thé. Il voulut répondre à son salut obséquieux, mais sa langue gonflée ne lui permit pas d'émettre le moindre son. Le vieil

homme vêtu d'une discrète robe bleue et coiffé d'une calotte noire lui tenait respectueusement sa tasse. Teng la saisit d'une main tremblante et avala une gorgée de liquide brûlant. S'il réussissait à boire encore un peu, son malaise achèverait sûrement de se dissiper. Mais pourquoi le vieux gâteux restait-il planté devant lui ? Qu'attendait-il pour sortir ? Teng cherchait une remarque désagréable à lui lancer quand il aperçut la grande enveloppe posée sur le plateau.

— Votre Excellence, expliqua le majordome, cette lettre vient de m'être remise par un visiteur qui m'a dit se nommer Chen.

Sans avancer sa main, encore tremblante, Teng regarda fixement l'enveloppe. Elle portait, tracée en beaux caractères officiels, la suscription suivante : « *Pour Teng Kan, magistrat du district de Wei-ping. Personnel.* » Au bas du coin gauche s'étalait le grand sceau vermillon de la préfecture.

— En voyant le mot *personnel*, dit le majordome de sa voix sèche, j'ai pensé que je ferais bien de vous l'apporter sans attendre.

Teng prit l'enveloppe et, d'un geste machinal, saisit son coupe-papier de bambou. Un magistrat de district était un bien minuscule rouage dans l'énorme machinerie administrative du puissant Empire T'ang, et si lui, Teng Kan, jouissait d'une complète autorité sur son propre territoire, il n'en dépendait pas moins, avec une douzaine de ses collègues, du préfet de Pien-fou. Son majordome avait donc raison : le porteur d'une lettre personnelle du préfet ne devait pas faire antichambre. Le Ciel soit loué, les idées s'ordonnaient de nouveau dans sa tête !

Il ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une feuille de papier à lettre officiel sur laquelle se lisaient seulement quelques lignes :

Confidentiel. Le porteur de la présente, Ti Jen-tsie, magistrat du district de Peng-lai, regagne son poste après avoir assisté à une réunion préfectorale. Il a reçu l'autorisation de s'arrêter à Wei-ping pour y passer une semaine de congé incognito. Ordre au magistrat de Wei-ping de lui accorder toute l'assistance dont il pourrait avoir besoin.

Signé : Le Préfet.

Xeng replia lentement la lettre. Son collègue de Peng-lai n'aurait pu choisir un plus mauvais moment pour lui rendre visite. Et que signifiait cet incognito ? Quels ennuis cela présageait-il ? Les méthodes originales du préfet étaient bien connues. Aurait-il envoyé ce Ti enquêter secrètement sur son compte ? Le mieux serait de se prétendre malade pour éviter de le recevoir. Mais non, tout le monde l'avait vu en parfaite santé le matin même et cette prétendue maladie exciterait les soupçons. Il avala rapidement le reste du thé.

Le liquide aromatique lui fit du bien. Il lui sembla que sa voix

était redevenue à peu près normale lorsqu'il dit au vieux serviteur :

— Prépare-moi une autre tasse et apporte mon costume de cérémonie.

Le vieillard aida son maître à endosser une longue robe de brocart marron et lui tendit un bonnet carré en gaze noire. Tout en ajustant sa ceinture, Teng ordonna :

— Fais entrer monsieur Chen. Je le recevrai ici.

Dès que son majordome fut sorti, le magistrat se dirigea vers une longue banquette en ébène réservée aux réceptions. Elle était disposée contre la cloison latérale, sous une peinture représentant un paysage. Teng s'assit sur la partie gauche du siège et vérifia que seule une moitié du paravent de laque était visible de cette place. Il regagna son bureau. Grâce au Ciel, il ne chancelait plus en marchant, mais garderait-il sa lucidité jusqu'à la fin de l'entretien ? Pendant qu'il se posait la question, le majordome reparut. Il tendit à son maître une carte de visite rouge sur laquelle se détachaient les deux grands caractères formant le nom : CHEN MO. Dans le bas, à gauche, on avait ajouté en plus petit : *courtier*.

Un homme grand et bien découplé suivait le vieux serviteur. Il avait de longs favoris, une belle barbe noire, et portait un bonnet usagé sans indication de rang. Les mains croisées dans les larges manches d'une robe d'un bleu éteint, il s'inclina profondément. Teng lui rendit son salut en prononçant quelques paroles aimables, puis il indiqua le coin gauche de la banquette au visiteur. Lui-même s'assit de l'autre côté de la table à thé basse placée au centre du siège de cérémonie, et, d'un coup d'œil autoritaire, invita le majordome à se retirer.

Quand les deux hommes furent seuls, le pseudo-courtier jeta un regard pénétrant à son hôte et dit, de sa voix au timbre grave :

— J'attendais avec impatience le moment où me serait accordé l'honneur de faire votre connaissance, Teng. Dans la capitale, chacun parle de vous comme de l'un de nos plus grands poètes, et l'on n'oublie pas de louer vos dons d'administrateur.

— Vous êtes trop indulgent, Ti, répliqua le magistrat de Wei-ping en s'inclinant. Il m'arrive de temps à autre de griffonner quelques vers pour occuper un instant de loisir, mais je n'aurais pas osé espérer qu'un collègue, dont le goût en matière littéraire et l'habileté à résoudre les plus mystérieuses affaires criminelles sont bien connus, daignerait abaisser ses regards sur mes humbles travaux. Il s'arrêta. La tête commençait à lui tourner de nouveau et il éprouvait beaucoup de difficultés à poursuivre cet échange de phrases courtoises. Après une légère hésitation, il reprit : Son Excellence le préfet dit dans sa lettre que vous êtes ici incognito. Votre visite aurait-elle un but policier ? Pardonnez l'impolitesse de cette question posée de façon si brutale,

mais...

— Vous êtes tout excusé ! répliqua le juge Ti en souriant. J'ignorais que la lettre de Son Excellence fût rédigée de façon si concise ! J'espère qu'elle ne vous a pas tracassé inutilement ? Peng-lai est mon premier poste de magistrat, comme vous le savez, et j'ai trouvé ma tâche très absorbante. À cause de mon inexpérience, sans aucun doute ! Toujours est-il que je songeais à prendre un petit congé, quand je reçus l'ordre d'assister à la conférence sur la défense côtière, qui se tenait à la préfecture. Mon territoire fait face à la péninsule coréenne, et nos vassaux de ce pays s'agitent quelque peu en ce moment. Son Excellence nous a tenus occupés de l'aube jusqu'au soir. De plus, un haut fonctionnaire de la capitale assistait aux travaux, et vous savez combien ces grands personnages s'y entendent pour ne pas vous laisser un instant de répit ! La réunion a duré quatre jours pleins. Avant de m'attaquer à tout le travail en retard qui doit m'attendre à Peng-lai, j'ai sollicité la faveur d'une semaine de vacances à passer dans votre district, fameux pour ses sites historiques et la beauté de ses paysages si admirablement dépeints dans vos vers. Ceci est la raison, l'unique raison, qui me fait garder l'incognito et me présenter ici comme monsieur Chen Mo, courtier.

— Je vois, dit son hôte en pensant avec amertume : « Des vacances ! Si le Préfet s'était montré plus explicite, j'aurais pu ne recevoir ce Ti que dans un jour ou deux. » Tout haut, il déclara : C'est un véritable soulagement d'être dispensé de la cérémonieuse étiquette pendant un espace de temps, si bref soit-il, et de pouvoir aller et venir avec la liberté d'un simple citoyen ! Mais... votre suite ?

— Oh ! un seul de mes lieutenants m'accompagne. Un garçon fort capable nommé Tsiao Taï.

— Cela n'encourage-t-il pas ce subordonné à se montrer trop... hum... familier ? demanda Teng en fronçant les sourcils.

— Je vous avoue n'avoir jamais songé à cela, répliqua le juge Ti, un demi-sourire sur les lèvres. Pouvez-vous m'indiquer un petit hôtel convenable et me dire quelles sont les curiosités du lieu ?



LE MAGISTRAT TENG REÇOIT LE JUGE TI

Teng avala une gorgée de liquide avant de répondre :

— Je suis désolé que votre volonté d'incognito me prive du plaisir de vous recevoir chez moi. Puisqu'il en est ainsi, je vous recommande l'hôtel de la Grue qui vole ; il passe pour être excellent et a l'avantage de se trouver tout près du Yamen. Quant aux monuments, nous allons voir le conseiller du tribunal Pan You-té ; il est né dans cette ville et en connaît le moindre pouce carré ! Si vous voulez bien me suivre, je vais vous mener près de lui. Son bureau est derrière le greffe.

Teng se leva. Comme le juge Ti se préparait à l'imiter, il vit son hôte chanceler et se retenir aux accoudoirs de la banquette.

— Vous sentez-vous mal ? demanda-t-il anxieusement.

— Non. Ce n'est rien. Un petit étourdissement, répondit Teng avec un sourire crispé. Je suis un peu surmené en ce moment. Il s'arrêta pour lancer un regard furieux à son majordome qui venait d'entrer.

— Je suis désolé de déranger Votre Excellence, dit le vieil homme en s'inclinant très bas, mais la femme de chambre m'informe à l'instant que la Grande Maîtresse ne s'est pas montrée après la sieste et que sa porte est fermée à clef.

— En effet, j'ai oublié de te prévenir. Après le riz de midi, mon épouse a reçu un message de sa sœur aînée qui lui demandait de se rendre immédiatement à sa maison de campagne. Avertis les autres domestiques. Le majordome ne faisant pas mine de se retirer, Teng ajouta d'une voix irritée : Qu'attends-tu ? Je suis occupé, tu le vois bien !

— Je dois dire aussi à Votre Excellence, bredouilla le vieil homme avec embarras, que quelqu'un a cassé le grand vase ancien placé dans le cabinet de toilette, et...

— Plus tard, plus tard ! coupa Teng en accompagnant le juge Ti vers la porte.

Les appartements particuliers du magistrat étaient séparés du tribunal par un jardin. Tandis que les deux hommes le traversaient, Teng dit tout à coup :

— J'espère ne pas être complètement privé du plaisir de bavarder avec vous pendant votre séjour à Wei-ping ? Vos visites seront toujours les bienvenues, Ti. Et puis j'aimerais vous exposer un problème qui me tracasse. Prenez à gauche, s'il vous plaît.

Ils arrivaient à présent à l'autre extrémité de la cour principale. Teng précéda son hôte dans un bureau minuscule mais remarquablement bien tenu. Le maigre personnage assis derrière la table couverte de dossiers se leva vite en voyant entrer son chef. Faisant signe de s'en aller à une petite servante qui s'efforçait de passer inaperçue dans un coin de la pièce, il s'avança en boitillant et s'inclina très bas. D'un ton posé, Teng lui dit :

— Voici monsieur Chen, un... hum... un courtier qui m'a remis une lettre d'introduction du préfet. Il désire passer quelques jours ici pour visiter les endroits pittoresques. Vous lui donnerez tous les renseignements dont il aura besoin. Se tournant vers Ti, il ajouta : Je vous prie maintenant de bien vouloir m'excuser, il faut que je me prépare pour l'audience de l'après-midi. Il s'inclina et sortit.

Le conseiller Pan indiqua au juge un confortable fauteuil placé devant son bureau et prononça les paroles de courtoisie exigées par les circonstances. Il paraissait nerveux et préoccupé. Le juge Ti rapprocha cette attitude de celle de Teng et en conclut qu'une affaire particulièrement épineuse était en cours, mais quand il posa la question au conseiller, celui-ci répondit aussitôt :

— Oh ! non, nous n'avons à juger que des litiges sans importance. Notre district est très tranquille !

— Je me suis permis de vous demander cela car le magistrat Teng

m'a dit tout à l'heure, sans entrer dans les détails, qu'un problème le tracassait.

Le conseiller haussa les sourcils.

— Je ne suis au courant de rien, déclara-t-il.

À ce moment la petite servante se glissa de nouveau dans la pièce.

— Reviens plus tard ! lui cria-t-il.

Elle disparut sans avoir ouvert la bouche et monsieur Pan reprit d'un ton ennuyé :

— Cette fille est stupide. Quelqu'un a brisé un grand vase antique qui se trouvait dans les appartements de la maîtresse. C'était un souvenir de famille auquel Son Excellence tenait beaucoup. Aucune des servantes ne veut avouer sa maladresse, aussi le majordome m'a-t-il chargé de les interroger pour découvrir la coupable.

— Êtes-vous l'unique assistant de Son Excellence ? demanda le juge Ti. D'ordinaire, un magistrat de district a trois ou quatre lieutenants qu'il s'est attachés personnellement et emmène avec lui lorsqu'il change de poste.

— Cela est vrai, mais le magistrat Teng n'a pas suivi cette coutume. Il est très réservé de nature... un peu distant même. J'appartiens au personnel permanent du tribunal. Fronçant les sourcils, il ajouta : La perte de ce vase a dû le toucher beaucoup. Il n'avait pas l'air très bien en vous amenant ici.

— Souffre-t-il de quelque mal chronique ? Moi aussi j'ai remarqué la pâleur de son visage.

— Oh ! non, répliqua monsieur Pan. Il ne s'est jamais plaint de sa santé. Il était même très gai ces jours-ci. Il y a environ une lune, il a glissé dans la cour et s'est fait une entorse, mais sa cheville est tout à fait remise à présent. Ce sont les premières chaleurs qui le fatiguent, je suppose. Voyons... quel monument allez-vous visiter d'abord, monsieur Chen ? En premier lieu...

Le conseiller se lança dans une longue description des curiosités de Wei-ping. C'était un homme cultivé, passionné d'histoire locale. Au bout d'une demi-heure qui lui parut courte, le juge Ti se leva en disant qu'il lui fallait partir car son compagnon de voyage l'attendait dans une maison de thé, derrière le Yamen.

— En ce cas, dit monsieur Pan, je vais vous faire sortir par la porte de derrière. Ce sera plus court que de traverser à nouveau tout le tribunal.

Malgré son pied-bot, le conseiller Pan marchait facilement. Il ramena le juge dans les appartements privés du magistrat et lui fit prendre un long couloir dépourvu de fenêtres. L'interminable boyau semblait faire le tour du bâtiment et aboutissait à une petite porte de fer. En faisant jouer la serrure, monsieur Pan dit avec un sourire :

— Ce passage peut aussi compter parmi les curiosités de Wei-ping ! Il fut percé il y a soixante-dix ans pour permettre aux habitants du Yamen de s'enfuir secrètement au cours d'une rébellion armée. Comme vous le savez sans doute, le gouverneur était alors le fameux...

Le juge Ti se hâta d'interrompre cette dernière leçon d'histoire locale en prodiguant des remerciements à son guide, puis il sortit. La petite rue était fort tranquille. Le juge suivit la direction indiquée par Pan, et, au premier détour du chemin, aperçut la maison de thé dans laquelle l'attendait Tsiao Taï.

Bien que l'heure de la sieste fût tout juste finie, la plupart des tables de la terrasse étaient déjà occupées. Passant entre les clients d'apparence cossue qui sirotaient leur thé en grignotant des graines de melon séchées, le juge se dirigea vers un solide gaillard vêtu d'une simple robe brune et coiffé d'un petit bonnet noir. Lorsqu'il tira la chaise lui faisant face, son lieutenant ferma la brochure qu'il lisait et bondit sur ses pieds.

— Votre Excellence est de retour plus tôt que je ne le pensais ! s'écria-t-il, son sympathique visage illuminé de plaisir.

— Pas d'*Excellence*, je te prie. Souviens-toi que nous sommes ici incognito ! l'avertit le juge en posant par terre le ballot de vêtements placé sur un siège afin de s'asseoir. Frappant dans ses mains, il commanda un pot de thé frais au garçon aussitôt accouru.

Un homme maigre à l'extrême, affalé non loin d'eux sur une chaise, leva la tête en entendant parler le juge. Son visage, d'une laideur repoussante, était traversé par une longue balafre qui partait de l'orbite droite, privée d'œil, pour aboutir à un menton en galoche. La vilaine cicatrice retroussait au passage les lèvres du malheureux, leur donnant une perpétuelle expression ricanante. Pour comble de disgrâce, un tic nerveux contracta brusquement ses traits. Il essaya de le faire cesser en appuyant sur sa joue des doigts semblables aux pattes de quelque monstrueuse araignée et, posant ses coudes anguleux sur la table, tendit l'oreille. Le brouhaha des conversations l'empêcha de rien saisir. Dépité, il se contenta d'observer les deux hommes de son œil unique luisant de malveillance.

À ce moment, Tsiao Taï se retourna. En apercevant le hideux bonhomme, il détourna vite les yeux et dit à voix basse au juge :

— Regardez le type assis derrière nous. On dirait un répugnant insecte qui a perdu sa carapace !

Après un bref coup d'œil dans la direction indiquée, le magistrat répondit :

— Oui, il n'est pas très engageant ! Mais que lisais-tu quand je suis arrivé ?

— Un guide de Wei-ping prêté par le garçon. Votre idée de vous

arrêter ici est vraiment excellente ! Voyez plutôt ce passage : « On ne manquera pas de visiter le temple du Dieu de la Guerre où se trouvent une douzaine de statues grandeur nature représentant nos plus illustres généraux. Elles sont l'œuvre d'un habile artiste d'autrefois. Il faut voir ensuite la source chaude... »

— Le conseiller du tribunal m'a déjà expliqué tout cela, l'interrompt le juge avec un sourire. Nous aurons de quoi occuper notre temps ! Après avoir bu une gorgée de thé, il reprit : Mon collègue, le magistrat Teng, m'a quelque peu déçu. Connaissant sa renommée de poète, je pensais rencontrer un brillant causeur, très gai et très amusant. Au lieu de cela, je suis tombé sur un homme soucieux et irritable.

— On ne pouvait guère s'attendre à autre chose. Il n'a qu'une seule épouse, m'avez-vous dit ? C'est assez étrange pour un homme de son rang.

— Pourquoi *étrange* ? objecta le juge Ti. Le magistrat Teng et sa femme présentent au monde un parfait exemple d'amour conjugal. Bien que leur union soit restée stérile après huit années de mariage, Teng n'a jamais voulu prendre de concubine. Dans les milieux littéraires de la capitale, on les a surnommés « les amants éternels »... non sans une pointe d'envie, je présume. Sa femme, Lotus d'Argent, est connue aussi comme poétesse, et cet intérêt commun pour les vers établit un lien supplémentaire entre eux.

— Elle a peut-être un talent spécial pour rimer, riposta Tsiao Taï, mais son mari ferait bien d'ajouter deux ou trois jolies filles à l'ameublement de sa chambre à coucher... ne serait-ce que pour renouveler son inspiration !

Le juge n'entendit pas cette dernière phrase : des paroles prononcées à la table voisine venaient de retenir son attention. À un gros homme qui affirmait : « Je maintiens que notre magistrat a eu tort ce matin de ne pas enregistrer le suicide du vieux Ko ! », un individu à mine de renard rétorquait :

— Pas de présentation de cadavre, pas d'enregistrement de décès ! Vous ne ferez pas démordre un fonctionnaire de cet axiome-là.

— Comment pourrait-on présenter le cadavre ? répliqua le gros homme avec irritation. Ko a bien sauté dans le fleuve, n'est-ce pas ? Et le courant est exceptionnellement rapide, ce qui n'a rien d'extraordinaire puisque notre bonne ville est bâtie sur une pente assez raide. Je n'attaque pas le juge, comprenez-moi bien. C'est l'un des meilleurs que nous ayons eu. Je dis seulement que sa qualité de fonctionnaire dont le traitement tombe avec régularité à la fin de chaque lune l'empêche de comprendre les soucis de pauvres financiers de notre espèce ! Il ne pense pas à une chose : tant que le décès ne sera pas reconnu, la famille du défunt ne pourra pas faire arrêter les

comptes. Et comme le vieil homme avait des intérêts très étendus, ce délai leur est des plus préjudiciable.

L'homme au profil de renard hocha la tête d'un air entendu.

— Sait-on pourquoi le vieux Ko s'est suicidé ? demanda-t-il. Pas pour des raisons d'argent, je suppose ?

— Oh ! non. Son commerce de soieries est le plus prospère de toute la province. Mais sa santé laissait beaucoup à désirer, ces derniers temps. Inutile de chercher ailleurs. Vous rappelez-vous le suicide du marchand de thé, l'année dernière ? Le pauvre homme se plaignait constamment de migraines atroces.

Le juge Ti se désintéressa de la conversation et remplit à nouveau sa tasse. Tsiao Taï, qui avait écouté aussi, murmura :

— Que Votre Excellence n'oublie pas qu'Elle est en vacances ! Tous les cadavres qui flottent dans les environs sont la propriété exclusive de son collègue, le magistrat Teng !

— Tu as raison. Ton guide donne-t-il une liste des bijoutiers locaux ? Il faut que j'achète quelques souvenirs pour mes épouses.

— Une liste aussi longue que mon bras !

Tsiao Taï feuilleta rapidement sa brochure et montra l'une des pages au juge. Celui-ci hocha la tête avec satisfaction.

— Parfait, dit-il, le choix ne manquera pas. Se levant pour appeler le garçon, il ajouta : Partons, j'ai l'adresse d'un bon hôtel tout près d'ici.

Dès qu'ils se furent éloignés, le vilain borgne s'approcha de leur table. Il prit négligemment le guide et regarda la page restée ouverte. Une lueur mauvaise brilla dans son œil unique et, laissant retomber le livre, il quitta précipitamment la terrasse.

Un peu plus loin dans la rue, il vit le juge et son compagnon en train de parler avec un vendeur ambulant à qui ils semblaient demander leur chemin.

LE BORGNE INQUIÉTANT REPARÂT DE FAÇON INATTENDUE.
LE JUGE TI ASSISTE À UNE AUDIENCE QUI N'EST PAS PRÉSIDIÉE
PAR LUI.

L'HÔTEL DE LA GRUE QUI VOLE était situé dans une me passante, au flanc d'une des nombreuses collines de Wei-ping. Sa porte étroite dénuée de toute prétention architecturale s'ouvrait à côté de la devanture bariolée d'un débit de vin, mais les belles proportions de son hall formaient un plaisant contraste avec l'apparence modeste de l'extérieur.

Le gérant adipeux qui trônait derrière un imposant comptoir posa un regard scrutateur sur les nouveaux venus. Poussant vers eux un épais registre, il dit :

— Veuillez inscrire ici vos noms de famille, noms personnels, professions, âges et lieux d'origine.

D'habitude, le nom de famille et la profession suffisaient, aussi le juge Ti demanda-t-il en humectant son pinceau :

— Vous craignez les voleurs ?

— Pas du tout, répliqua aigrement le gros homme. Glissant le livre vers Tsiao Taï, il expliqua en se rengorgeant : Cet hôtel jouit d'une haute réputation ; nous pouvons nous permettre de choisir notre clientèle !

— Dommage que madame votre mère n'ait pu en faire autant avec sa progéniture, répondit Tsiao Taï en posant à terre leur ballot de vêtements pour prendre le pinceau. Le juge avait écrit : « Chen Mo ; courtier ; 34 ans ; Tai-yuan. » Il griffonna dessous : « Tcheou Ta, assistant de monsieur Chen ; 30 ans ; né dans la capitale. »

Lorsque le juge eut réglé trois journées d'avance, un garçon les conduisit dans une chambre de la troisième cour, simplement meublée mais fort propre et loin du bruit de la rue.

Tsiao Taï alla ouvrir la seconde porte de la pièce. Elle donnait sur une courette dallée de marbre. Faisant demi-tour, il lança un regard maussade à la théière que le garçon venait de poser sur la table et dit à son maître :

— Nous avons déjà bu du thé il y a moins d'un quart d'heure. Avec son pavage, cette cour forme une salle d'armes idéale. Que diriez-vous d'un assaut à la canne pour nous dégourdir les jambes ?

Après cela, nous pourrions prendre un bain et aller dîner au-dehors, histoire de tester les produits locaux.

— Ton idée est excellente, répondit le juge. Je me ressens encore de cette longue chevauchée depuis Pien-fou.

Les deux hommes se débarrassèrent de leurs robes, conservant seulement leurs larges pantalons, puis le juge divisa sa barbe en deux torons qu'il noua derrière sa nuque. Ils jetèrent ensuite leurs bonnets sur la table et sortirent dans la cour, où Tsiao Taï envoya un garçon d'écurie chercher deux cannes d'escrime.

Le juge Ti était un boxeur de premier ordre et maniait le sabre d'experte façon, mais il n'avait abordé l'escrime à la canne que depuis peu, sous la direction de Tsiao Taï. Ce sport était en effet plus populaire parmi les mauvais garçons et les voleurs de grand chemin que dans la bonne société, mais, trouvant cet exercice très sain, le juge y avait tout de suite pris goût. Quant à Tsiao Taï, la musculature de ses longs bras et les cicatrices qui couvraient son corps bronzé rappelaient assez qu'avant de se mettre du côté de la loi, il avait appartenu à la fraternité des « vertes forêts » et il pratiquait cet art en maître. Depuis un an que son frère-juré Ma Jong et lui étaient devenus les lieutenants du juge Ti, ce dernier n'avait qu'à se louer de leurs services, et il leur pardonnait volontiers une certaine lenteur à acquérir les manières respectueuses demandées aux assistants d'un magistrat. Pour dire la vérité, leur rude franchise l'amusait !

— Je suppose, dit-il en tombant en garde, que le gérant ne verra pas d'inconvénient à ce que nous ayons un petit assaut ici.

— S'il n'est pas content, je lui ferai descendre la tête au milieu du ventre d'un seul coup de poing, proclama Tsiao Taï d'un ton menaçant. Ça lui permettra de contempler le monde à travers son nombril ! À présent, voyons un peu votre coup de revers.

Son bâton vola vers la tête du juge qui l'esquiva en se baissant avec prestesse avant d'envoyer sa canne en direction des chevilles de son lieutenant.

Tsiao Taï sauta par-dessus le morceau de bois avec une grâce souple tout à fait inattendue chez un homme de sa taille, puis riposta par un coup de flanc aussitôt paré par le juge.

Pendant de longues minutes, le choc du bois contre le bois et le halètement des deux hommes troublèrent seuls le silence. Des garçons d'écurie et des serveurs s'étaient rassemblés autour d'eux et se délectaient à ce spectacle gratuit sans remarquer que la porte du fond venait de s'entrouvrir. La maigre silhouette du borgne au hideux visage apparut dans la pénombre. Son œil unique resta longtemps fixé sur les escrimeurs avec une expression de haine, puis l'inquiétant personnage fit un pas en arrière et l'huis se referma sans bruit.

Quand les deux hommes interrompirent le combat, la sueur

ruisselait sur leurs torsos nus. Tsiao Taï lança les cannes à un garçon en le priant de les conduire à la salle de bains.

Deux baignoires pour l'instant inoccupées garnissaient la vaste pièce. La balustrade qui les entourait et les cloisons étaient en pin poli, ce qui mettait dans l'air une agréable odeur sylvestre. Des dalles noires pavaien le sol. Un robuste gaillard vêtu d'un simple morceau d'étoffe autour des reins s'empara de leurs pantalons qu'il accrocha au mur. Il remit ensuite à chacun d'eux un petit sac en coton contenant un mélange de soude et de paille hachée ainsi qu'un seau en bois plein d'eau chaude. Le juge et Tsiao Taï se frottèrent consciencieusement le corps avec le sachet de lessive tandis que le garçon les aspergeait d'eau en disant :

— Vous trouverez la baignoire confortable. Elle a été taillée à même le roc sur lequel est bâti l'hôtel. L'eau chaude provient d'une source souterraine ; attention où vous mettez les pieds, la pierre du coin gauche est brûlante.

Pendant que les deux hommes enjambaient la balustrade pour se plonger dans la cuve, le garçon fit coulisser la porte du fond. Elle donnait sur un petit jardin clos planté de bananiers dont les grandes feuilles vertes réjouirent la vue des baigneurs. Ceux-ci se prélassèrent un long moment dans l'eau chaude, puis ils prirent place sur le siège de bambou. Le garçon leur massa les épaules et les frotta jusqu'à ce que leurs corps fussent bien secs. Avec son aide, ils enfilèrent ensuite des vestes de toile et regagnèrent leur chambre frais et dispos.

Ils venaient tout juste de remettre leurs robes avant de s'asseoir devant une tasse de thé, quand la porte s'ouvrit, livrant passage au vilain borgne.

— C'est le coquin de la maison de thé ! s'exclama Tsiao Taï.

Le juge jeta un regard irrité au visiteur.

— On frappe avant d'entrer, dit-il sèchement. Que désirez-vous ?

— Échanger quelques mots avec vous, monsieur... Chen.

— À quel sujet ? demanda le juge en essayant vainement de situer l'étrange personnage.

— Au sujet de ce qui nous intéresse l'un et l'autre. N'exerçons-nous pas la même profession : celle de voleur ?

— Faut-il sortir ce coquin à coups de botte ? intervint Tsiao Taï.

— Non, attends, répliqua le juge, curieux de voir où l'autre voulait en venir. Puisque vous savez comment je me nomme, mon ami, vous n'ignorez certainement pas que je suis courtier.



LE JUGE TI ET TSAO TAÏ PRENNENT UN BAIN

Le visiteur éclata de rire.

— Voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes tous les deux en réalité ? demanda-t-il.

— Je vous en prie, répondit aimablement le magistrat.

— Avec les détails ? insista le borgne.

— Mais certainement, dit le juge de plus en plus intrigué.

— Eh bien, commençons par vous. Avec votre grande barbe et votre air avantageux, vous puez le tribunal à plein nez. Fort comme je vous vois, vous êtes probablement un ancien chef de sbires. Vous avez dû y aller un peu trop fort en torturant un prisonnier innocent et il en est mort. À moins que vous n'ayez simplement barboté l'argent de la caisse. Ou bien les deux ! De toute façon il vous a fallu disparaître. Votre camarade, lui, est indubitablement un voleur de grand chemin. Vous formez une jolie équipe ! Vous, avec votre air grave et votre langue bien pendue, vous accostez de naïfs voyageurs que vous

entraînez dans un endroit où votre complice aux gros bras peut les assommer tranquillement. Désireux de réussir une opération plus rémunératrice, vous êtes venus en ville pour cambrioler une bijouterie. Mais permettez-moi de vous dire que deux campagnards de votre espèce n'arriveront à rien ici. Un enfant lirait votre friponnerie sur vos visages !

Tsiao Taï se leva. Le juge le fit rasseoir en disant :

— Ce garçon est fort drôle ! Mais expliquez-moi, l'ami, ce qui vous donne à croire que nous avons l'intention de cambrioler une bijouterie dans cette ville ?

Le borgne poussa un soupir.

— Bon, dit-il en affectant une grande patience, je vais vous expliquer la chose gratuitement et pour rien ! Tout à l'heure, quand ce grand gaillard assis à côté de vous est venu dans la maison de thé, j'ai immédiatement reconnu un « chevalier des vertes forêts ». Sa carrure, sa façon de déambuler... même avec un seul œil j'ai vu ça immédiatement. C'est sans doute un déserteur par-dessus le marché : il y a du soldat dans sa manière de tenir les épaules. Plus tard, vous l'avez rejoint et je vous ai pris d'abord pour un commis de tribunal révoqué. Mais quand vous vous êtes amusés avec vos cannes (fichus imbéciles de vous trahir ainsi !), j'ai vu que si votre corps était robuste, en revanche vous aviez la peau blanche et lisse. J'ai donc amendé ma première impression et vous ai classé dans la catégorie des chefs de sbires... sans travail. Et comme si tout cela ne suffisait pas, vous avez étudié en public le guide de la ville – dévoilant ainsi votre qualité d'étranger – et examiné avec un intérêt visible la liste des bijoutiers. Vous voyez à quel point vous êtes des apprentis ? Je me demande seulement pourquoi vous avez laissé pousser cette barbe à poux ? Pour singer votre magistrat, probablement !

— Cet homme ne m'amuse plus, dit le juge à son lieutenant. Jette-le dehors.

Tsiao Taï bondit sur ses pieds, mais, rapide comme l'éclair, le borgne s'était précipité vers la porte qu'il referma derrière lui. Le nez de Tsiao Taï entra brutalement en contact avec le panneau de bois et le colosse poussa un formidable juron. Tirant sur la poignée, il cria :

— J'aurai ta peau, fils de chien !

— Reste ici ! ordonna le juge Ti. Mieux vaut ne pas nous donner en spectacle.

Tandis que Tsiao Taï se rasseyait en frottant son appendice nasal, le juge poursuivit, un petit sourire au coin des lèvres :

— Cet insolent coquin m'a été utile. Il m'a rappelé qu'il ne faut jamais s'attacher obstinément à une théorie ; c'est là une règle importante qu'un policier devrait toujours avoir présente à l'esprit. Le gredin est observateur, il ne manque pas de finesse et ses déductions

n'étaient pas bêtes du tout. Mais, sa théorie formée, il y adapte de force chaque nouveau fait au lieu de s'assurer que celui-ci ne la modifie pas. En nous voyant jouer de la canne en public, par exemple, il aurait dû se demander si cette désinvolture ne signifiait pas que notre honorabilité était assez connue pour nous permettre un passe-temps qui, chez d'autres, aurait été dangereusement révélateur. Hélas, je devrais être le dernier à le critiquer, puisque j'ai commis une erreur analogue à Peng-lai, dans l'affaire du trafic d'or !

— Ce chien-là nous suit depuis la maison de thé, dit Tsiao Taï. Quelle est son intention ? Il ne songe pas à nous faire chanter, j'espère ?

— Je n'en ai pas l'impression. Il est plus rusé que courageux et doit avoir une peur bleue des coups. Nous ne le reverrons pas de sitôt ! Mais tu parles de la maison de thé, cela me rappelle les propos que nous y avons entendus. Il s'agissait du curieux suicide d'un négociant nommé Ko, te souviens-tu ? Allons jusqu'au tribunal pour en apprendre plus long à ce sujet. L'audience de l'après-midi doit être sur le point de commencer.

— Votre Excellence oublie qu'Elle est en vacances ! soupira Tsiao Taï.

— En effet, répliqua le juge Ti avec un petit sourire froid, mais je t'avoue que j'aimerais revoir mon collègue, le magistrat Teng, et l'examiner sans qu'il s'en doute. Et puis, j'ai si souvent présidé un tribunal que je ne serais pas fâché, pour une fois, de voir les choses du côté de la salle ! Pour toi aussi, mon garçon, ce sera très instructif. Allons, en route !

Dans le hall, le gros gérant préparait la note de quatre voyageurs. Un morceau d'étoffe blanche autour de son front moite, il faisait ses calculs en s'aidant d'un boulier. Quand le juge passa près de lui, il lança sans interrompre ses opérations :

— Derrière le temple du dieu de la guerre se trouve un terrain spécialement réservé aux exercices physiques, monsieur Chen.

— Merci, je préféré utiliser les ressources de votre excellent hôtel, répliqua le juge en sortant avec Tsiao Taï.

Dehors l'air était plus frais, et une foule dense empêcha les deux hommes d'avancer rapidement. Lorsqu'ils approchèrent du Yamen, ils ne virent pourtant personne devant la porte du tribunal. L'audience était sans doute commencée, et ceux qui avaient l'intention d'y assister se trouvaient probablement dans la grande salle. Quand ils passèrent sous le portail où était suspendu le gong servant à annoncer l'ouverture des débats, les quatre gardes assis sur un banc ne leur accordèrent qu'un regard indifférent.

Hâtant le pas, ils traversèrent la cour déserte et pénétrèrent dans la salle à demi obscure. Au fond du grand hall, quelqu'un lisait une

longue déclaration d'une voix monotone. Ils demeurèrent sur le seuil le temps de s'accoutumer à la pénombre et distinguèrent bientôt, par-dessus la tête des spectateurs, l'estrade sur laquelle reposait la haute table recouverte du tapis écarlate. Derrière trônait le magistrat Teng, resplendissant dans sa robe de cérémonie en brocart vert et coiffé du bonnet noir aux deux grandes ailes empesées. Les yeux fixés sur un document, il tirait pensivement sa maigre barbe. Le conseiller Pan se tenait près de lui, les mains croisées dans ses manches. Les scribes étaient assis de chaque côté du magistrat, à des tables plus basses et, debout derrière celle de droite, un homme à cheveux gris – le premier scribe évidemment – lisait un texte légal à haute voix. Le mur du fond tout entier disparaissait sous un rideau d'un beau violet sombre ; en son centre, on avait brodé avec des fils d'or une grande licorne, symbole de la perspicacité indispensable au magistrat.

Le juge Ti alla se joindre à la foule des spectateurs. Se haussant sur la pointe des pieds, il aperçut devant le tribunal quatre sbires porteurs de matraques, de chaînes, de poucettes et autres terribles instruments. Celui qui les commandait, un petit homme trapu à l'air cruel, se tenait un peu à l'écart et faisait sauter dans sa main un fouet au manche massif. Comme d'habitude, tout était calculé pour faire comprendre au public la grandeur auguste de la loi et rappeler ce qu'il en coûtait d'entrer en contact avec elle. Chacun de ceux qui se présentaient devant le tribunal, jeune ou non, pauvre ou riche, accusé ou plaignant, devait s'agenouiller sur les dalles nues. Il lui fallait écouter sans répondre les injures des sbires, ou bien, si le magistrat en ordonnait ainsi, recevoir un certain nombre de coups de fouet. Selon la règle fondamentale de la vieille justice chinoise, toute personne comparaissant devant le tribunal était considérée comme coupable jusqu'au moment où elle réussissait à démontrer son innocence.

— Nous n'avons rien manqué d'important, murmura le juge Ti à son compagnon. Le scribe est en train de lire le règlement de quelque guilde. Je crois qu'il arrive au paragraphe final.

Quand, un instant plus tard, l'homme se tut, le magistrat Teng annonça :

— Vous venez d'entendre le nouveau statut de la guilde des travailleurs sur métaux, soumise par ladite guilde et amendée par la cour. Quelqu'un voit-il une objection à présenter ? Il parcourut l'assistance du regard ; le juge Ti baissa vivement la tête. Personne n'ouvrant la bouche, Teng conclut : La Cour déclare le nouveau statut approuvé.

Il frappa la table de son martelet, un morceau de bois oblong appelé par le peuple « Le-bois-qui-met-la-crainte-dans-la-salle ».

Un homme d'âge moyen à la bedaine arrondie vint s'agenouiller devant le tribunal. Il était vêtu de blanc, couleur de deuil.

— Plus près ! lança le chef des sbires.

Tandis que l'homme en blanc se traînait docilement vers l'estrade, le juge Ti poussa son voisin du coude et demanda :

— Qui est-ce ?

— Ne reconnaissez-vous pas le banquier Leng Tsien, l'associé de monsieur Ko Tse-yuan, ce vieux marchand de soieries qui s'est suicidé hier soir ?

— Pas possible ! De qui est-il en deuil ?

— Oh ! mais vous ne savez pas grand-chose, vous ! De son frère cadet, voyons ! Le fameux peintre Leng Té, mort de consommation il y a deux semaines.

Le juge Ti remercia le bonhomme et se mit à écouter attentivement.

— Suivant les instructions données ce matin par Votre Excellence, disait Leng Tsien, le dragage du fleuve a été poursuivi jusqu'à un demi-mille en aval. Le bonnet de velours de monsieur Ko a été retrouvé, mais pas son corps. Comme la famille du défunt me presse de régler ses affaires le plus rapidement possible, je prends la liberté de renouveler ma requête de ce matin et je supplie Votre Excellence de faire enregistrer tout de même le décès afin qu'il me soit possible de signer les pièces voulues. Si je ne puis mettre tout de suite un terme aux opérations en cours, la famille risque d'avoir à supporter des pertes importantes.

Le magistrat Teng fronça les sourcils.

— La loi est formelle, déclara-t-il. La mort d'une personne qui s'est suicidée ne peut être enregistrée tant que son cadavre n'a pas été régulièrement examiné par le contrôleur des décès du tribunal.

Après avoir réfléchi un instant, il reprit :

— Ce matin, vous n'avez fait qu'un récit succinct des événements. Racontez-nous en détail comment les choses se sont passées. Il se pourrait que certaines circonstances amenassent la cour à reconsidérer son opinion. Je n'ignore pas l'importance des intérêts financiers en jeu, et je suis prêt à accélérer la procédure autant que le permet la loi.

— L'humble personne agenouillée devant le tribunal est profondément reconnaissante à Votre Excellence de ces paroles, dit Leng d'un ton respectueux. Le souper d'hier soir, au cours duquel s'est déroulée la douloureuse tragédie qui m'amène ici, fut organisé de façon impromptue. Il y a une lune, monsieur Ko avait consulté le fameux devin Pien Hong, afin de savoir quel jour serait propice pour entreprendre la construction d'une villa d'été qu'il désirait bâtir dans le faubourg sud de notre cité. Quand Pien eut établi l'horoscope de monsieur Ko, il l'avertit que le quinze de la présente lune – c'est-à-dire hier – serait un jour néfaste pour lui. Monsieur Ko fut très effrayé. Il réclama des détails, mais Pien put seulement lui dire d'éviter les

alentours de sa demeure ce jour-là, précisant que le danger atteindrait son point culminant vers midi.

« Monsieur Ko était un grand nerveux, aussi cette prédiction l'affecta-t-elle beaucoup. Des maux d'estomac disparus depuis longtemps firent leur réapparition. Il dut avoir recours à des drogues pour calmer ses souffrances et, quand le jour fatal approcha, il perdit complètement l'appétit. Assez inquiet, je fis prendre plusieurs fois de ses nouvelles au cours de la matinée d'hier. Je sus ainsi par son majordome qu'il s'était montré irritable à l'extrême et avait refusé de sortir dans son jardin. L'après-midi, voyant que le moment le plus dangereux était passé sans que rien d'anormal se fût produit, il retrouva un peu de sa bonne humeur. Sa femme réussit à le persuader de faire venir quelques amis pour le distraire et souper avec lui. Monsieur Ko m'envoya donc chercher, ainsi que monsieur Pan You-té (le conseiller de Votre Excellence) et le maître de la guilde des négociants en soieries.

« Le repas fut servi dans un kiosque, au fond du jardin, à un endroit où le terrain surplombe légèrement le fleuve. Monsieur Ko se montra d'abord assez gai. Il fit remarquer, en badinant, que même un devin de la classe de Pien Hong pouvait se tromper ! Mais, vers le milieu du souper, il pâlit brusquement et nous dit que son estomac faisait encore des siennes. Voulant plaisanter, je répliquai que c'étaient plutôt ses nerfs les responsables. Fou de rage, il s'écria que nous manquions tous de cœur, et, se levant, grommela qu'il allait chercher un remède dans sa chambre.

— À quelle distance le kiosque se trouve-t-il de la maison ? demanda le magistrat Teng.

— Le jardin est vaste, Votre Excellence, mais il est planté seulement d'arbustes, de sorte que nous apercevions très bien la terrasse de marbre bordant ce côté de la demeure. Elle était toute baignée de lune, et c'est là qu'au bout d'un instant nous vîmes reparaitre monsieur Ko. Du sang coulait d'une blessure qu'il avait au front et lui couvrait le visage. Poussant des cris aigus, il se précipita vers nous en faisant de grands gestes. Le maître de la guilde, le conseiller Pan et moi-même le regardions, muets d'horreur, quand il changea soudain de direction et se mit à courir dans l'herbe. Arrivé à la balustrade de marbre, il la franchit d'un bond et sauta dans le fleuve.

Le banquier s'arrêta, paralysé par l'émotion.

— Que s'est-il passé pendant que monsieur Ko se trouvait dans la maison ? demanda le magistrat.

Le juge Ti se pencha vers son lieutenant.

— C'est là le point capital ! lui murmura-t-il à l'oreille.

— D'après madame Ko, répondit Leng Tsein, son mari était dans

une agitation extrême quand il a pénétré dans leur chambre (cette pièce est reliée à la terrasse par un étroit passage d'une dizaine de pieds de longueur). Il se lança dans une grande tirade sur l'atroce douleur qui lui déchirait les entrailles et sur la dureté de cœur de ses amis. Elle tenta de l'apaiser, puis se rendit dans sa propre chambre pour y chercher un calmant. Quand elle revint, son mari ne se contrôlait plus. Frappant le sol du pied, il refusa de boire le remède apporté par madame Ko, et, brusquement, courut vers la terrasse. Sa femme ne devait plus le revoir. J'imagine qu'il s'est cogné la tête en prenant le petit couloir ; sa porte est très basse, car il a été construit lorsque la maison était déjà terminée afin de permettre à monsieur Ko de gagner directement la terrasse. À mon avis, ce choc brutal et inattendu acheva de lui faire perdre la raison et le détermina au suicide.



LE BANQUIER LENG TSIEN
DEVANT LE TRIBUNAL

Le magistrat Teng, qui jusqu'ici avait écouté d'un air absent, se redressa et, se tournant vers son conseiller, demanda :

— Puisque vous étiez sur place, vous avez sans doute examiné ce couloir ?

— En effet, Votre Excellence. Je n'y ai découvert aucune trace de sang, ni sur le chambranle de la porte ni sur le sol.

— Quelle est la hauteur de la balustrade qui borde le fleuve ? La question, cette fois, était posée à Leng Tsien.

— Seulement trois pieds, Votre Excellence, répliqua aussitôt le banquier. Et comme le courant rapide coule dix pieds plus bas, j'ai souvent conseillé à monsieur Ko de la faire surélever dans la crainte qu'un de ses hôtes ne passât par-dessus, un soir où la liqueur ambrée aurait circulé un peu trop librement ! Mais le défunt me faisait toujours la même réponse : elle avait été construite ainsi pour lui permettre d'admirer le paysage en prenant le frais dans son jardin, et il ne la ferait pas surélever d'un pouce !

— En quoi sont faites les marches qui mènent au kiosque et combien y en a-t-il ?

— Il y en a trois, Votre Excellence, et elles sont en marbre blanc.

— Distinguez-vous avec netteté le défunt quand il a enjambé la balustrade ?

Leng réfléchit un instant avant de répondre :

— Il y a des arbustes dans le jardin, et comme monsieur Ko a disparu avant que nous ayons bien compris ce qui se passait...

Sans le laisser finir sa phrase, Teng se pencha vers lui et demanda :

— Pourquoi pensez-vous que monsieur Ko s'est suicidé ?

— Très bien, murmura le juge Ti à son lieutenant. Mon collègue arrive au point crucial !

— Le vieux bonhomme n'a-t-il pas sauté dans l'eau ? répliqua Tsiao Taï à voix basse. Ce n'était pas pour prendre un bain, j'imagine !

— Chut... écoute ! ordonna le juge Ti.

Décontenancé par la brusque question du magistrat, le banquier bredouilla :

— Mais... enfin... nous avons tous vu de nos propres yeux...

— Vous avez vu de vos propres yeux que le visage de monsieur Ko était couvert de sang, coupa Teng. Vous l'avez vu courir en direction du kiosque, puis obliquer ensuite vers la balustrade. Ne vous est-il pas venu à l'esprit que, aveuglé par le sang, il ait pu confondre cette barrière *blanche* avec les marches également *blanches* et pratiquement de même hauteur ? Au lieu d'enjamber la balustrade, n'a-t-il pas simplement trébuché contre elle, ce qui l'aurait fait basculer dans le fleuve ?

Comme Leng restait silencieux, le magistrat poursuivit :

— La façon dont monsieur Ko a trouvé la mort n'est pas clairement établie. Jusqu'à plus ample informé, il s'agit pour la cour d'un accident et non pas d'un suicide. La cour n'accepte pas non plus l'hypothèse de monsieur Leng en ce qui concerne la manière dont le défunt a reçu sa blessure à la tête. Tant que ces faits ne seront pas éclaircis, il ne peut être question d'enregistrer le décès de monsieur Ko.

Il frappa la table de son martelet et déclara l'audience close. Le conseiller Pan se hâta d'écarter la tenture ornée d'une licorne pour lui permettre de gagner son cabinet, situé, selon la coutume, derrière le tribunal.

— Évacuez la salle ! cria le chef des sbires aux spectateurs.

Tout en suivant la foule, le juge Ti constata :

— Mon collègue en a décidé très judicieusement. Les faits connus peuvent s'interpréter aussi bien en faveur d'un accident que d'un suicide. Je me demande pourquoi ce banquier a admis si aisément que son ami s'était donné la mort. Je me demande aussi ce qui s'est réellement passé pendant le séjour de monsieur Ko dans sa chambre.

— De jolies petites devinettes pour le magistrat Teng, constata Tsiao Taï avec un large sourire. Si nous allions goûter la cuisine locale, à présent ?

UN MENDIANT PROPOSE À TSIAO TAÏ UN MARCHÉ AVANTAGEUX LE JUGE TI ACCEPTE L'AIDE D'UN PERSONNAGE ÉQUIVOQUE.

LES DEUX HOMMES traversèrent la foule bruyante qui grouillait sur la place du marché et firent halte devant un petit caboulot d'aspect plutôt engageant. Les gros caractères inscrits sur les lanternes accrochées devant sa façade proclamaient pompeusement : Au rendez-vous de tous les gourmets de l'Empire.

— Inutile d'aller plus loin ! remarqua le juge Ti en souriant.

Il écarta le rideau de cotonnade bleue fort propre qui servait de porte et fut accueilli par une appétissante odeur d'oignons frits.

Un garçon empressé leur servit un excellent repas composé de riz, de porc rôti et de légumes salés. Faisant honneur à un capiteux vin du pays, ils parlèrent de leur récent voyage dans la préfecture et de l'année qu'ils venaient de passer à Peng-lai. Lorsqu'ils reprirent le chemin de l'hôtel de la Grue qui vole, ils étaient de la meilleure humeur du monde et le juge Ti avait perdu son air préoccupé. Dans les rues gaiement éclairées, ils ralentissaient de temps en temps le pas pour admirer les produits locaux vantés à tue-tête par des vendeurs ambulants, ou bien pour suivre avec amusement une scène de marchandage particulièrement acharnée.

S'apercevant que Tsiao Taï devenait moins loquace, le juge demanda :

— Qu'as-tu ? Ton souper ne passe pas ?

— Nous sommes suivis, répliqua son lieutenant à voix basse.

— Qui veux-tu qui nous suive, voyons ! protesta le juge, incrédule. Tu as vu quelqu'un ?

— Non, mais j'ai des antennes pour cette sorte de chose et elles ne me trompent jamais. Continuons d'avancer, je vais user d'un petit truc pour découvrir notre espion.

Hâtant le pas, il tourna le coin d'une rue moins fréquentée et tira aussitôt son compagnon sous un porche obscur. De leur abri, ils examinèrent soigneusement les passants, mais ne reconnurent aucun visage familier. Personne ne semblait prendre intérêt à eux. Ils se remirent en route, choisissant des ruelles sombres et désertes.

— Non, ça ne sert à rien, murmura Tsiao Taï, ceux qui nous

suivent connaissent leur boulot. Vous feriez mieux de rentrer seul à l'hôtel. Voyez-vous ces mendiants rassemblés autour de l'inventaire d'un vendeur ambulant ? Quand nous passerons près d'eux, je me mêlerai à leur groupe. Vous, tournez vite au coin là-bas. Je vous amènerai bientôt le sale mouchard qui se permet de nous épier !

Le juge acquiesça. Tandis qu'il se frayait un passage parmi les loqueteux, Tsiao Taï disparut brusquement. Le juge prit la ruelle indiquée, puis une autre encore plus tortueuse, se guidant sur la rumeur de la foule qu'il entendait au loin. Lorsqu'il se trouva de nouveau dans une voie animée, il demanda le chemin de son hôtel et le retrouva sans difficulté.

Dès qu'il eut gagné sa chambre, un garçon apporta du thé et deux bougies. Tout en buvant à petites gorgées, le juge réfléchissait. Quelqu'un prenait-il vraiment un intérêt particulier à ses faits et gestes ? Cela lui semblait difficile à croire ! Pourtant, Tsiao Taï se trompait rarement dans ce domaine. À Peng-lai, un certain nombre de coquins avaient de bonnes raisons pour ne pas l'aimer, mais en admettant que l'un d'eux eût formé le téméraire projet de l'assassiner, comment aurait-il pu connaître sa décision de s'arrêter à Wei-ping ? L'idée lui en était seulement venue à la fin de son séjour dans la préfecture. À moins qu'une bande de malandrins de Peng-lai n'ait un complice dans le district de son collègue Teng ? Il caressa ses longs favoris d'un air songeur.

Bientôt la porte s'ouvrit. Essuyant la sueur qui coulait de son front, Tsiao Taï avoua piteusement :

— Il m'a filé entre les pattes. Et savez-vous qui c'est ? L'affreux borgne de cet après-midi ! Pendant que je goûtais à l'infâme breuvage servi aux mendigots par le vendeur ambulant, j'ai vu notre homme s'avancer en jetant des regards furtifs à droite et à gauche. Le temps de repousser mes voisins pour le rejoindre et il avait détalé comme un lièvre ! Je lui ai bien couru après, mais le coquin était devenu invisible.

— Je me demande ce que cet insaisissable personnage peut nous vouloir, dit le juge. L'as-tu déjà rencontré à Peng-lai ou à la préfecture ?

Tsiao Taï secoua la tête. Tandis que le magistrat lui montrait un siège, il s'écria :

— Si j'avais aperçu ce vilain museau quelque part, je m'en souviendrais ! Mais soyez sans inquiétude, à présent je sais qui chercher. Il nous suivra certainement encore, et cette fois je ne le laisserai pas échapper. À propos, votre collègue Teng n'est pas au bout de ses peines : on vient d'assassiner une bonne femme dans son district.

— Assassiner une bonne femme ? répéta le juge avec surprise.

Devant toi ?

— Non. Mais il s'agit bien d'un assassinat. Pour l'instant, un vieux mendiant et moi sommes seuls au courant de la chose.

— Raconte, voyons ! Il faut prévenir Teng tout de suite !

— Ça serait lui rendre service, admit Tsiao Taï. Il se versa une tasse de thé et expliqua : Dès que le borgne eut disparu, je retournai vers le marchand de tord-boyaux pour le payer. Comme j'allais repartir, un vieux mendigot particulièrement sale s'est approché de moi et m'a demandé s'il ne se trompait pas en pensant que j'étais étranger à la ville. Je lui répondis que c'était la stricte vérité mais que j'aimerais savoir ce que ça pouvait lui faire. Me tirant à l'écart, il me demanda si je voulais acheter de beaux bijoux à vil prix. Désireux d'en apprendre davantage, je le suivis devant la boutique d'un vendeur de pilules capables de guérir tous les maux, et, à la lueur des lampions, le mendiant me montra une magnifique paire de boucles d'oreilles et deux bracelets en or, m'informant qu'il accepterait une seule pièce d'argent pour le tout. Pas de doute, le lascar avait barboté ces jolies choses, et je me demandais si j'allais vous l'amener ici ou le conduire directement au tribunal, quand, prenant mon hésitation pour la peur de complications possibles, il me dit : « Ne craignez rien, je les ai ramassés sur un cadavre, dans le marais de la porte Nord, et personne ne m'a vu. » Évidemment, j'exigeai toute l'histoire. Le bonhomme dormait parfois sous les arbustes qui bordent le marécage. En s'y rendant ce soir, il avait découvert, dissimulé sous la verdure, le corps d'une femme encore assez jeune enveloppé dans un manteau de beau brocart. Le manche d'un couteau sortait de sa poitrine et elle ne donnait plus signe de vie. Il fouilla d'abord les manches, mais, n'y trouvant pas d'argent, arracha boucles d'oreilles et bracelets, puis décampa. L'endroit est toujours désert à la tombée de la nuit et il n'y avait personne dans les environs. Comme membre de la guilde des mendiants, il est censé remettre tout ce qu'il trouve (ou vole, je suppose) au chef de la pègre, un truand appelé « le Caporal », qui lui donne ensuite sa part. Mais tirer un si maigre bénéfice d'un tel butin lui faisait mal au cœur, aussi cherchait-il une personne susceptible de lui acheter les bijoux sans le dénoncer au Caporal... de qui il semble avoir une sainte frousse.

— Où est ce mendiant ? demanda le juge Ti. Ne me dis pas qu'il t'a filé entre les doigts !

Tsiao Taï se gratta la tête d'un air embarrassé.

— Non, finit-il par répondre, mais le pauvre diable paraissait à moitié mort de faim. Vraiment, il était dans un état épouvantable. Je l'ai questionné à fond, et je suis sûr qu'il n'a rien à voir avec le meurtre. J'ai examiné les boucles d'oreilles. Elles étaient couvertes de sang séché, par conséquent il n'a pas menti en disant les avoir

trouvées sur un cadavre. J'ai pensé que si nous le conduisions devant le tribunal, les sbires le bâtonneraient sans merci, et, s'il avait la chance de sortir vivant de leurs mains, ce serait pour tomber dans celles du Caporal qui le découperait en petits morceaux pour le punir de ne pas avoir apporté sa trouvaille. Je connais les douces manières de ces animaux-là ! Aussi, lui donnant une ligature de sapèques, je lui ai dit de filer. Quand nous ferons un rapport à votre collègue, nous pourrons peut-être dire qu'après nous avoir remis les bijoux, le bonhomme s'est enfui ?

Le juge Ti jeta un regard pensif à son lieutenant.

— Ce n'est pas très régulier, déclara-t-il, mais je comprends ton point de vue. Un vieux mendiant n'a jamais l'occasion de pénétrer dans la demeure d'une femme de condition élevée, et, lorsqu'elle sort en ville, c'est dans une litière accompagnée de serviteurs. Quand il a dit n'avoir vu personne aux alentours, c'est probablement la vérité, car sans cela il n'aurait pas osé s'emparer des bijoux.

Cette femme a été tuée ailleurs et l'assassin a transporté ensuite son corps dans ce terrain marécageux. Je ne pense pas que ton geste nuise à la bonne marche de l'enquête, Tsiao Taï, mais ne te laisse pas trop souvent guider par ton cœur ! Montre-moi ton acquisition. Ensuite nous filerons au tribunal ; il faut prévenir Teng immédiatement.

Tsiao Taï sortit de sa manche deux boucles d'oreilles et deux bracelets étincelants qu'il posa sur la table.

— Joli travail, murmura le juge après un rapide coup d'œil. Sur le point de se diriger vers la porte, il se ravisa soudain. Approchant la bougie des bijoux, il les examina minutieusement. Chacune des boucles d'oreilles était formée d'une petite fleur de lotus en argent montée sur filigrane d'or et entourée de six rubis minuscules mais parfaits. Les bracelets en or massif avaient la forme de serpents ; des émeraudes figuraient les yeux et brillaient d'un éclat maléfique à la lumière de la bougie. Le juge contempla longuement les précieux objets en tiraillant les poils de sa moustache.

Un peu inquiet, Tsiao Taï demanda :

— Votre Excellence ne croit-elle pas que nous ferions bien de partir ?

Le juge Ti fourra les quatre pièces d'orfèvrerie dans sa manche.

— Je crois sage de ne pas parler de cette affaire au magistrat Teng, dit-il d'un ton grave. Pas maintenant, en tout cas.

Lui jetant un regard de surprise, Tsiao Taï s'apprêtait à lui demander la raison de ce changement d'attitude quand le borgne fit irruption dans la pièce.

— Ils vous ont repérés ! cria-t-il. Quelle bêtise, aussi, de vous être rendus au tribunal ! En ce moment, le chef des sbires se fait indiquer

votre chambre, mais ne craignez rien, avec mon aide vous leur échapperez. Suivez-moi !

Comme Tsiao Tai se préparait à répondre de verte façon, le juge lui fit signe de se taire et, après une courte hésitation, dit à l'étrange visiteur :

— C'est bon, montrez-nous le chemin.

Le borgne les entraîna dans un étroit couloir. La topographie de l'hôtel lui semblait familière ; après leur avoir fait suivre un long corridor obscur et malodorant, il poussa une porte branlante qui donnait sur une petite ruelle. À en juger par les relents de friture, ils devaient se trouver derrière les cuisines. Avançant avec précaution au milieu de détritüs de toutes sortes, leur guide arriva devant l'entrée de service d'un débit de vin. Toujours suivi de ses deux compagnons, il pénétra dans la salle encombrée, se faufila entre les consommateurs, et sortit par la grande porte. Les trois hommes enfilèrent ensuite un labyrinthe de petites rues dont certaines montaient, d'autres descendaient, tournant tantôt à gauche, tantôt à droite, si bien qu'au bout de peu de temps, le juge eut complètement perdu tout sens de direction.

Quand le borgne s'arrêta enfin – si soudainement que le juge buta contre lui –, ils se trouvaient à l'entrée d'une ruelle d'aspect lugubre. Désignant l'unique fenêtre éclairée, leur guide expliqua :

— Voici l'auberge du Phénix. Vous y serez en sûreté si vous dites au Caporal que vous êtes des amis de Kouen-chan. Je reviendrai plus tard.

Pivotant sur lui-même, il évita prestement la main que Tsiao Tai tendait vers lui et disparut dans l'obscurité.

LE JUGE TI SE VOIT OFFRIR UN POSTE DE CONFIANCE. SON LIEUTENANT VA DE SURPRISE EN SURPRISE.

TSIAO TAÏ JURA de tout son cœur, puis dit au juge d'un ton maussade :

— J'espère que Votre Excellence a une bonne raison pour agir ainsi, car malgré son nom poétique cette auberge est probablement le repaire de la pègre locale.

— C'est bien ce que je pense, répliqua le juge Ti sans se départir de son calme. Si le Caporal et notre ami borgne complotent ensemble à nos dépens, c'est l'occasion ou jamais de découvrir ce qu'ils ont derrière la tête... quitte à nous servir de nos poings pour nous tirer d'affaire. Mais si le Caporal n'a pas de mauvaises intentions à notre égard, c'est tout juste le genre d'homme dont j'ai besoin pour résoudre un petit problème qui présentement me tracasse. De toute manière, commençons par jouer le mieux possible le rôle de voleurs de grand chemin que nous a si aimablement distribué monsieur Kouen-chan !

Tsiao Taï perdit son air renfrogné.

— S'il y a de la bagarre, j'en suis ! s'écria-t-il en resserrant sa ceinture.

Les deux hommes s'approchèrent du misérable bâtiment en planches haut d'un étage. Dès que le lieutenant du juge Ti eut frappé à sa porte, le murmure de conversations qui venaient de la fenêtre éclairée cessa brusquement et un judas grillagé s'entrouvrit.

— Qui est là ? demanda une voix rauque.

— Deux visiteurs pour le Caporal, répondit Tsiao Taï.

On entendit glisser la barre transversale, puis un personnage débraillé s'effaça pour les laisser entrer dans une pièce basse sentant la vinasse et la vieille sueur. Une unique lampe à huile l'éclairait chichement. Celui qui venait de leur ouvrir était apparemment le garçon car il alla se mettre derrière un haut comptoir placé au fond de la salle. Regardant le juge et son compagnon d'un air revêche, il grommela :

— Le chef n'est pas encore arrivé.

— Nous l'attendrons, répondit le magistrat.

Il choisit une petite table, près de la fenêtre, et se laissa tomber sur la chaise qui faisait face à la salle. Son lieutenant s'assit devant lui

et, par-dessus son épaule, cria au garçon :

— Deux tasses de vin. Du meilleur.

Quatre joueurs, installés à l'autre bout de la pièce, examinèrent les nouveaux venus d'un œil soupçonneux avant de reprendre leurs dés. Une jeune femme debout devant le comptoir les dévisagea avec insolence. Elle portait une longue jupe noire serrée à la taille par une ceinture rouge et une veste d'un vert sombre ouverte sur deux seins ronds et fermes. Une rose rouge plus très fraîche était piquée dans ses cheveux. Son examen terminé, elle se pencha vers un adolescent au beau visage déjà marqué par les fatigues d'une vie sans aucun doute peu exemplaire et lui murmura quelque chose à l'oreille. Haussant les épaules, il la repoussa brutalement et, le dos appuyé contre le meuble, concentra tout son intérêt sur les joueurs.

L'un d'eux, un homme maigre à la moustache en broussaille, secoua ses dés dans une coque faite d'une noix de coco, puis, les jetant sur la table, annonça d'une voix traînante :

— Deux fois quatre... Les putains vont se battre !

Son voisin, un chauve aux larges épaules, ramassa les dés. Après les avoir lancés, il jura et dit :

— Trois et six ! C'est mon soir de poisse !

— On ne peut pas toujours aider la chance ! persifla l'adolescent adossé au comptoir.

— Ferme-la, l'Étudiant, grommela l'homme au crâne dénudé.

Le quatrième joueur lança les dés à son tour. Abattant son poing sur la table, il cria aussitôt :

— Une paire de huit... deux pochards qui se cuisent ! À moi la cagnotte, mes petits agneaux !

Le serveur vint placer deux tasses de vin devant le juge en réclamant six sapèques d'un ton aigre.

Le juge Ti aligna lentement quatre pièces de cuivre.

— Je ne paie jamais plus de deux sapèques par tasse, précisa-t-il.

— Allongez-en encore au moins une ou filez ! répliqua le garçon.

Le juge ajouta une pièce de monnaie et, tandis que le serveur s'éloignait, il dit très haut :

— Quel sale voleur !

L'homme se retourna, furieux.

— Ça ne va pas ? demanda Tsiao Taï d'une voix douce.

Un coup d'œil à la musculature de son interlocuteur décida le garçon à disparaître sans ajouter un mot.

Des jurons éclatèrent à l'autre table, tandis que le truand chauve criait à l'adolescent :

— Ne te mêle pas du jeu, l'Étudiant ! Tu n'es même pas capable de rafler les aumônes dans la sébile d'un moine ! Quand on n'a pas deux sapèques à soi, on la ferme !



LA BUVETTE DE L'AUBERGE DU PHÉNIX

— Il n'a d'argent que les jours où Œillet-Rose lui en refile, remarqua le second joueur. Si le Caporal vient à le savoir, il lui en cuira à ce sale petit maquereau à la manque !

Le jeune homme se précipita sur lui, les poings serrés, mais le truand chauve l'arrêta d'un direct à l'estomac. Titubant, le jeunot s'appuya au comptoir, la bouche grande ouverte, et les quatre hommes se mirent à ricaner. La fille poussa un cri aigu et se hâta de soutenir le malheureux pendant qu'il vomissait dans un crachoir. Quand il se redressa, pâle comme un mort, elle le tira par son vêtement et lui chuchota quelque chose. Il la gifla aussitôt à toute volée en criant d'une voix encore haletante :

— Laisse-moi tranquille, bougre d'idiote !

Elle se réfugia derrière le comptoir et se mit à sangloter, le visage enfoui dans sa manche.

— Charmante compagnie, fit observer le juge Ti à son lieutenant.

Ce dernier contemplait sa tasse d'un air lugubre. Il murmura :

— Ce vin est encore plus abominable que l'infâme tord-boyaux du marchand ambulant !

Il se retourna pour jeter un coup d'œil à la fille. Elle venait de s'essuyer la figure et regardait devant elle sans paraître rien voir. Sentencieux, il remarqua :

— Si on lui ôtait son rouge et sa poudre de riz, elle ne serait pas si mal. Elle est plutôt bien faite !

À peu près remis maintenant, l'adolescent tirait un couteau de sa ceinture. Le serveur allongea le bras par-dessus le comptoir et lui tordit le poignet.

— Tu sais bien que le chef ne veut pas de batailles de ce genre par ici, remarqua-t-il placidement, tandis que l'arme tombait par terre.

Le chauve se baissa pour la ramasser. Avant de se rasseoir, il souffleta d'un brutal revers de main le jeune homme dont le visage se couvrit aussitôt de sang.

— Tiens, Monsieur s'est déjà battu aujourd'hui, constata le truand. D'un ton satisfait, il ajouta : Et ton adversaire t'a bien entamé le front. On ne devrait pas laisser les enfants jouer avec des couteaux !

Deux coups violents ébranlèrent la porte. Il se précipita pour ouvrir en criant :

— Voilà le chef !

Un homme court et trapu entra, la moustache en bataille et un petit collier de barbe autour de son large visage aux traits taillés à coups de serpe. Un lambeau d'étoffe retenait ses cheveux grisonnants. Il portait un vaste pantalon bleu avec une sorte de gilet qui laissait apercevoir sa poitrine velue et ses bras musclés.

Sans répondre au salut respectueux du truand chauve il alla droit au comptoir.

— Une grande tasse de ma provision spéciale ! commanda-t-il. Un peu plus, j'étais fait comme un rat. Comment voulez-vous vivre tranquillement avec ces chiens du tribunal toujours en train de fourrer leur nez partout ?

Il vida sa tasse d'un trait, fit claquer ses lèvres et, avisant la fille qui pleurnichait encore, ordonna au garçon :

— Sers aussi Œillet-Rose. Sa vie n'est pas toujours gaie.

Son regard tomba sur l'adolescent en train d'essuyer le sang qui couvrait son visage.

— Qu'est-il arrivé à l'Étudiant ? demanda-t-il.

— Il m'a attaqué avec son couteau, chef, expliqua l'homme chauve.

— Non ? Viens ici, petite crapule !

Terrorisé, le jeune homme s'avança lentement. Lui jetant un regard plein de mépris, le Caporal continua :

— Ah ! ah !... Monsieur aime sortir son couteau ? Eh bien, entendu, montre-moi ce que tu sais faire !

Une longue lame brillante venait d'apparaître dans la main droite du Caporal tandis que, de sa gauche, il empoignait l'Étudiant par le cou. Le serveur disparut sous le comptoir, mais la fille se pencha en avant et toucha l'épaule du Caporal.

— Ne lui fais pas de mal, s'il te plaît, supplia-t-elle.

Le chef des truands se libéra d'une secousse. Il venait d'apercevoir le juge Ti et son compagnon. Sans plus s'occuper de l'adolescent qui tremblait comme une feuille, il se dirigea vers les deux hommes en demandant d'une voix retentissante :

— Qui est ce barbu ?

— Ils sont nouveaux dans la ville, chef expliqua aussitôt l'Étudiant.

Le serveur venait de réparaître. D'un ton venimeux, il déclara :

— Le barbu m'a traité de voleur, chef !

— Personne n'a jamais prétendu que tu n'en étais pas un, mais je me méfie toujours des inconnus.

Le Caporal s'approcha du juge :

— D'où viens-tu ? s'enquit-il brièvement.

— Nous avons eu des ennuis, et Kouen-chan nous a envoyés ici, répliqua le juge Ti.

Le Caporal lui jeta un regard soupçonneux, puis, tirant une chaise, s'assit devant lui.

— Je ne connais pas tellement bien Kouen-chan, dit-il. Quel genre d'ennuis ?

— Moi et mon camarade, commença le juge, on essaie de gagner honnêtement notre vie sur la route. Ce matin, nous avons rencontré un marchand. Comme il nous trouvait sympathiques, il nous a offert dix pièces d'argent pour que nous gardions un bon souvenir de lui, puis il s'est allongé sur le bord du chemin... avec l'intention de faire un petit somme, j'imagine ! Nous avons pris la direction de la ville, espérant y trouver un placement pour nos dix pièces, mais voilà-t-il pas que le marchand s'est réveillé de mauvaise humeur et a été dire au tribunal que nous l'avions volé ! Les sbires se sont mis à notre recherche, et c'est alors que Kouen-chan nous a indiqué cette auberge. En somme, il s'agit d'un simple malentendu résultant du réveil prématuré de ce marchand.

— Elle est bien bonne ! s'esclaffa le Caporal. Vite soupçonneux de nouveau, il ajouta : Pourquoi cette barbe et ce langage de maître d'école ?

— Sa barbe, intervint Tsiao Taï, il l'a laissée pousser pour plaire à son patron. Il faut vous dire qu'autrefois mon camarade était chef des sbires, mais il a dû abandonner son poste avant l'âge de la retraite à

cause d'une petite erreur dans ses comptes. À propos, ne serais-tu pas aussi un ancien chef de sbires ? Tu parais avoir l'habitude de poser des questions !

— Il faut bien que je me renseigne. Et ne m'insulte pas ! Je n'ai jamais exercé ce métier-là. Je viens de l'armée, moi. Caporal Liou, du troisième corps de l'armée de l'Ouest. Enfonce-toi bien ça dans la tête. Kouen-chan est-il de vos amis ?

— Non, reprit le juge. Nous l'avons rencontré aujourd'hui pour la première fois. Il s'est trouvé là quand les mignons de la loi sont venus nous chercher.

— J'aime mieux ça, dit le Caporal. À présent, c'est la tournée de la maison ! Il fit signe au garçon de servir tout le monde et, la première gorgée avalée, demanda :

— Où étiez-vous en dernier lieu ?

— À Peng-lai. Nous ne nous y sommes guère plu.

— Ça se comprend ! déclara le Caporal. J'ai entendu parler de leur nouveau fouineur-en-chef, un nommé Ti. Il y a une semaine, l'un de mes meilleurs amis a eu la tête coupée par la faute de cet oiseau-là. C'est le plus terrible persécuteur du pauvre monde de toute la province !

— C'est bien pourquoi nous ne sommes pas restés là-bas. Nous étions chez le Boucher, dans l'auberge de la porte Nord.

Le Caporal abattit un énorme poing sur la table.

— Pourquoi n'as-tu pas dit ça tout de suite ! Kouen-chan n'arrive pas à la cheville du Boucher. En voilà un qui était régulier. Un peu vif, peut-être. Combien de fois lui ai-je répété qu'il avait tort de jouer si facilement du couteau !

Le juge Ti pensa que le verdict du Caporal concordait, en somme, avec le sien. Le Boucher avait tué un homme d'un coup de couteau quelques jours auparavant et le juge s'était vu obligé de le condamner à mort avant de partir pour la préfecture.

— Kouen-chan appartient-il à ton organisation ? demanda-t-il.

— Non, il travaille seul. Il n'a pas son pareil pour les cambriolages, m'a-t-on dit. Mais quel mauvais coucheur ! Il ne vient pas souvent ici... et dans le fond, j'aime mieux ça. Vous deux, vous êtes sûrement de braves garçons puisque vous étiez les amis du Boucher. Mettez une ligature de sapèques dans le fonds commun et vous serez les bienvenus parmi nous.

Le juge sortit de sa manche la somme demandée. Le Caporal la lança au truand chauve qui l'attrapa au vol.

— Nous aimerions rester ici quelques jours, dit le juge Ti, le temps que notre affaire soit un peu oubliée.

— Entendu, acquiesça le Caporal. Se tournant vers la jeune femme toujours debout près du comptoir, il dit :

— Approche, Œillet-Rose, que je te présente deux nouveaux locataires.

Lorsqu'elle fut à ses côtés, il lui passa un bras autour de la taille et expliqua :

— Elle s'occupe de l'auberge. C'est une ancienne professionnelle, mais elle se défend encore bien... n'est-ce pas Œillet-Rose ? À présent, elle ne fait plus le trottoir que si elle a besoin d'une robe neuve. Comme qui dirait en amateur, quoi ! Elle couche aussi avec Crâne-chauve parce qu'il est mon second et que nous partageons les bénéfices. Alors forcément... tu piges ? Il examina le juge d'un air pensif et demanda : Sais-tu lire et écrire ?

Le magistrat ayant incliné affirmativement la tête, le Caporal s'écria, enthousiasmé :

— Mais pourquoi ne t'installerais-tu pas ici pour de bon, vieux frère ? Tu aurais ta chambre là-haut, tu descendrais quand la soif se ferait sentir, et si la nature parlait trop fort en toi, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que tu t'envoies aussi Œillet-Rose à l'occasion. Allons, ma poulette, ne fais pas cette figure-là, tu te feras à sa barbe, tu verras !

Il pinça amicalement le postérieur de la jeune femme et reprit :

— Tu n'imagines pas le casement de tête que peut donner une organisation comme celle-ci, vieux frère ! Plus de soixante-dix mendiants et vagabonds viennent me rendre leurs comptes tous les deux soirs. Je retiens vingt pour cent de la recette générale pour moi ; dix pour cent vont à Crâne-chauve et autant à la maison. Et comme je n'ai pas étudié l'arithmétique, je dois faire tous mes calculs avec des bâtons et des croix ! L'Étudiant pourrait m'aider, mais les hommes ne veulent pas de lui. Il ne leur inspire pas confiance ! Pour commencer, je te donnerai cinq pour cent, ce que tu gagneras toi-même n'étant pas taxé. Es-tu d'accord ?

— L'offre est généreuse, répondit le juge, mais je préfère ne pas m'éterniser ici. Je n'aime pas les assassinats.

Le Caporal repoussa mademoiselle Œillet-Rose. Posant ses gros poings sur ses genoux, il demanda en fronçant les sourcils :

— Tu as dit assassinat ? Où ?

— En ville, j'ai entendu un homme raconter qu'il avait aperçu un cadavre de femme dans le marais. Mon camarade et moi, on se contente de voler. À la longue, ça rapporte davantage. Avec les assassinats on finit toujours par avoir des ennuis.

— Crâne-chauve ! appela le Caporal. Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'on avait tué une femme ? Qui a fait le coup ?

— Je ne suis au courant de rien, moi ! glapit l'homme. Personne ne m'en a parlé.

— Je pourrais peut-être aller voir si c'est vrai ? proposa le juge.

— Ça ne serait pas toi, par hasard, qui lui aurait coupé la gorge ?

— Serais-je prêt à retourner là-bas si c'était moi ?

— Non, évidemment, admit le Caporal. Il frotta son front bas plissé de rides soucieuses en contemplant sa tasse d'un air morose.

Le juge se leva.

— Qu'un homme me conduise au marais par les petites rues, dit-il. Je verrai moi-même de quoi il s'agit. J'ai été chef de sbires, ne l'oublie pas, et les cadavres, ça me connaît. Peut-être pourrai-je te dire qui a fait le coup !

Le Caporal hésita un instant, puis déclara :

— D'accord. Emmène l'Étudiant. J'ai besoin des autres car mes hommes vont bientôt arriver pour les comptes. Hé, l'Étudiant... accompagne le barbu.

— Reste ici, camarade, dit le juge à Tsiao Taï. Si nous étions trop nombreux, cela risquerait d'attirer l'attention.

L'ex-chevalier des vertes forêts avait suivi la conversation avec un étonnement muet. Il grommela un acquiescement, puis, saisissant le cruchon de vin, se hâta d'emplir à nouveau sa tasse.

LE JUGE TI REÇOIT LES CONFIDENCES D'UN JEUNE VOYOU.
L'EXAMEN D'UN CADAVRE LUI RÉVÈLE UN FAIT INATTENDU.

L'ÉTUDIANT entraîna le juge Ti dans le dédale de rues peu fréquentées qui descendaient vers le nord. Le marais, expliqua-t-il en chemin, était situé au bas de la ville, tandis que l'auberge du Phénix se trouvait sur l'une des hauteurs centrales de cette cité bâtie à flanc de montagne. Perdu dans ses pensées, le juge ne répondit rien. Le Caporal ne semblait pas plus au courant du meurtre de la femme que des plans de Kouen-chan. Un certain nombre de détails tendaient à le prouver, et pourtant...

— Y a-t-il beaucoup de gens qui traversent le marais dans la journée ? demanda-t-il.

— Oui, les paysans du faubourg nord apportent leurs légumes au marché, mais le soir l'endroit est désert. On dit qu'il est hanté.

— Pourquoi les autorités n'ont-elles pas fait combler ces marécages ?

— Il y a quatre ans, un tremblement de terre a dévasté la ville. J'avais alors quatorze ans et je m'en souviens fort bien. Le quartier nord souffrit beaucoup. Toutes les maisons bâties à l'endroit qui forme à présent le marais brûlèrent. Si vous aviez vu comme elles flambaient... c'était magnifique ! Les gens hurlaient en se précipitant dans le fleuve, les vêtements en flammes. Je n'ai jamais autant ri que ce jour-là ! Ce qui est dommage, c'est que le feu se soit arrêté avant d'atteindre le tribunal. Plus tard, quand on débaya le terrain, on s'aperçut que le sol s'était affaissé au-dessous du niveau du fleuve. Une vraie fondrière sur laquelle il aurait été impossible de rebâtir, aussi la laissa-t-on en friche et maintenant elle est couverte de mauvaises herbes.

Le juge Ti hocha la tête, pensant que les séismes ne sont pas rares dans les régions où jaillissent les sources chaudes.

Ils descendaient à présent une rue étroite et tranquille. La silhouette sombre des toits incurvés se détachait sur le ciel éclairé par la lune.

— Je ne sais pas ce que je donnerais pour ne plus faire partie de la bande du Caporal, dit soudain l'Étudiant.

Le juge tourna la tête vers son compagnon. Il avait jusqu'ici

considéré le jeune homme comme un échantillon d'humanité plutôt repoussant, mais peut-être s'était-il montré injuste à son égard.

— Ah oui ? dit-il sans se compromettre.

— Ben voyons ! répliqua l'adolescent d'un ton chargé de mépris. On voit tout de suite que je n'ai rien de commun avec cette racaille, j'imagine ! Mon père était maître d'école, j'ai de l'instruction, moi ! Je me suis sauvé de la maison parce que je voulais devenir quelqu'un qui compte. Cette bande était la seule à laquelle il était possible de se joindre ici, mais mendigoter ou chaparder, voilà tout ce qu'ils savent faire ! Aussi, ces imbéciles-là m'accablent-ils de sarcasmes parce qu'ils sentent ma supériorité.

— Je vois, dit le juge.

— Vous et votre camarade, vous n'êtes pas comme eux, poursuivit l'Étudiant d'un ton pensif. À vous deux, vous avez dû en couper des gorges ! Tout à l'heure, vous prétendiez ne pas aimer les assassinats, mais c'est parce que vous avez entendu dire au serveur que le Caporal n'en voulait pas dans sa ville. N'ayez pas peur, j'ai bien compris !

— Est-ce encore loin ? demanda le juge.

— La prochaine rue. Elle se termine en cul-de-sac derrière le tribunal, au milieu des ruines. Dites-moi, quand vous étiez chef de sbires, torturiez-vous souvent des femmes ?

— Dépêchons-nous, dit sèchement le magistrat.

— Je parie qu'elles gueulaient comme des cochons quand vous les brûliez au fer rouge ! Toutes les filles sont folles de moi, mais je me moque d'elles ! Parmi les instruments de torture, il y en a un pour leur broyer les bras, n'est-ce pas ? Est-ce qu'elles crient beaucoup quand on s'en sert ?

Le juge pratiqua une clef de bras sur l'Étudiant. Lorsque les doigts d'acier s'enfoncèrent dans la chair de l'adolescent, celui-ci se mit à hurler et ses plaintes ne cessèrent qu'au moment où l'étreinte se relâcha.

— Sale brute ! sanglota-t-il en soutenant de sa main gauche le membre douloureux.

— Tu as posé une question, déclara le juge d'un ton aimable, je t'ai mis en état de fournir toi-même la réponse.

Ils continuèrent leur chemin sans parler et atteignirent bientôt un large espace désolé. Une brume grisâtre et chaude flottait sur les buissons ; un peu plus loin se dressait la tour crénelée de la porte Nord.

— Le voilà, votre marais ! annonça l'Étudiant.

Le brouhaha des rues commerçantes ne descendait pas jusqu'à eux, et seul le cri des poules d'eau rompait de temps à autre le profond silence.

Fouillant les buissons du regard, le juge s'engagea dans un sentier

glissant qui semblait faire le tour du marécage. Soudain, il s'arrêta : il venait d'apercevoir quelque chose de rouge au milieu des broussailles. Il s'approcha, enfonçant ses bottes dans la boue visqueuse, et se baissa pour écarter les branches. Un cadavre apparut, enveloppé jusqu'au cou dans un somptueux manteau de brocart écarlate brodé de fleurs d'or.

Il examina le visage sans rien dire. Les beaux traits réguliers de la morte étaient empreints d'une étrange sérénité. Sa chevelure soyeuse, extraordinairement longue et belle, avait été attachée de façon maladroite avec un ruban de coton. Le juge lui donna vingt-cinq, vingt-six ans. Le lobe des oreilles était déchiré, mais très peu de sang avait coulé. Il ouvrit le manteau qu'il referma bien vite.

— Retourne à l'entrée du marais. Tu siffleras si tu aperçois quelqu'un, commanda-t-il à l'Étudiant.

Dès que le jeune homme se fut éloigné, il ouvrit de nouveau la cape rouge. La femme était complètement nue. Un poignard enfoncé jusqu'à la garde sortait de sous le sein gauche et du sang séché entourait la blessure. Le juge étudia le manche de l'arme. En argent repoussé noirci par le temps, c'était une pièce ancienne de grande valeur ; si le mendiant l'avait négligée c'était sans doute par ignorance. Il posa sa main sur la poitrine de la morte. Elle était moite. Il souleva l'un des bras qu'il trouva encore souple et déduisit de ces deux faits que la mort remontait seulement à quelques heures. La sérénité du visage, la nudité du corps, l'absence de chaussures aux pieds, tout indiquait que cette femme avait été tuée dans son lit en plein sommeil. Après avoir noué en hâte les cheveux de sa victime, l'assassin l'avait enveloppée d'un manteau et transportée ici. Cela cadrerait bien avec l'hypothèse que le juge commençait à former dans son esprit.

Il écarta les branchages pour que la lune éclairât mieux le beau corps svelte et, relevant ses manches, examina le ventre de la morte. Le juge Ti avait des connaissances étendues en médecine et en savait aussi long qu'un contrôleur des décès. Tandis qu'il s'essuyait les mains dans l'herbe, une expression perplexe se peignit sur ses traits : la défunte avait été violée, ce qui ne s'accordait pas du tout, mais pas du tout, avec ses premières suppositions. Il se releva et, ayant refermé le manteau écarlate, poussa le corps sous les branches afin de le rendre invisible du sentier.

Lorsqu'il rejoignit l'Étudiant, ce dernier, assis sur une grosse pierre, massait avec précaution son bras endolori.

— Je peux à peine le remuer, gémit-il.

— Quel dommage ! répliqua ironiquement le juge. Attends-moi ici, je vais fouiller les maisons voisines.

— Ne me laissez pas seul, pleurnicha le jeune voyou. Il paraît que les fantômes de ceux qui sont morts au cours de l'incendie hantent cet

endroit !

— J'en suis désolé, répondit le magistrat. Tu m'as dit tout à l'heure que les cris poussés par eux en mourant t'avaient beaucoup amusé. Les fantômes t'ont sûrement entendu ! Ne crains rien, pourtant, je vais assurer ta protection.

Il fit trois fois le tour de son compagnon en marmottant des paroles pseudo-magiques et déclara :

— Tu n'as plus besoin d'avoir peur, maintenant. J'ai appris cette formule d'un vieux moine taoïste. Aucun fantôme ne pourra pénétrer à l'intérieur du cercle.

Assuré ainsi que l'adolescent n'approcherait pas du cadavre pendant son absence, il traversa rapidement les ruines et arriva devant une rangée de maisons désertes. Les ayant contournées, il aperçut les lampions de la maison de thé où Tsiao Taï l'avait attendu au début de l'après-midi. Deux minutes plus tard, il frappait à la petite porte du Yamen.

LE MAGISTRAT DE WEI-PING FAIT UNE DOULOUREUSE CONFIDENCE À SON COLLÈGUE. L'ÉTUDIANT ANNONCE DE MYSTÉRIEUX PROJETS.

LA PORTE S'OUVRIT plus tôt que le juge Ti ne s'y attendait, laissant voir le majordome. Visiblement soulagé, le vieux serviteur remarqua :

— Le message laissé par le chef des sbires vous a donc bien été remis ? Mon maître n'est pas couché, monsieur Chen, il espérait tant que vous pourriez venir.

Il conduisit directement le juge dans la bibliothèque. Deux bougies plantées dans des chandeliers d'argent éclairaient le visage crispé du magistrat assoupi dans un fauteuil. Quand le vieillard l'eut respectueusement tiré de son sommeil, Teng se précipita vers le juge Ti, et, dès qu'ils furent seuls, s'écria :

— Dieu merci, vous voilà ! Je suis dans une situation terrible, Ti. J'ai grand besoin de vos conseils. Prenez un siège, je vous prie.

Assis devant une tasse de thé, le juge Ti demanda :

— Il s'agit de l'assassinat de votre épouse ?

— Comment savez-vous cela ? répondit Teng, stupéfait.

— Je vais d'abord vous faire part des détails qui me sont connus, déclara son visiteur, vous m'expliquerez ensuite ce qui s'est passé.

Teng leva sa tasse. Sa main tremblait, et du thé se répandit sur le bois de la table.

— Quand je vous vis tantôt, commença le juge Ti, je ne pus m'empêcher de noter combien vous paraissiez soucieux et mal à l'aise. Je demandai à monsieur Pan si vous étiez souffrant, mais il m'assura que votre santé était excellente. Je pensai alors qu'un événement désagréable avait dû se produire juste avant mon arrivée. Puis je me souvins d'un autre détail : votre serviteur avait paru surpris que la chambre de votre femme fût fermée à clef. Votre épouse, lui répondîtes-vous, était partie précipitamment au reçu d'un message de sa sœur qui désirait la voir au plus vite. Même dans ce cas, pourquoi fermer la porte à clef ? La servante n'aurait-elle pas à faire le lit ? Le majordome vous informa ensuite qu'un vase ancien, placé dans le cabinet de toilette de votre femme, était brisé. Vous prîtes la nouvelle avec beaucoup de calme. Pourtant, monsieur Pan me dit plus tard que

ce vase appartenait depuis de longues années à votre famille et que vous y teniez comme à la prunelle de vos yeux. Que déduire alors de votre attitude, sinon que l'accident vous était déjà connu et que vous aviez des motifs plus graves de vous affliger ? Conclusion logique : le fâcheux événement qui vous bouleversait tant s'était produit dans la chambre de votre épouse. Vos affaires personnelles ne me concernant pas, je cessai de penser à tout cela.

Le juge s'arrêta pour boire un peu de thé. Comme son collègue demeurait silencieux, il reprit :

— À la fin de l'après-midi, des circonstances fortuites placèrent entre mes mains des bijoux volés par un mendiant sur le cadavre d'une femme qui gisait dans le marais. Parmi ces bijoux, deux boucles d'oreilles attirèrent mon attention. Elles étaient formées de fleurs de lotus en argent enchâssées dans une riche monture d'or ornée de rubis. La monture valant vingt ou trente fois plus que la fleur elle-même, il était clair que celle-ci avait une signification particulière. Comme le nom de votre femme est Lotus d'Argent, la désagréable pensée me vint que ces bijoux lui appartenaient. Bien entendu, il pouvait y avoir dans cette ville une autre femme portant ce nom, mais votre trouble et la soudaine absence de votre épouse me firent supposer qu'un lien existait entre ces différents faits.

« J'en étais là de mon raisonnement quand votre chef des sbires vint me demander à l'hôtel de la Grue qui vole. Pensant que vous désiriez me consulter, je résolus, avant de vous voir, d'en apprendre davantage sur la morte. Je sortis donc par la porte de service et me fis conduire au marais. Je découvris sans peine le cadavre, que j'examinai. Aucun doute, il s'agissait d'une femme de haut rang. Sa nudité donnait à croire qu'elle avait été tuée dans son lit, et l'état du corps indiquait que la mort était survenue peu après l'heure du déjeuner. Le marais étant proche du Yamen, je conclus de tout cela que la personne assassinée était bien votre épouse, tuée dans sa chambre pendant la sieste, et déposée là au crépuscule. L'endroit est peu fréquenté le soir, et comme votre résidence possède une porte dérobée qui donne sur la petite rue déserte conduisant aux marécages, le transport du cadavre avait pu se faire avec le minimum de risque. Suis-je tombé juste ?

— Vos déductions sont parfaitement correctes, Ti, mais...

Le juge l'arrêta du geste.

— Avant d'entendre vos explications, dit-il, je tiens à préciser une chose : quoi qu'il soit arrivé, je ferai mon possible pour vous aider *dans la mesure où je ne serai pas obligé de transgresser la loi ou d'entraver le cours de la justice*. Je dois donc vous avertir que vos paroles pourront être répétées devant le tribunal si l'on me convoque comme témoin. C'est à vous de décider si notre conversation peut se poursuivre.

— Je suis bien d'accord avec vous, répondit le magistrat Teng, le préfet doit être mis au courant de cette terrible tragédie. Mais vous m'aidez infiniment si vous me laissez tout vous raconter et si vous voulez bien me conseiller sur la façon de présenter ma défense, car c'est moi qui ai tué mon épouse.

— Pour quelle raison ? demanda doucement le juge Ti.

Teng se renversa dans son fauteuil et dit d'un ton las :

— Pour vous répondre, il faut remonter très loin. À plus de soixante-dix ans en arrière !

— Je ne vous donne pourtant pas plus de quarante ans et je n'ai pas l'impression que votre femme en ait plus de vingt-cinq, répliqua le juge avec surprise.

Le magistrat Teng acquiesça d'un signe de tête et dit :

— Le nom de Teng Kouo-yao vous est sans doute familier ?

Le juge Ti fronça ses épais sourcils.

— Teng Kouo-yao... murmura-t-il. Voyons... un habile général de ce nom s'est couvert de gloire pendant la grande campagne d'Asie centrale. Un brillant avenir l'attendait à la Cour quand il prit soudain sa retraite parce que... Le juge s'arrêta en jetant à son hôte un regard embarrassé.

— Auguste Ciel... ce général était-il votre grand-père ?

— Oui. Et ce que vous hésitez à dire, c'est qu'il dut prendre sa retraite pour avoir poignardé son meilleur ami dans un accès de démence. Il fut acquitté, mais il lui fallut donner sa démission de l'armée.

Il y eut un long silence, puis Teng reprit :

— Mon père était parfaitement équilibré et je n'avais aucune raison de croire le mal héréditaire. Il y a huit ans, j'épousai Lotus d'Argent. Je ne crois pas qu'on ait jamais rencontré deux époux aussi attachés l'un à l'autre. Si j'acquis la réputation d'être insociable, c'est parce qu'aucune compagnie ne pouvait remplacer pour moi celle de ma femme bien-aimée. Puis un jour (il y a de cela sept ans) mon épouse me trouva sans connaissance sur le plancher de ma chambre. Quand je revins à moi, la tête me faisait mal et d'étranges souvenirs dansaient dans mon cerveau enfiévré. Après des heures d'hésitation, j'avouai la vérité à Lotus d'Argent : ma raison venait de s'égarer momentanément et j'avais rêvé que j'assassinais un homme en prenant un horrible plaisir à répandre son sang. Je lui parlai de la malédiction qui pesait sur moi, et j'achevai en lui disant qu'elle ne pouvait pas vivre aux côtés d'un dément et que j'allais faire le nécessaire pour qu'un divorce rapide lui rendît sa liberté.

Teng se couvrit le visage de ses mains. Le juge Ti le regarda avec compassion. Se ressaisissant, le malheureux poursuivit :

— Lotus d'Argent refusa. Elle me dit qu'elle ne voulait pas me

quitter et qu'elle s'arrangerait pour que rien de fâcheux n'arrivât si j'avais une nouvelle attaque. Elle appuya sur le si, ajoutant que nul ne pouvait dire si mon malaise n'était pas dû à une autre cause. Je ne voulus pas accepter son sacrifice, mais quand elle menaçait de se suicider si je la contraignais au divorce, je me rendis à ses raisons, misérable que je suis. Nous n'avions pas d'enfants. Nous décidâmes de ne jamais en avoir, espérant que la joie de travailler ensemble à des œuvres littéraires remplacerait le bonheur de voir notre amour produire des fruits de chair. Si je paraissais froid et réservé à l'excès, j'espère, Ti, que vous en comprenez maintenant la raison ?

Le juge inclina la tête en silence. Que dire devant un tel malheur ? Teng reprit :

— Il y a quatre ans, j'eus une seconde attaque du mal, deux ans plus tard une troisième. La dernière fois, je devins si menaçant que ma femme me fit prendre de force un narcotique pour éviter le pire. Son soutien de tous les instants était mon seul réconfort, mais, il y a quatre semaines, un nouveau fait me priva de cette consolation en m'empêchant de me confier à elle.



PRINTEMPS



ÉTÉ

Désignant le grand paravent de laque rouge placé derrière son visiteur, Teng dit lentement :

— Le paravent de laque venait de prendre possession de mon âme.

Le juge Ti se retourna. La flamme vacillante des bougies mettait d'étranges reflets sur les délicats reliefs laqués. Teng ferma les yeux.

— Allez le voir de près, dit-il. Je vais vous le décrire, j'en connais chaque pouce par cœur.

Le juge s'approcha du paravent. Il se composait de quatre panneaux donnant chacun l'image d'une scène figurée avec art dans la laque rouge au moyen d'incrustations de jade vert, d'argent et d'or. Ce paravent devait être vieux d'au moins deux cents ans et sa valeur marchande était certainement considérable. D'une voix presque impersonnelle, Teng poursuivit :

— Les panneaux représentent les quatre saisons comme c'est souvent le cas. Le premier panneau, à gauche, figure le printemps.

Un jeune homme s'est assoupi en étudiant à l'ombre d'un pin, dans la véranda de sa maison, pendant que son petit valet prépare le thé. Il fait un « rêve de printemps » au cours duquel quatre jeunes filles lui apparaissent. Toutes quatre sont belles, mais il n'a d'yeux que pour une seule.

« Le second panneau dépeint l'été, la saison où mûrit l'ambition. L'étudiant est à présent un homme fait. Suivi de son valet, il gagne la capitale pour passer le dernier examen qui fera de lui un fonctionnaire de l'Empire.





AUTOMNE

HIVER

« Vient alors le troisième panneau : l'automne. L'ambition du jeune homme est satisfaite. Il a passé son examen avec succès et le voilà haut fonctionnaire. Vêtu d'un habit de cour et suivi d'un serviteur qui porte le grand éventail, symbole de sa position élevée, il passe devant une belle demeure. Sur le balcon, il aperçoit les quatre jeunes filles de son rêve, les trois qui lui sont indifférentes et celle qu'il souhaite avoir comme épouse.

Le magistrat se tut un instant. Le juge Ti s'avança vers le quatrième panneau et l'examina avec curiosité.

— Le quatrième panneau, reprit Teng, nous montre l'hiver, la saison où l'on médite sur ce qui est acquis avec une compréhension croissante et une joie tranquille. Ce tableau nous dépeint les délices du bonheur conjugal.

Le regard du juge Ti se posa sur le couple d'amoureux assis devant une table dans une opulente demeure. L'artiste les avait placés tout près l'un de l'autre, le bras gauche de l'amant passé autour des épaules de l'amante, tandis que de sa main droite il lui offre une tasse

de thé. Son examen terminé, le juge voulut se rasseoir, mais Teng s'écria :

— Attendez ! J'ai découvert ce paravent chez un antiquaire de la capitale peu après mon mariage avec Lotus d'Argent. Je l'achetai sur-le-champ. Il me fallut pour cela engager certains de mes biens afin de pouvoir verser au marchand le prix élevé qu'il en exigeait. Je n'hésitai pas, cependant, *car ces panneaux dépeignaient exactement les instants décisifs de ma propre carrière*. Étudiant dans ma ville natale, je rêvai un jour de ces quatre jeunes filles. Plus tard, en gagnant la capitale dans un chariot, je les revis au balcon d'une demeure qui se trouva être celle de l'ancien préfet Wou. Et j'épousai par la suite sa seconde fille, Lotus d'Argent, la bien-aimée de mon rêve ! Cet écran est notre bien le plus précieux. Il nous a toujours accompagnés dans nos changements de résidence. Combien de fois, assis ensemble devant ces quatre panneaux, nous sommes-nous montré chaque détail en parlant du temps de nos fiançailles et du mariage qui suivit !

« Il y a environ une lune, l'après-midi fut exceptionnellement chaud. J'ordonnai à mon majordome de placer un lit de repos dans cette bibliothèque qu'une brise rafraîchissante traverse et rend d'un séjour agréable en de tels moments. L'oreiller faisait face au quatrième panneau, et le couple amoureux se trouvait juste devant mes yeux. Je fis alors une terrifiante découverte : une transformation s'était opérée dans l'image et l'homme plongeait un poignard dans le sein de mon épouse !

Le juge Ti courba sa haute taille pour mieux voir cette partie du tableau. Il étouffa une exclamation de surprise. La main gauche de l'homme – celle qu'il venait de glisser autour du cou de son épouse – tenait bien un poignard dont la pointe se dirigeait vers le cœur de la malheureuse. Un petit copeau d'argent figurait l'arme meurtrière. Hochant la tête d'un air perplexe, le juge Ti retourna s'asseoir près de son hôte.

— J'ignore quand s'accomplit le changement, dit Teng. J'ai étudié avec soin cette partie de l'image, pensant que l'ouvrier avait peut-être laissé choir un copeau d'argent dans la laque encore chaude et que cette parcelle métallique venait d'apparaître parce que la surface de l'écran s'était récemment écaillée. Hélas, je ne fus pas long à me rendre compte que le fragment de métal avait été ajouté après coup... et de façon bien maladroite, comme en témoignaient de minuscules craquelures dans la laque environnante.

Le juge Ti acquiesça en silence. Lui aussi venait de les remarquer.

— C'était donc moi qui avais mis là ce simulacre d'arme au cours d'une crise de démence dont le souvenir m'échappait, reprit Teng. Et une seconde conclusion s'imposait : dans la partie malade de mon subconscient se formait le projet de poignarder mon épouse.

Il se passa la main sur le front, puis, détournant les yeux du panneau de laque rouge, il poursuivit d'une voix étranglée :

— Depuis lors, cette image ne cesse de me hanter. Au cours des dernières semaines, j'ai plusieurs fois rêvé que je tuais ma femme... horribles cauchemars à la fin desquels je me réveillai inondé de sueur. Le jour, la même pensée me torturait continuellement et l'image de l'écran me poursuivait sans trêve. Que faire ? Impossible d'en parler à ma femme. Elle était capable de tout supporter, tout, sauf l'idée que son mari bien-aimé pût, même lorsque sa raison l'abandonnait, devenir un ennemi pour elle. Non, ma confession lui aurait brisé le cœur !

Teng contempla un instant la table à thé sans la voir, puis, se ressaisissant, reprit d'une voix plus normale :

— Aujourd'hui, nous avons déjeuné tous deux dans un coin ombragé du jardin. L'atmosphère était oppressante et je sentais la migraine me tarauder les tempes. J'avertis Lotus d'Argent que je ferais la sieste dans ma bibliothèque en étudiant quelques documents officiels. Mais la chaleur était aussi accablante ici, et, comme je ne parvenais pas à me concentrer, je décidai d'aller rejoindre ma femme. Se levant, Teng ajouta : Venez, je vais vous montrer.

Il prit l'une des bougies et entraîna le juge dans un petit couloir. Après plusieurs détours, il s'arrêta dans une antichambre et, ayant ouvert une porte, il indiqua du seuil le cabinet de toilette. À droite se trouvait une coiffeuse en bois de rose avec son miroir d'argent poli. À gauche, devant une porte étroite, on apercevait un lit de repos en bambou. Une petite table ronde, en ébène délicatement sculptée, occupait le centre de la pièce au sol de marbre rouge.

— Sur cette table, expliqua Teng, était posé le vase ancien que j'ai renversé. La porte de gauche s'ouvre sur un jardin miniature dans lequel on peut voir des cyprins dorés s'ébattre au milieu d'un minuscule bassin. La servante dort toujours sur ce lit de bambou. La grande porte laquée de rouge que vous voyez en face donne dans la chambre de mon épouse. Attendez-moi un instant, je vous prie.

Traversant la pièce, il sortit de sa robe une clef au dessin compliqué et ouvrit la porte rouge, puis il revint vers le juge Ti.

— Quand je suis entré dans ce cabinet, dit-il, nous étions au début de l'après-midi et la servante dormait. Mon dernier souvenir est celui de ma femme entrevue à travers cette porte. Allongée toute nue sur le lit, elle sommeillait paisiblement, la tête nichée dans le creux de son bras droit replié. Je distinguai le beau profil aimé, mais la jambe droite reposait sur la gauche, si bien que le bas de son corps demeurait caché à mes yeux. Elle avait dénoué la longue chevelure qui la rendait si fière, et ses cheveux formaient un coussin de soie noire sous ses épaules avant de tomber en cascade soyeuse le long du lit. Au moment

où je m'apprêtais à la réveiller, l'obscurité se fit brusquement dans mon cerveau.

« Je repris connaissance ici, étendu par terre au milieu des débris du vase ancien. L'esprit confus, la vision trouble, je souffrais d'une atroce migraine. Un coup d'œil vers la servante me la montra toujours endormie. Je me mis péniblement debout et me traînai jusqu'à la chambre. Mon épouse était dans la même position, les yeux clos. Le Ciel soit loué, pensai-je, elle ne s'est aperçue de rien ! Hélas, quand je fus dans la pièce, je vis le manche de mon poignard sortant de sa poitrine. Je l'avais tuée.

Teng se couvrit le visage avec ses mains et sanglota doucement, appuyé au chambranle de la porte.



LE MAGISTRAT TENG APERÇOIT
SA FEMME COUCHÉE

Le juge Ti s'avança dans la chambre, parcourant du regard la vaste couche recouverte d'une natte de jonc souple finement tressée.

Un peu de sang la tachait près de l'oreiller. Levant les yeux, il remarqua la gaine vide d'un poignard accrochée non loin de la fenêtre. À côté étaient suspendus un vieux sabre dans son fourreau clouté de cuivre et un luth à sept cordes. Une barre de bois fermait cette unique fenêtre, faite d'un treillis de bambou sur lequel était collé un épais papier blanc. L'ameublement se réduisait à une petite table à thé ancienne en bois de santal sculpté et à deux tabourets assortis. Quatre coffres à vêtements en cuir rouge (un pour chacune des saisons de l'année) étaient empilés dans un coin de la pièce.

Son rapide examen terminé, le juge rejoignit Teng et demanda doucement :

— Que faites-vous ensuite ?

— L'horreur de ce deuxième choc acheva de m'enlever le peu de sang-froid qui me restait. Je sortis, fermai la porte à clef, et courus vers ma bibliothèque que j'atteignis je ne sais comment. L'esprit encore confus, je m'efforçais de comprendre ce qui s'était passé quand mon majordome vous annonça.

— Je suis désolé d'être survenu si mal à propos, dit le juge tout contrit. Je ne pouvais deviner...

— C'est moi qui vous présente mes plus humbles excuses pour le manque de courtoisie de ma réception, répondit poliment son hôte. Retournons dans la bibliothèque, si vous le voulez bien.

Quand les deux hommes furent de nouveau assis de part et d'autre de la table à thé, Teng reprit :

— Lorsque vous fûtes parti, je retrouvai peu à peu mes esprits, et le train-train habituel de l'audience du soir exerça sur moi une influence apaisante. Un curieux cas de suicide me fit un instant oublier ma tragédie personnelle, mais, à aucun moment je n'eus l'intention d'échapper aux suites légales de mon acte. La justice devait suivre son cours et mon devoir était d'aller me constituer prisonnier à la préfecture. Une chose, pourtant, me tracassait : que faire du cadavre de ma pauvre épouse et que dire aux serviteurs ? Je compris alors combien j'étais fortuné d'avoir près de moi, en ces pénibles circonstances, un collègue aussi sage que vous. J'envoyai mon chef des sbires à l'hôtel de la Grue qui vole avec mission de vous ramener au plus tôt. Quand, à son retour, il me dit que vous étiez sorti sans informer personne du but de votre promenade, je fus pris de panique. Je comptais tant sur votre présence immédiate, et vous ne seriez peut-être pas là avant le lendemain. À moins même qu'un accident ne vous arrivât, ce qui m'obligerait à décider seul de tout ! Bientôt la servante allait vouloir s'occuper du ménage... aérer la chambre... le majordome viendrait me réclamer la clef... L'idée qu'il fallait faire disparaître le cadavre s'empara de mon esprit. Je profitai du moment où mes serviteurs prenaient leur repas du soir pour retourner dans la

chambre, nouer vite les cheveux de ma femme et envelopper son corps d'un manteau choisi au hasard. Sortant ensuite par la porte dérobée, je suivis la rue déserte, atteignis les ruines sans avoir été vu de personne, et déposai mon pitoyable fardeau sur le sol marécageux.

« À peine étais-je revenu ici que je compris toute la stupidité de mon acte. Dans mon affolement je n'avais pas pensé au moyen le plus simple de retarder la découverte du crime : il suffisait de dire au majordome que la clef de la chambre était égarée ! Ce fut l'explication que je lui donnai quand il vint me la réclamer. Cependant, cet incident me montra combien j'étais incapable de me débrouiller seul dans l'état où je me trouvais, et j'envoyai de nouveau mon chef des sbires à votre hôtel en lui commandant, cette fois, de laisser un message vous priant de venir ici le plus tôt possible. Depuis, je vous attendais, espérant que vous viendriez malgré l'heure tardive. Le Ciel soit loué, vous voilà ! Que me conseillez-vous de faire ?

Caressant sa longue barbe noire, le juge ne répondit pas tout de suite. Après avoir considéré un moment l'écran de laque, il se tourna vers Teng et décréta :

— Rien. Tout au moins pour l'instant.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Teng en se redressant. Il faut que j'aille à Pien-fou demain matin, voyons ! Aidez-moi à composer une lettre pour le préfet. Un messenger la portera ce soir même de façon que...

Le juge Ti leva la main.

— Calmez-vous, dit-il. J'ai examiné le cadavre, j'ai vu le lieu où s'est déroulée la tragédie, et je crois que nous n'en savons pas assez pour conclure à votre culpabilité.

Teng bondit sur ses pieds. Marchant de long en large, il cria :

— Ce que vous dites ne tient pas debout, Ti ! Quelle preuve supplémentaire vous faut-il ? Mes malaises, mes rêves, le paravent...

— Oui, oui, l'interrompt le juge. Mais certains détails sont pour le moins curieux. Des détails qui suggèrent une intervention extérieure.

Teng frappa le sol du pied.

— N'essayez pas de faire naître en moi de vains espoirs, Ti. Ce serait cruel ! Auriez-vous la ridicule idée qu'à l'instant précis où j'ai eu mon malaise un inconnu soit venu assassiner ma femme ? Quelle improbable coïncidence !

Le juge Ti haussa les épaules.

— Je n'aime pas plus que vous les coïncidences, dit-il, mais j'en ai déjà rencontré d'aussi extraordinaires. Et ce ne serait pas plus singulier que d'avoir mis une arme dans la main du personnage de ce paravent sans en conserver le souvenir ! Autre chose : la première fois que vous êtes entré dans la chambre, vous avez vu votre femme

immobile sur son lit, et de dos, je crois. Peut-être était-elle déjà morte. Avez-vous des ennemis dans cette ville, Teng ?

— Certainement pas, répliqua aigrement le magistrat. De plus, ma femme et moi étions les seuls à connaître la signification particulière des quatre panneaux. Du reste, le paravent n'a pas quitté cette demeure depuis notre arrivée ici. Personne d'autre que moi ne peut donc y avoir ajouté ce copeau d'argent !

Plus calme, il ajouta :

— Qu'avez-vous l'intention de faire, Ti ?

— Accordez-moi un jour pour découvrir de nouveaux indices, répondit le juge. Un seul jour ! Si je n'y réussis pas, je vous accompagnerai à Pien-fou après-demain et j'expliquerai tout moi-même au préfet.

— Ne pas rendre compte d'un meurtre dans le délai le plus court est une faute grave, protesta Teng. Vous avez dit tout à l'heure que vous ne vouliez pas entraver...

— J'assume l'entière responsabilité du retard, coupa le juge Ti.

Les sourcils froncés, Teng reprit sa marche d'ours en cage. S'arrêtant enfin, il déclara d'un ton résigné :

— Eh bien, entendu, Ti, j'accepte. Je m'en remets complètement à vous. Que dois-je faire ?

— Peu de chose. Inscrivez le nom et l'adresse de votre femme sur une enveloppe.

Teng ouvrit le tiroir supérieur de son bureau pour y prendre une enveloppe. Après avoir tracé dessus quelques caractères, il la remit au juge. Celui-ci la glissa dans sa manche et dit :

— À présent, allez chercher un des costumes de votre épouse et faites-en un paquet. N'oubliez pas les chaussures !

Teng lui lança un regard de curiosité mais sortit sans ajouter un mot.

Resté seul, le juge s'approcha du bureau. Il prit dans le tiroir encore ouvert plusieurs feuilles de papier à lettre officiel ainsi que des enveloppes portant le large sceau vermillon du tribunal et mit soigneusement le tout dans sa manche.

Quand le magistrat Teng revint avec un petit ballot d'étoffe bleue, son regard s'arrêta sur la robe souillée de boue du juge. Plein de confusion, il s'écria :

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Ti ! Je suis si préoccupé par mes problèmes personnels que je n'ai même pas songé à vous offrir des vêtements de rechange. Permettez-moi de vous prêter...

— Non, non ! répliqua le juge Ti. J'ai encore quelques visites à faire en des lieux où une robe impeccable attirerait sur moi plus d'attention que je ne le désire ! Je vais mettre le costume que vous

venez de m'apporter au cadavre et je le tirerai au milieu du sentier. Ainsi, la première personne qui passera demain ne manquera pas de le découvrir. Je placerai l'enveloppe dans sa manche afin que le corps soit identifié immédiatement. Faites procéder à l'autopsie dès qu'on vous l'apportera. Vous avez un bon contrôleur des décès, j'imagine ?

— Oui. C'est le propriétaire de la grande pharmacie, place du marché.

— Bien. Vous déclarerez que votre femme a été tuée en se rendant à la porte Nord et qu'une enquête est en train. Après cela, vous pourrez faire mettre le corps dans un cercueil provisoire.

Le juge Ti ramassa le ballot de vêtements, posa sa main sur l'épaule de son collègue et conclut avec un sourire affectueux :

— À demain, Teng ; essayez de dormir un peu. Ne me reconduisez pas, je connais le chemin !

Il retrouva l'Étudiant dans un état pitoyable. Recroquevillé sur sa pierre, le jeune voyou était secoué de violents frissons malgré la température encore élevée. Grimaçant un sourire, il voulut parler au juge, mais, dès qu'il ouvrit la bouche, ses dents s'entrechoquèrent.

— Ne crains rien, Grand Maître du crime, c'est seulement moi, dit le juge Ti. Je vais jeter un dernier coup d'œil au cadavre et nous pourrions aller nous coucher.

L'adolescent était si prostré qu'il ne remarqua même pas le ballot sous son bras.

Après avoir retiré doucement le poignard, le juge l'enveloppa dans un morceau de papier huilé et le glissa dans sa robe. Puis il habilla le corps, chaussa ses pieds mignons, et le traîna jusqu'au sentier. Il appela ensuite l'Étudiant, et tous deux reprirent en silence la direction de la ville endormie.

Le jeune homme ne paraissait pas encore remis de sa longue attente solitaire. Le juge se dit que son affectation de scélératesse était peut-être un juvénile désir d'impressionner les gens. Il avait dix-huit ans à peine, dans une année ou deux son goût morbide de la violence l'abandonnerait sans doute. Il aurait pu faire pis que se joindre à la bande du Caporal. C'était un chenapan, bien sûr, mais il ne donnait pas l'impression d'être corrompu à fond. Si un malheureux accident ne venait pas mettre un terme à la carrière de l'Étudiant, il pouvait encore se repentir !

L'objet de ces charitables réflexions les interrompit en s'écriant soudain :

— Je sais que le Caporal et vous n'avez pas une haute idée de ma personne, mais laissez-moi vous dire qu'avant deux jours vous serez plutôt surpris ! Je posséderai alors plus d'argent que vous deux n'en aurez pendant toute la durée de vos existences !

Le juge ne répondit rien ; ce genre de vantardise l'assommait.

Lorsque l'auberge du Phénix fut en vue, l'Étudiant s'arrêta.

— Je vous dis au revoir ici, annonça-t-il. Une affaire importante me réclame ailleurs ! Le juge poursuivit seul son chemin.

DES PENSÉES PRINTANIÈRES VIENNENT À TSIAO TAÏ. IL TROUVE UNE ROSE D'AUTOMNE SUR SON CHEMIN.

APRÈS LE DÉPART de son maître et de l'Étudiant pour le marais, Tsiao Taï but quelques tasses de vin avec le Caporal. Assez vite, la conversation roula sur les batailles livrées par l'armée impériale au cours des dernières années. C'était visiblement le sujet favori du Caporal.

— Si tu aimes tant la vie militaire, pourquoi as-tu quitté le service ? demanda le lieutenant du juge Ti.

— À cause d'une bêtise que j'ai faite !

Des mendiants aux loques malodorantes commençaient à arriver par petits groupes. Le Caporal rejoignit Crâne-chauve et tous deux se plongèrent dans leurs comptes. Trouvant l'atmosphère de plus en plus irrespirable et craignant de voir apparaître le vieil homme qui lui avait vendu les bijoux, Tsiao Taï décida de sortir.

Dehors, la chaleur était encore accablante. Il pensa que la température serait plus supportable près du fleuve et enfila au hasard une rue en pente. Après s'être trompé plusieurs fois de chemin, il découvrit un grand pont en forme d'arc et gagna le point le plus élevé de sa courbe. Accoudé à la balustrade de marbre sculpté, il contempla l'eau sombre qui coulait avec un mugissement continu, couronnant d'écume claire la tête de rochers pointus qu'elle heurtait dans sa course. Tsiao Taï suivit rêveusement de l'œil les remous de l'impétueux courant et huma l'air frais avec plaisir.

Les passants étaient rares. À en juger par les riches demeures aux cours multiples qui bordaient ce côté du fleuve, il devait se trouver dans un quartier résidentiel. Sur l'autre rive s'élevait la caserne de la garnison avec son entrée monumentale, ses imposantes murailles crénelées et ses bannières multicolores qui pendaient mollement dans le ciel calme.

Silencieux sur leurs semelles de feutre, deux malandrins s'avancèrent vers lui mais, quand ils furent tout près, ils échangèrent un hochement de tête déçu. Mieux valait ne pas attaquer ce colosse à la mine résolue !

Cependant, Tsiao Taï était perplexe. Depuis la fin de l'après-midi, il essayait en vain de deviner les mobiles de son maître. Maussade, il

décida de renoncer à comprendre. D'ailleurs, le juge ne le mettrait-il pas au courant lorsqu'il estimerait la chose nécessaire ? Le goût âcre du vin ingurgité en compagnie du Caporal persistait dans sa bouche. Il envoya un jet de salive par-dessus la balustrade et songea aux camarades laissés à Peng-lai. En ce moment Ma Jong et le brave sergent étaient sans doute attablés dans le Jardin aux neuf fleurs, la petite auberge qui s'élevait en face du tribunal. À moins que Ma Jong ne fût en train de lutiner quelque jolie fille rieuse ! Pour l'instant, lui-même se serait bien accommodé d'une présence féminine mais l'idée de se rendre dans une vulgaire maison accueillante lui fit faire la grimace. Avec un soupir, il décida de retourner à l'auberge du Phénix à présent les mendigots étaient probablement partis.

Quittant le pont, il se mit à longer la berge du fleuve. À un certain moment, il eut encore l'impression d'être suivi. Pourtant le borgne n'avait-il pas fait alliance avec eux ?

Il prit une rue qui montait vers le sud. Presque aussitôt une fenêtre ouverte attira son attention. Elle faisait partie d'une grande bâtisse séparée du chemin par une barrière en bambou. Curieux de voir qui pouvait être debout à une heure aussi tardive, Tsiao Taï se haussa sur la pointe des pieds et aperçut le coin d'une pièce richement meublée. Deux chandeliers d'argent posés sur une coiffeuse éclairaient une femme, vêtue d'une mince robe de soie blanche, qui se peignait devant son miroir.

Comme aucune personne honnête ne se serait exposée à être vue ainsi, Tsiao Taï tira la seule conclusion possible : cette belle créature était une courtisane établie à son propre compte. Il promena sur elle un regard appréciateur. Elle pouvait avoir la trentaine, et, avec ses formes opulentes et l'ovale plein de son visage, elle appartenait à ce genre de femme d'une savoureuse et experte maturité qui l'avait toujours plus particulièrement attiré. Tortillant sa petite moustache d'un air songeur, il se dit à nouveau que la compagnie temporaire d'une aimable personne conviendrait fort à son humeur présente. D'un autre côté, il se trouvait certainement devant une courtisane de haute volée ; en admettant qu'elle voulût bien lui accorder ses faveurs, le problème financier restait à résoudre. Il n'avait que deux ligatures de sapèques dans sa manche et cinq seraient au moins nécessaires... même peut-être une pièce d'argent. Enfin, il pouvait toujours faire connaissance avec la belle et tenter d'obtenir un rendez-vous pour le lendemain soir. De toute façon, cela valait la peine d'essayer !

Il traversa l'élégant jardinet fleuri et frappa de son index la porte laquée de noir. Ce fut la femme aperçue à la fenêtre qui ouvrit. Elle poussa un petit cri de surprise en le voyant, et, l'air embarrassé, se cacha la bouche sous sa manche.



TSIAO TAÏ CONTEMPLÉ UN CHARMANT SPECTACLE

Tsiao Taï s'inclina très bas et dit poliment :

— Je suis confus de vous déranger à une heure aussi tardive, Sœur-née-après-moi. En passant, je vous ai vue peigner votre magnifique chevelure, et le charme qui se dégageait de votre personne m'a fait une telle impression que j'ose vous demander, humble voyageur solitaire, la faveur de me reposer un instant près de vous en écoutant vos sages paroles.

La jeune femme l'examina, le front légèrement plissé, puis, lui faisant un charmant sourire, elle répondit d'une voix douce :

— J'attendais quelqu'un d'autre, mais ce visiteur ne viendra plus maintenant et rien ne m'empêche de vous recevoir.

— Je ne voudrais pour rien au monde troubler un rendez-vous, se hâta de dire Tsiao Taï. Votre ami peut encore se présenter. Ce serait stupide de sa part de passer la soirée ailleurs qu'auprès de vous. Je reviendrai demain !

La jeune femme éclata de rire, encore plus séduisante.

— Je vous trouve très sympathique, dit-elle. Entrez donc !

Tandis qu'il la suivait dans la pièce, elle ajouta en minaudant :

— Asseyez-vous, le temps que je finisse d'arranger mes cheveux.

Tsiao Taï prit place sur un tabouret en porcelaine de couleur, se disant qu'il lui faudrait beaucoup de chance pour obtenir un rendez-vous car, visiblement, il était chez une courtisane fort cotée. Un épais tapis couvrait le plancher, des tentures de brocart décoraient les murs, et la vaste couche était faite d'ébène incrustée de nacre. Un peu plus loin, sur la coiffeuse, les odorantes volutes d'un encens coûteux montaient d'un brûle-parfum doré.

Tortillant de nouveau sa moustache, Tsiao Taï contempla le dos potelé et les hanches arrondies de son hôtesse. Après avoir suivi un instant de l'œil le mouvement gracieux des bras blancs le long des tresses brillantes, il déclara :

— Une personne aussi charmante doit posséder un joli nom ?

— Un joli nom ? répéta-t-elle en lui souriant à travers le miroir. Oh... vous pouvez m'appeler Rose d'Automne.

— On ne saurait mieux vous désigner. Quoique aucun nom ne puisse rendre justice à votre exquise beauté !

La jeune femme se retourna, radieuse, et, s'asseyant sur le bord de la couche, prit un éventail qu'elle agita d'un geste nonchalant. Après un petit examen de son visiteur, elle remarqua :

— Vous êtes bien bâti et plutôt beau garçon. L'air un peu sévère, peut-être ? Votre robe est toute simple, mais coupée dans une bonne étoffe et il est dommage que vous ne sachiez pas en tirer plus d'effet.

Maintenant, laissez-moi deviner votre profession... Officier en congé, n'est-ce pas ?

— Vous y êtes presque ! Et ce que j'ai dit tout à l'heure est vrai : je suis un étranger ici.

Le regard lumineux de Rose d'Automne se posa de nouveau sur lui.

— Resterez-vous longtemps parmi nous ? demanda-t-elle.

— Quelques jours seulement. À présent que je vous connais, j'aimerais y passer ma vie !

— Est-ce l'armée qui enseigne à ses officiers l'art de dire de si jolies choses ? Elle lui tapota les genoux avec son éventail, puis laissant négligemment sa robe s'entrouvrir sur deux globes magnifiques, elle ajouta en le regardant du coin de l'œil : Il fait chaud ce soir, ne trouvez-vous pas ?

Tsiao Taï s'agita sur son tabouret. Pourquoi une vieille femme n'apparaissait-elle pas avec le thé traditionnel ? La courtisane lui avait clairement indiqué son accord, et, suivant l'étiquette du « monde de la brise et des saules », il pouvait à présent s'occuper de la question

financière avec la duègne. Voyant le regard interrogateur de Rose d'Automne, il toussa pour s'éclaircir la voix et s'enquit :

— Où puis-je rencontrer votre... euh, votre duègne ?

— Ma duègne ? répéta-t-elle en haussant les sourcils.

— Oui. Pour lui parler de...

— Lui parler de quoi ? Ma conversation ne vous suffirait-elle pas ?

— Ne me taquez pas, voyons ! Lui parler du côté pratique de la chose !

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec une adorable petite moue.

— Auguste Ciel ! explosa Tsiao Taï. Nous ne sommes tout de même plus des enfants. Il faut que quelqu'un me dise combien je dois vous payer et quel temps j'aurai le droit de rester pour cette somme !

Rose d'Automne éclata d'un rire perlé et se couvrit aussitôt la bouche avec son éventail. Tsiao Taï lui fit écho pour cacher son embarras. Quand l'hilarité de la jeune femme fut calmée, elle dit en fronçant les sourcils :

— Je regrette de vous informer que ma duègne est souffrante. Il vous faudra donc discuter avec moi du « côté pratique de la chose », pour employer votre délicate expression. Parlez, monsieur, à combien évaluez-vous mes faveurs ?

— À dix mille pièces d'or ! répondit galamment Tsiao Taï.

— Vous êtes un amour, dit-elle, heureuse. Mais un amour qui serait aussi un homme des bois ! Vos épouses ne doivent pas avoir un instant de répit quand vous êtes chez vous ! Aujourd'hui est pour moi un jour spécial, je vais donc vous garder un petit moment sans qu'il soit question de cet horrible « côté pratique de la chose ». Mais je dois quitter Wei-ping sous peu et une seconde visite n'est pas souhaitable. Me promettez-vous de ne pas chercher à me revoir ?

— Vous me brisez le cœur, mais je m'incline, répondit Tsiao Taï, enviant le riche personnage que la délicieuse créature allait sans doute accompagner.

Il alla s'asseoir près d'elle, mit son bras autour de ses épaules et, tout en lui donnant un long baiser, dénoua doucement la ceinture de la belle.

UN MAÎTRE-CHANTEUR DEMANDE SA COLLABORATION AU
JUGE TI. UN CAMBRIOLEUR LUI RÉVÈLE SES PETITS SECRETS.

TSIAO TAÏ regagna l'auberge du Phénix en chantonnant. Mademoiselle Œillet-Rose se trouvait seule dans la buvette, maniant son balai de bambou d'un air maussade.

— Où est l'Étudiant ? demanda-t-elle.

— Pas bien loin, je suppose, répondit-il.

Et s'asseyant avec précaution dans un vieux fauteuil de rotin, le seul siège confortable de la pièce, il ajouta :

— Prépare un grand pot de thé. Pas pour moi, mais pour mon camarade qui avale ce liquide à longueur de journée. Kouen-chan n'est pas venu ?

Mademoiselle Œillet-Rose fit la grimace.

— Si, l'horreur ! Je l'ai prévenu que vous étiez sortis tous les deux et il a dit qu'il reviendrait. J'ai subi les caresses de beaucoup d'hommes dans ma vie, mais celui-là m'offrirait dix pièces d'or que je refuserais de coucher avec lui !

— En fermant les yeux ?

— Oh ! ce n'est pas à cause de sa laideur, mais c'est le genre de vicieux qui aime infliger des souffrances aux femmes. Une fois la gorge tranchée, que voudriez-vous que je fasse de dix pièces d'or ?

— T'en servir pour graisser la patte au juge noir des régions infernales ! Mais nous avons suffisamment parlé de Kouen-chan... Que dirais-tu de moi ?

La jeune femme le regarda de haut en bas. Reniflant avec mépris, elle répliqua :

— Vous ? La semaine prochaine peut-être, quand vous serez remis de vos fatigues. Ce sourire satisfait sur vos lèvres indique que vous vous en êtes payé jusqu'à la limite de vos forces. Et ça ne devait pas être du bon marché, si j'en crois le parfum dont vous êtes encore imprégné. Ce soir, vous ne seriez même pas capable de soulever l'ourlet de ma robe.

Elle se dirigea vers la cuisine, laissant Tsiao Taï rire de bon cœur. Lorsqu'elle revint, il était allongé dans le fauteuil, et, les pieds sur la table, dormait profondément.

Après avoir déposé une grosse théière près de lui, elle regagna sa

place derrière le comptoir, bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

Elle se curait les dents lorsque le juge Ti frappa. Allant vite lui ouvrir, elle demanda d'un ton anxieux :

— L'Étudiant n'est pas avec vous ?

— Je l'ai chargé d'un petit travail, répondit le juge en posant sur elle un regard aigu.

— Il n'aura pas d'ennuis, au moins ?

— Aucun dont je ne puisse le sortir. Tu parais lasse, ma petite. Va te coucher, nous en avons encore pour un bout de temps.

Tandis qu'elle montait l'étroit escalier, le juge réveilla son lieutenant.

Le visage de Tsiao Taï s'allongea quand il vit les traits tirés du magistrat.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il en lui versant une tasse de thé bouillant.

Le juge lui fit part de ses déductions au sujet du cadavre et résuma le début de son entretien avec Teng. Il finissait tout juste quand on frappa doucement à la porte. Tsiao Taï s'empressa d'ouvrir.

— Auguste Ciel ! grommela-t-il en apercevant Kouen-chan, encore ce vilain museau !

— Vous pourriez au moins dire merci, répliqua aigrement le borgne. Bonsoir, monsieur Chen ! J'espère que vous êtes bien ici ?

— Assieds-toi, ordonna le juge Ti. Je reconnais que tu nous a rendu service. Mais dans quel but ? Voilà ce que j'aimerais savoir !

— À dire vrai, répondit Kouen-chan, cela m'est parfaitement égal que vous soyez arrêtés et qu'on vous coupe la tête, à vous et à votre camarade. Mais il se trouve que j'ai besoin de vous deux, et tout de suite ! Alors, écoutez-moi bien : je suis le plus habile cambrioleur de la province. Il y a plus de trente ans que j'exerce cette profession sans avoir été pris et mon expérience est grande. D'un autre côté, la force corporelle me fait défaut. Je n'ai pas cherché à l'acquérir car je considère la violence chose vulgaire. Seulement, un travail se présente qui en exigera peut-être. Je vous ai observés tous deux avec attention et je crois que vous ferez l'affaire. Je vous donnerai une part du butin. Une part modeste, bien entendu, car le risque couru par vous sera pratiquement nul, et parce que la partie préparatoire du travail (la partie la plus difficile) a été entièrement faite par moi.

— C'est clair, résuma Tsiao Taï, les dangers seront pour nous et les profits pour toi ! Eh bien, tu te trompes, ça va te revenir plus cher que tu ne l'imagines, espèce de sale capon !

Le dernier mot fit pâlir Kouen-chan. Son interlocuteur avait dû toucher un point sensible. D'un ton venimeux, il lança :

— C'est facile de jouer les héros quand on a de gros bras ! Et vous pensez être irrésistible avec les femmes ? Tout à l'heure, j'ai bien cru

que ce lit massif allait s'effondrer sous vos trémoussements. Comme dit le poète : « La pluie torrentielle a meurtri la rose d'automne. »

Se levant brusquement, Tsiao Taï attrapa le borgne par le cou et l'envoya rouler à terre. Puis il posa un genou sur sa poitrine et cria en lui serrant la gorge :

— Sale porc, tu m'as espionné ? Je vais te tordre le cou !

Le juge tira son lieutenant en arrière.

— Lâche-le ! ordonna-t-il. Je veux connaître sa proposition.

Le colosse laissa retomber la tête du cambrioleur. L'homme demeura immobile, respirant avec difficulté.

— Je viens de passer une heure avec une courtisane, expliqua Tsiao Taï livide de rage. Ce salaud a dû faire le voyeur !

— Je te croyais capable de mener tes amours de façon plus discrète, répliqua le juge d'un ton glacial. Je ne tolérerai pas que des aventures de ce genre viennent gêner mes enquêtes. Verse de l'eau sur la tête de ce coquin-là.

Tsiao Taï alla chercher la bassine à vaisselle et en répandit le contenu sur le visage de Kouen-chan.

— Ce chien en a pour un moment avant de revenir à lui, remarqua-t-il.

— Assieds-toi, commanda le juge avec impatience. J'ai encore quelque chose à te dire sur Teng.

Quand il eut terminé l'histoire du paravent de laque, la colère de son lieutenant s'était évanouie.

— Quelle aventure extraordinaire ! s'écria-t-il.

Le juge acquiesça et poursuivit :

— Je n'ai pas cru devoir confier à mon collègue la principale raison qui me fait attribuer le meurtre de son épouse à un étranger. Je puis te la dire à toi : elle a été violée. La peine du pauvre homme était trop grande pour que j'y ajoute encore en lui révélant ce détail.

— Ne m'avez-vous pas dit que les traits de la morte étaient détendus ? demanda Tsiao Taï. Je n'ai jamais violé de femme endormie, mais j'imagine qu'en de telles circonstances elle doit ouvrir les yeux et exprimer une certaine indignation, ne croyez-vous pas ?

— C'est là l'un des nombreux points déconcertants de cette étrange affaire. Attention, Kouen-chan reprend connaissance.

Tsiao Taï traîna le borgne jusqu'au siège en rotin et lui tendit une tasse de thé. Le cambrioleur but lentement, puis grommela :

— Tu me le paieras, salaud !

— Présente-moi la note quand tu voudras.

Kouen-chan lui lança un regard haineux et dit avec mépris :

— Tu ne t'es même pas rendu compte que la veuve joyeuse te faisait marcher !

— La veuve ? demanda Tsiao Taï.

— Veuve, oui. Et de fraîche date, encore ! Cette porte laquée de noir appartenait à la demeure de Ko Tse-yuan, le marchand de soieries qui s'est suicidé hier. Sa veuve a laissé la chambre conjugale pour ce petit boudoir où elle peut pleurer le défunt en paix. Et toi qui prétends connaître les femmes, tu l'as prise pour une courtisane !

Écarlate, Tsiao Taï murmura quelques paroles inintelligibles. Le juge eut pitié de lui.

— Les mœurs relâchées de son épouse expliquent peut-être le suicide de Monsieur Ko, déclara-t-il.

Kouen-chan se massa doucement le cou et avala une seconde tasse de thé.

— Les femmes sont des créatures sans mœurs, dit-il. Madame Ko ne fait pas exception à la règle. Chose curieuse, l'affaire que je veux vous proposer concerne son mari. Écoutez bien, je vais être bref. Un carnet appartenant à Leng Tsien, banquier connu de cette ville en même temps qu'associé et conseiller de Ko Tse-yuan, est tombé entre mes mains. Je m'y connais en chiffres : je ne fus pas long à m'apercevoir que ce calepin contenait la liste des gains illicites réalisés par Leng Tsien en cuisinant les comptes du vieux Ko. Il a raflé ainsi près de mille pièces d'or en deux ans.

— Comment t'es-tu procuré ce carnet ? demanda le juge Ti. Ce n'est pas le genre de document qu'on laisse traîner.

— Ça ne vous regarde pas ! Ce que je veux...

— Un moment... l'interrompit le magistrat. Il se trouve que moi aussi les questions financières m'intéressent. C'est même pour ça que j'ai dû abandonner mon poste de chef de sbires ! Tu es un vrai sorcier si tu en as appris aussi long en lisant de brèves notes sur des transactions compliquées. Et secrètes par-dessus le marché ! Non, mon ami, invente une histoire plus plausible !

— Vous êtes un gros malin, vous ! répliqua le borgne. Puisque vous voulez tout savoir, apprenez que je me suis introduit plusieurs fois chez le vieux Ko. À son insu, naturellement. J'ai pu ainsi examiner le contenu de son coffre et j'y ai trouvé des tas de paperasses – sans compter une réserve de deux cents pièces d'or qui forment à présent ma réserve personnelle ! Ce que j'ai vu dans ces papiers m'a aidé à comprendre les notes du carnet. Vous saisissez ?

— Oui. Continue.

Kouen-chan sortit de sa manche une feuille de papier qu'il étala sur la table. Après l'avoir défripée, il expliqua :

— Ceci est une page du fameux carnet. Vous deux allez rendre visite à Leng Tsien demain matin. Vous lui montrerez ce feuillet en lui disant que vous savez tout, et vous le prierez de vous remplir deux bons – l'un d'une valeur de six cent cinquante pièces d'or, l'autre de cinquante pièces – sans indiquer le nom du bénéficiaire. Cette petite

saignée le laissera en possession de trois cents pièces d'or, ce qui est encore joli. Je préférerais tout prendre, bien sûr, mais dans le métier de maître-chanteur le secret de la réussite c'est de ne pas pousser sa victime au désespoir. Vous me remettrez le bon de six cent cinquante pièces d'or, ce n'est pas à dédaigner. Êtes-vous d'accord ?

Le juge Ti caressa doucement ses favoris et, regardant le borgne bien en face, répondit :

— Tu connais peut-être l'art de la cambriole comme pas un, mais lorsqu'il s'agit d'une rencontre d'homme à homme, mon camarade a dit vrai : le courage te fait défaut. Tu sais très bien que tu n'aurais jamais l'audace nécessaire pour aller trouver ce banquier et lui mettre le marché en main.

Kouen-chan écoutait, mal à l'aise. Quand le juge se tut, il se borna à dire d'un ton hargneux :

— Acceptez-vous ma proposition, oui ou non ?

Le magistrat prit le feuillet de papier et le glissa dans sa manche.

— Nous acceptons, dit-il, mais les bénéfices seront partagés en deux. Avec ce papier, que tu m'as si gentiment remis, je n'ai pas besoin de toi ni du carnet pour faire chanter Leng Tsien. Qu'est-ce qui nous empêcherait de garder tout l'argent, si nous voulions ?

— Oui, qu'est-ce qui nous en empêcherait ? répéta Tsiao Taï avec un sourire radieux.

— Et qu'est-ce qui m'empêcherait, moi, d'aller dire au tribunal où se trouvent deux voleurs de grand chemin ? riposta le borgne.

— La peur de ce qui te pendrait au nez, répondit le juge. Allons, décide-toi.

Kouen-chan lui jeta un regard mauvais. Appuyant la main sur sa joue que tordait un tic convulsif, il concéda :

— D'accord. On partage en deux.

— Parfait, dit le juge avec satisfaction. J'irai voir notre ami Leng Tsien demain matin. Où pourrai-je le rencontrer ?

Kouen-chan expliqua où se trouvait la boutique de changeur qui servait également à Leng de local pour traiter ses opérations financières. Lorsqu'il voulut se lever, le juge posa la main sur son bras et dit d'un ton affable :

— Il n'est pas tard. Buvons une tasse au succès de notre entreprise. Tsiao Taï, va donc voir si tu ne trouves pas la cruche personnelle du Caporal derrière le comptoir !

Le colosse obéit, se demandant pourquoi son maître, tout fatigué qu'il fût, éprouvait le besoin de prolonger cette conversation avec leur hideux partenaire. Sur la deuxième planche du comptoir, il aperçut le serveur endormi, et, sur la troisième, le cruchon qu'il apportait.

Quand ils eurent vidé une première tasse, le juge Ti essaya sa moustache.

— Tu es peut-être un maître-cambrioleur, dit-il, mais comparé au nôtre ton métier est un jeu d'enfants. Si tu savais quelles aventures nous arrivent sur les grands chemins ! Un jour, dans la province du Kiang-sou...

— Vos contes à dormir debout ne m'intéressent pas, l'interrompt le borgne. Vous tapez comme des brutes, moi je travaille avec mon cerveau. Il faut des années pour devenir réellement expert en matière de cambriolage.

— À d'autres ! s'écria le juge Ti. Forcer une serrure n'est pas bien difficile. Une fois entré, on réduit le propriétaire à l'impuissance, on lui demande poliment où sont rangés les objets de valeur et on file avec ! Rien de plus facile que ce genre de travail !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, riposta le borgne. Le voleur stupide dont vous parlez s'en tire une fois ou deux, mais la police finit par le repérer, et alors il est cuit. J'ai une petite méthode à moi que je mets en pratique depuis plus de trente ans, et je n'ai encore jamais été pris, bien qu'en général je travaille deux années de suite dans la même ville.

Le juge cligna de l'œil vers Tsiao Tai.

— Notre ami a la langue bien pendue, tu ne trouves pas ? dit-il. Ce doit être une méthode secrète transmise de bouche à oreille par le maître à son apprenti le neuvième jour après la pleine lune !

— Vous n'êtes que de misérables vagabonds, répliqua dédaigneusement Kouen-chan. Je peux bien vous expliquer mon système car vous êtes incapables de le mettre en pratique. Voici comment je procède : je commence par étudier pendant plusieurs semaines une maison et ses habitants. Je bavarde avec les domestiques. Je bavarde avec les commerçants voisins. L'argent dépensé ainsi est un bon placement ! Lorsque ma petite enquête est terminée, je m'introduis dans la place, mais sans rien prendre encore. J'ai tout mon temps. Je me contente de regarder autour de moi. Je puis demeurer dans un placard pendant des heures, me dissimuler dans les plis d'un rideau, me blottir dans un coffre à vêtements ou m'aplatir dans l'étroit espace qui sépare le lit d'un mur. J'observe les habitants de cette demeure. Je les observe éveillés, je les observe endormis. Je les vois quand ils se croient seuls et je surprends leurs plus intimes conversations. Arrive alors l'instant de la visite finale. Pas besoin de forcer les serrures ni de farfouiller partout. Je ne dérange rien, je ne déplace rien. S'il existe une cachette pour l'argent, je la connais mieux que son propriétaire. S'il y a un coffre-fort, je sais où sont les clefs.

Personne ne me voit, personne ne m'entend. Bien souvent, plusieurs jours se passent avant que les volés s'aperçoivent de la disparition de leur argent. Et alors, ils n'accusent pas un cambrioleur.

Non, les maris soupçonnent leurs épouses, les épouses soupçonnent les concubines. J'ai bien peur d'avoir semé la discorde dans plus d'un intérieur où régnait auparavant l'harmonie !

Il pouffa, se couvrant la bouche de sa main, et conclut d'une voix soudain durcie :

— Eh bien, gros malin, que dites-vous de ma méthode ?

— Elle est remarquable, reconnut le juge Ti. Il m'en coûte de l'admettre, mais je ne pourrais jamais rivaliser avec toi. Que de choses sur la nature humaine tu as dû apprendre en observant ainsi les hommes et les femmes à leur insu... y compris quelques variantes inédites des jeux pratiqués sur l'oreiller !

Le visage du borgne se tordit en une grimace qui le fit plus hideux encore. D'une voix sifflante, il s'écria :

— Épargnez-moi vos grivoiseries ! Je méprise les femmes... je les hais... Oui, elles et les jeux malpropres auxquels s'adonnent en leur compagnie des hommes aussi répugnants qu'elles-mêmes. Ah ! combien je les déteste, ces heures où, dissimulé dans une chambre à coucher, j'entends des créatures dissolues bêtifier en vendant leur corps à un mari stupide, ou bien se refuser avec une pudeur feinte jusqu'à ce qu'on les supplie pour obtenir chèrement ce qu'elles prodiguent gratis à d'autres. Ces abominables, ces écœurantes...

Il s'interrompt brusquement, une lueur farouche dans son œil unique. Se levant, il dit d'une voix rauque :

— Rendez-vous ici demain, à midi.

Dès que la porte se fut refermée sur lui, Tsiao Taï s'exclama :

— Quel ignoble individu ! Pourquoi Votre Excellence l'a-t-Elle encouragé à sortir tout cela ?

— Pour lui entendre décrire des façons de s'introduire chez les gens, qui m'aideraient à comprendre comment un inconnu a pu pénétrer dans la chambre de madame Teng. Pour mieux connaître aussi son caractère. Ce soir, j'ai appris jusqu'à quel point la frustration des désirs peut déformer une âme !

— Mais pourquoi son envie soudaine de faire ami-ami avec nous ?

— Probablement parce que nous sommes à ses yeux les auxiliaires parfaits dont il a besoin pour ses projets de chantage. J'ai l'air suffisamment respectable (du moins je l'espère !) pour être admis chez le banquier. Kouen-chan m'estime capable de présenter au mieux sa proposition, tandis que ton imposant physique ajoutera une note persuasive à l'entretien. Avantage supplémentaire : nous n'appartenons pas à la pègre de cette ville. Il lui était difficile de dénicher une paire de fripons convenant mieux à ses desseins, et j'imagine que c'est à cause de cela qu'il s'est donné autant de mal pour établir un contact avec nous. N'oublions pas cependant que tout cela

peut cacher un piège. La facilité avec laquelle il a accepté de voir réduire sa part de bénéfice me paraît plutôt louche. Je m'attendais à un marchandage long et compliqué ! De toute façon, c'est un dangereux criminel et je m'arrangerai pour qu'il termine ses jours en prison.

Le juge Ti se passa la main sur les yeux et reprit :

— À présent, il faut que j'envoie un mot au contrôleur des décès. Tâche de me trouver une pierre à encre et un pinceau. Le Caporal doit sûrement en avoir, ne serait-ce que pour tracer ses barres et ses croix.

Tsiao Taï alla fourrager derrière le comptoir et revint avec une pierre à encre sale et fêlée et un pinceau mal en point. Le juge brûla quelques-uns des poils de ce dernier à la flamme de la bougie, puis, à force d'en sucer la pointe, réussit à le rendre utilisable. Sortant de sa manche la feuille de papier à lettre et l'enveloppe subtilisées dans le bureau de Teng, il écrivit le message suivant en caractères impersonnels, comme ceux tracés par les scribes :

« Au contrôleur des décès. Vous êtes prié de vous rendre sans délai au village des Quatre Chèvres où votre présence est requise de façon urgente pour une autopsie.

Teng, magistrat de Wei-ping. »

Il donna cette lettre à Tsiao Taï en disant :

— Je ne veux pas que le contrôleur des décès examine le cadavre de madame Teng. Nul besoin d'accroître le chagrin de mon infortuné collègue en lui révélant que sa femme a été violée. Demain matin, de bonne heure, tu remettras ce message au propriétaire de la grande pharmacie située place du marché. Tu la trouveras facilement. Nous avons traversé le village des Quatre Chèvres en venant de la préfecture : il est à cinq heures de cheval d'ici, de sorte que le contrôleur sera absent toute la journée.

Il s'arrêta pour se gratter la tête avec le manche du pinceau, puis reprit :

— Puisque j'use aussi librement de la permission donnée par Teng d'agir en son nom, je pourrais aussi bien ajouter sa signature à une autre missive !

Prenant une seconde feuille de papier officiel, il écrivit :

« Pour l'officier en charge de la troupe ; Bureau de la garnison. Urgent. Vous êtes prié de remettre au porteur de la présente tous renseignements fournis par vos dossiers sur un nommé Liou, déserteur, qui a servi ces dernières années comme caporal dans le troisième corps de l'armée de l'Ouest.

Teng, magistrat de Wei-ping. »

En remettant le papier à Tsiao Taiï, il ajouta :

— Demain, tu porteras cette lettre à l'adresse indiquée. Il se peut que nous ayons recours à l'hospitalité du Caporal quelques jours encore et, comme dit le proverbe : « Si tu veux demeurer chez autrui, apprends à connaître ton hôte. » À présent, montons voir notre chambre !

LE CAPORAL DONNE SON OPINION SUR LES FEMMES DU MONDE LE JUGE TI ENVOIE UN MESSAGE AU MAGISTRAT TENG.

LE JUGE TI passa une nuit détestable. Le réduit dans lequel il dut coucher ainsi que son lieutenant était à peine plus grand que les deux étroits lits en planches qui en formaient l'ameublement. Il avait conservé ses habits, mais leur protection se montra insuffisante contre la horde d'insectes voraces qui montèrent immédiatement à l'assaut. Tsiao Tai, lui, se coucha directement sur le plancher, la tête contre la porte, et bientôt ses ronflements se joignirent à ceux qui faisaient vibrer les minces cloisons de bois séparant les différentes chambres.

Dès l'aube tous deux furent sur pied et descendirent dans la salle commune, encore déserte. On ne se levait évidemment pas de bonne heure à l'auberge du Phénix ! Tsiao Tai ralluma le poêle de la cuisine et fit une toilette sommaire. Quand il eut préparé un pot de thé bouillant pour son maître, il partit pour la place du marché afin de remettre au contrôleur des décès la lettre qui lui était destinée. Le juge s'assit à la table de coin et avala son thé à petites gorgées.

Mademoiselle Œillet-Rose apparut la première. Elle éveilla le garçon en frappant du poing le comptoir et se dirigea vers la cuisine pour préparer son gruaud matinal. Peu après, le Caporal et ses quatre séides se montrèrent à leur tour. Le Caporal tira une chaise jusqu'à la table du juge mais refusa l'offre d'une tasse de thé avec indignation.

— Fais-moi chauffer un bol de vin ! cria-t-il à mademoiselle Œillet-Rose. Quand il eut absorbé le contenu de ce bol avec une satisfaction visible, il demanda : Alors, vieux frère, hier soir ?

— La morte devait être une femme riche, répondit le juge. Et son assassin n'était sûrement pas pauvre non plus car il a laissé ces babioles sur elle.

Il sortit de sa manche les bracelets et les boucles d'oreilles qu'il étala sur la table.

— Quand j'aurai trouvé acquéreur, tu toucheras la moitié de la somme.

— Auguste Ciel ! Ça valait une petite promenade dans les marais ! s'écria le Caporal. Mais tu as raison, elle a été tuée par quelqu'un de son monde. Il faut rouler sur l'or pour mépriser des bijoux pareils ! Essaie de trouver ce cochon-là, on pourra peut-être le faire chanter.

Par la même occasion, tu lui diras d'aller occire ses femmes ailleurs que sur mon territoire.

À ce moment, un loqueteux fit son apparition et réclama un bol de gruau. Quand il l'eut avalé jusqu'à la dernière goutte, il cria au Caporal :

— Savez-vous quel cadavre on vient d'amener au tribunal, chef ? Celui de la propre épouse du magistrat ! Elle a été tuée dans le marais.

Poussant un juron, le Caporal abattit son poing sur la table.

— Tu ne te trompais pas, dit-il au juge, c'était bien du gros gibier ! Fais en sorte de trouver l'assassin le plus vite possible, vieux frère. Rançonne-le autant que tu pourras, et livre-le au tribunal. Par le Ciel et l'Enfer... la propre épouse du magistrat !

— Eh bien ? demanda le juge Ti.

— Voyons, tu sais comment les choses se passent quand il s'agit de fonctionnaires impériaux. Si ta femme ou la mienne se font couper la gorge, quand nous prévenons le tribunal les sbires nous flanquent une bonne raclée en disant que nous aurions dû mieux surveiller notre cheptel et voilà tout. Mais la femme d'un magistrat, c'est une autre paire de manches ! Si son assassin n'est pas découvert dans le plus bref délai, la ville va fourmiller d'hommes de toutes les polices : militaire, secrète, préfectorale... sans compter les enquêteurs impériaux et leurs mignons. Ils vont passer la ville au peigne fin, vieux frère, et procéder à des arrestations en masse. Le mieux, pour nous, c'est de faire nos paquets et de filer. Mais avant, tâche de mettre la main sur le salaud qui nous cause tous ces ennuis-là.

— Ça ne sera pas facile, répondit le juge. L'homme est du même monde qu'elle.

— Son amant, sans aucun doute, grommela le Caporal. Ah ! ces femmes soi-disant convenables ! Le cordon de leur pantalon se dénoue aussi facilement que celui de nos poulettes à nous ! Quand la bonne femme a vu qu'il avait envie de la plaquer, elle lui a fait une scène et alors il lui a réglé son compte. C'est toujours pareil ! Je vais réunir mes hommes pour leur montrer ces bijoux. Ils ne seront pas longs à découvrir où la garce faisait ses parties de patte-en-l'air avec le cousin-par-le-ventre de notre magistrat. L'endroit connu, ce sera un jeu d'enfant de retrouver le fils de chien.

— Bonne idée, déclara poliment le juge Ti. Après avoir réfléchi un instant, il leva le nez de son gruau pour demander : Mais comment tes hommes s'y prendront-ils ? Aucun d'eux ne la connaît seulement de vue.

— Ils reconnaîtront les bijoux. Quand toi ou moi rencontrons une femme bien nippée, qu'elle trottine à petits pas ou que de robustes porteurs la trimballent en litière, nous essayons tout de suite d'apercevoir son museau. Un mendiant, lui, se contente de regarder

les bijoux qu'elle porte. Les anciens de la profession lui ont enseigné ça ; son bol de riz quotidien en dépend. S'il devine une boucle d'oreille de prix à travers un voile, ou si un beau bracelet glisse sur la main qui écarte le rideau d'un palanquin, il les estime immédiatement dans sa tête afin de savoir si c'est la peine de suivre la propriétaire de ces objets. La bonne femme peut perdre un mouchoir de prix ou même des pièces de monnaie ! Or tes bijoux sont du travail de grande classe fait sur commande, et il y a donc les meilleures chances du monde pour qu'un de mes hommes les ait remarqués. Tu comprends ?

Le juge Ti fit un signe affirmatif et poussa bracelets et boucles d'oreilles vers le Caporal. Il venait d'apprendre là des choses intéressantes, susceptibles de lui servir plus tard. Apercevant Tsiao Taï qui revenait, il dit à son hôte :

— Je sors avec mon camarade pour m'occuper d'une affaire personnelle. À tout à l'heure.

Tandis que les deux hommes se dirigeaient vers la place du marché, Tsiao Taï demanda :

— Nous allons sans doute trouver votre collègue Teng pour le mettre au courant des malversations de Leng Tsien ?

— Pas si vite, mon cher ! répliqua le juge. Rendons d'abord visite à ce banquier. La façon dont il accueillera notre tentative de chantage nous montrera si Kouen-chan a dit vrai.

Comme la surprise rendait le lieutenant muet, le juge continua :

— Si Leng Tsien s'incline devant nos exigences, ce sera un aveu de culpabilité. Cependant, il faut tenir compte du fait que le borgne essaie peut-être de nous jouer un sale tour. J'observerai donc la réaction du banquier et, si, j'estime que nous pouvons y aller, je te ferai signe.

Tsiao Taï acquiesça, espérant bien avoir l'occasion d'intervenir.

La boutique de Leng Tsien occupait tout un coin de la place du marché. Haute d'un étage, elle possédait une imposante façade ouverte sur un long comptoir derrière lequel s'affairaient une douzaine d'employés. Les uns pesaient de l'argent, d'autres estimaient des bijoux, d'autres encore échangeaient des pièces de cuivre pour des lingots ou procédaient à l'opération inverse au milieu d'un brouhaha que dominait la voix monotone de deux caissiers en train de vérifier un compte.

Le juge Ti se dirigea vers l'extrémité du comptoir. Assis à un bureau dominant les autres, l'employé principal faisait des calculs sur un boulier. Le juge poussa une carte de visite sous la grille de bois et dit d'un ton suave :

— Je voudrais voir monsieur Leng. En personne si possible. Je désire virer une somme assez importante.

L'employé considéra la puissante carrure des deux visiteurs avec

un petit froncement de sourcils et posa différentes questions à propos de l'opération envisagée. Le juge imagina sur-le-champ une histoire fort plausible. Son interlocuteur, rassuré par sa maîtrise du beau langage, traça quelques caractères sur la carte et envoya le petit commis la porter au premier étage. Au bout d'un instant, le jeune garçon revint annoncer que monsieur Leng était prêt à recevoir monsieur Chen et son associé.

Vêtu d'une robe de deuil d'une parfaite blancheur, le banquier était assis derrière un vaste bureau laqué de rouge. Tout en donnant des instructions à deux subordonnés, il désigna des fauteuils près de la table à thé qui se trouvait devant la fenêtre. Aussitôt, l'un des employés remplit des tasses pour les visiteurs, le juge Ti examina monsieur Leng pendant que celui-ci finissait de parler à ses commis.

Le banquier lui parut pâle et inquiet. Le regard du magistrat fit ensuite le tour de la pièce, s'arrêtant plus longuement sur une peinture accrochée à la cloison. Elle représentait des fleurs de lotus accompagnées d'un long poème en caractères très personnels. De sa place, il put seulement déchiffrer la dernière colonne : « *Votre frère cadet très ignorant, Té.* » Cette signature était évidemment celle du frère de Leng Tsien, le jeune peintre Leng Té, mort deux semaines auparavant comme il l'avait appris à l'audience du tribunal.

Leng Tsien renvoya ses commis et, se tournant vers le juge, demanda d'un ton bref en quoi il pouvait lui être utile.

— Il s'agit du transfert de sept cents pièces d'or, monsieur Leng, répondit le juge. Et voici le document le plus important du dossier.

Il sortit de sa manche la page de carnet et la posa sur la table.

Le visage de Leng devint couleur de cendre. Soulagé, le juge fit signe à Tsiao Taï. Le colosse gagna la porte d'un pas lourd, poussa le verrou, puis, s'approchant de la fenêtre, ferma les volets. Le banquier suivit ces mouvements d'un regard où se lisait la panique. Quand Tsiao Taï se fut placé derrière le fauteuil de Leng, le juge reprit :

— Bien entendu, je possède tout le carnet. Un carnet assez gros, ma foi.

— Comment se trouve-t-il entre vos mains ? demanda Leng d'une voix étranglée.

— Ne commençons pas à nous lancer dans les digressions, dit le juge. Je suis un homme raisonnable, mais, comme vous avez pu le voir sur ma carte de visite, je travaille à la commission et m'attends donc à en toucher une sur vos bénéfices. En l'occurrence, je les estime à environ mille pièces d'or.

— Combien exigez-vous ?

— Oh ! seulement sept cents pièces. Cela vous laissera un gentil petit capital.

— Je devrais vous dénoncer au tribunal ! grommela le banquier.

— Et moi, c'est vous que je devrais dénoncer, riposta aimablement le juge. Alors, vous voyez, nous sommes quittes !

Brusquement, Leng se cacha le visage dans ses mains.

— Le Ciel me punit, gémit-il. C'est le vieux Ko qui se venge.

Un coup fut frappé à la porte. Leng Tsien voulut se lever, mais, de sa lourde poigne, Tsiao Taï le cloua sur son siège.

— Du calme ! Du calme ! lui murmura-t-il à l'oreille. Les mouvements brusques sont mauvais pour la santé. Dites à celui qui frappe de s'en aller.

Docilement, Leng cria :

— Revenez plus tard, je suis occupé.

Le juge Ti examinait le banquier en se caressant la barbe :

— Puisque Ko ignorait que vous le voliez, dit-il, pourquoi craignez-vous son fantôme ?

Leng lui jeta un regard égaré.

— L'enveloppe était-elle ouverte ou fermée ? demanda-t-il d'une voix haletante.

Le juge Ti n'avait pas la moindre idée de ce que son interlocuteur voulait dire. Il pensait jusqu'ici que Kouen-chan avait dérobé le carnet à Leng Tsien, mais l'affaire paraissait plus compliquée.

— Ma foi, répondit-il, je n'ai pas prêté grande attention à la chose...

Si le carnet se trouvait dans une enveloppe, il semblait probable que celle-ci fût cachetée, aussi ajouta-t-il après réflexion :

— Ah ! oui, je me souviens à présent : l'enveloppe était fermée.

— Le Ciel soit béni ! s'écria Leng. Je ne l'ai donc pas envoyé à la mort !

— Vous en avez trop dit pour ne pas tout raconter, remarqua sèchement le juge. Je suis un homme raisonnable, comme j'ai déjà pris la peine de vous en informer, je pourrais peut-être adoucir mes conditions.

Leng essuya la sueur qui perlait à son front. L'idée de faire part à quelqu'un de ses soucis semblait visiblement le soulager.

— J'ai commis une stupide erreur, expliqua-t-il. En m'invitant à dîner, Ko me demanda de lui apporter une liasse de documents qu'il désirait vérifier. Je les plaçai dans une enveloppe que je cachetai et mis dans ma robe. Arrivé chez lui, j'oubliai de la lui remettre. Vers le milieu du repas, juste avant son malaise, il me la réclama. Par erreur, je sortis l'enveloppe, cachetée aussi, qui contenait mon carnet. Je la portais toujours sur moi et elle était de même format et de même poids que l'autre. Ce fut seulement lorsque Ko eut gagné la maison pour prendre son médicament que je me rendis compte de ma terrible méprise. Aussi, quand je le vis se jeter dans le fleuve, je pensai qu'il avait ouvert l'enveloppe, compris que moi, son meilleur ami, le

trompais, et de désespoir s'était donné la mort.

Secouant tristement la tête, il conclut :

— Depuis deux jours, cette horrible pensée ne me quitte pas. Je n'arrive plus à dormir.

— Eh bien, si vous êtes obligé de vous séparer d'une partie de votre argent en notre faveur, vous avez au moins reçu une nouvelle consolante en échange, constata le juge Ti. J'imagine que vous vous prépariez à quitter subrepticement la ville un jour ou l'autre ?

— En effet. Si Ko n'était pas mort, je me serais enfui cette semaine, laissant une lettre dans laquelle j'aurais tout expliqué et le suppliant de me pardonner. J'avais besoin de neuf cents pièces d'or pour payer mes dettes et mon intention était d'utiliser le reste pour me refaire une situation dans un endroit éloigné. Après le suicide de Ko, j'ai espéré que le tribunal enregistrerait sa mort tout de suite, ce qui m'aurait donné accès au coffre-fort dans lequel il gardait toujours deux cents pièces d'or. À présent, il faut que je disparaisse au plus tôt, et mes créanciers devront passer mes dettes par profits et pertes !

— Je n'abuserai pas davantage de votre temps, dit le juge. L'opération est des plus simples. Où avez-vous déposé l'or ?

— Chez un changeur dont la boutique est à l'enseigne de La Pluie céleste.

— Parfait. Rédigez-moi deux bons de trois cent cinquante pièces d'or chacun, à valoir sur cette boutique. Apposez votre signature et votre sceau, mais laissez le nom du bénéficiaire en blanc.

Leng sortit de son tiroir deux formules portant le cachet de sa maison et, prenant un pinceau, acheva de les remplir. Le juge les ramassa et les lut pour s'assurer qu'elles étaient correctement rédigées. Les glissant dans sa manche, il demanda :

— Puis-je vous emprunter un instant ce joli pinceau et pourrais-je avoir une feuille de papier ?

Il plaça le feuillet sur la table à thé. Tandis que Tsiao Taï restait debout derrière le banquier, le juge se tourna pour que celui-ci ne vît pas ce qu'il allait écrire et traça le message suivant de son écriture élégante et expressive :

« Pour Teng Kan, le Frère-né-avant-moi. Que vos sbires se rendent immédiatement chez Leng Tsien et l'arrêtent pour détournement de fonds. Cette affaire est liée au décès de Ko Tse-yuan. Je vous expliquerai tout ultérieurement. Votre humble frère cadet Ti Jen-tsie s'incline deux fois devant vous. »

Il mit le feuillet dans une enveloppe et y apposa le petit sceau personnel qu'il portait toujours sur lui. Cette opération terminée, il se leva et dit :

— Au revoir, monsieur Leng. Ne quittez pas cette boutique avant une heure. Mon associé restera de l'autre côté de la rue pour vous surveiller. Désobéir serait chose malsaine. Nous nous retrouverons peut-être un jour !

Tsiao Taï déverrouilla la porte et les deux hommes descendirent l'escalier. Quand ils furent dans la rue, le juge remit à son lieutenant la note qu'il venait de rédiger et, y ajoutant l'une de ses cartes de visite au nom de « Monsieur Chen », lui dit :

— Cours au tribunal aussi vite que tu pourras et arrange-toi pour que mon collègue ait tout de suite cette lettre. Moi, je retourne à l'auberge du Phénix.

MADAME TENG APPARAÎT SOUS UN JOUR INATTENDU
 MADEMOISELLE ŒILLET-ROSE ACCEPTE UNE MISSION
 PARTICULIÈRE.

QUAND LE JUGE TI pénétra dans la buvette, le Caporal bavardait devant le comptoir avec un vieux bonhomme vêtu de loques crasseuses. Non loin d'eux, assise en tailleur sur un tabouret, mademoiselle Œillet-Rose se taillait les ongles des pieds.

— Approche, vieux frère ! cria le Caporal. J'ai de bonnes nouvelles pour toi !

Le mendiant tourna vers le juge le regard sans bienveillance de ses yeux rouges et larmoyants. Il avait le visage osseux, marqué par les intempéries, et plus ridé qu'une vieille pomme. Tiraillant sa barbe grasseuse, il commença d'un ton dolent :

— Je me tiens habituellement au coin de la deuxième rue en venant de la porte Ouest. Le quatrième immeuble est une maison de rendez-vous de bonne classe, aussi, à la fin de la journée, ma sèbile est-elle toujours pleine.

— C'est une chouette boîte, remarqua mademoiselle Œillet-Rose. On m'y a emmenée une ou deux fois, les jours où j'étais vernie.

Le mendiant dirigea sur elle son regard larmoyant.

— Je t'aie vue ! lança-t-il aigrement. La prochaine fois, dis à ton client de me donner plus de deux sapèques. J'ai l'habitude d'en recevoir quatre... parfois davantage quand le miché est satisfait.

— Ne nous égarons pas, intervint le Caporal.

— Bon. La poulette qui portait les boucles d'oreilles que vous m'avez montrées est venue à deux reprises dans cette maison. Je n'ai pu voir son visage dissimulé sous un voile, mais les boucles s'apercevaient bien. Quand elle est sortie avec le jeune homme, elle m'a regardé et lui a dit : « Donne dix sapèques à ce pauvre vieux. » Et il l'a fait !

— Il ne faut pas que ça t'étonne, expliqua le Caporal au juge Ti. Ces mendigots gagnent bien leur vie. Un jour, tu devrais essayer toi-même.

Le juge réussit à répondre quelques paroles appropriées malgré la surprise où le plongeait la révélation du mendiant. Sauf l'éventualité tout à fait improbable d'une seconde paire de boucles d'oreilles

identiques dans Wei-ping, il fallait admettre que madame Teng avait eu un amant, chose non seulement peu plausible, mais inconcevable ! Il demanda au vieux bonhomme :

— Es-tu bien sûr que c'étaient les mêmes boucles ?

La question remplit le mendiant d'indignation.

— Je peux avoir les paupières un peu humides de temps à autre, surtout les jours de grand vent, répliqua-t-il, mais je parierais que ma vue est meilleure que la vôtre !

— Larme-à-l'œil connaît son affaire, trancha le Caporal. Il ne te reste plus qu'à retrouver ce jeune homme, vieux frère. C'est lui l'assassin ! Comment était-il, Larme-à-l'œil ?

— Plutôt bien habillé. Peut-être aussi qu'il aimait bien lever le coude car il avait les pommettes rouges. Je ne l'ai jamais rencontré ailleurs.

Se caressant lentement la barbe, le juge dit au Caporal :

— Je vais aller questionner la propriétaire de cette maison.

Le Caporal pouffa. Lui donnant une bourrade amicale, il s'écria :

— Tu t'imagines être encore chef des sbires ? On arrête les gens, on les bâtonne et ils vous racontent tout ! Si tu vas poser tes petites questions à la patronne, que crois-tu qu'elle va faire ? T'offrir un couché gratis ?

Le juge se mordit les lèvres. Les choses allaient trop vite, il commettait des erreurs. À nouveau sérieux, le Caporal reprit :

— Le seul moyen d'apprendre quelque chose, c'est d'aller là-bas avec Œillet-Rose et de prendre une chambre comme des clients ordinaires. La patronne la connaît, elle n'aura pas de soupçons. Et si tu ne découvres pas l'assassin, tu verras au moins quels sont les talents d'Œillet-Rose. Elle sait y faire, mon vieux, et ça ne te coûtera rien !

— Ça vous coûtera tout de même quelques ligatures de sapèques, interrompit la demoiselle en question. Ce n'est pas un endroit bon marché. Quand à travailler gratis, je demande à réfléchir ! Ici, je vais avec la chambre, mais en ville c'est différent.

— Ne t'inquiète pas pour cela, dit le juge. Quand pouvons-nous y aller ?

— Après le riz de midi. Ces maisons-là n'ouvrent pas plus tôt.

Le juge offrit une tasse de vin au Caporal et au vieux mendiant. Ce dernier raconta quelques souvenirs curieux de sa longue carrière. Tsiao Tai reparut et se joignit à eux, d'autres tasses furent vidées. Quand mademoiselle Œillet-Rose s'en fut préparer le repas, le juge dit à son lieutenant :

— Je l'emmène tout à l'heure dans une maison de rendez-vous, près de la porte Ouest.

— Je pensais que vous aviez mieux à faire que d'aller voir les putains, lança une voix grinçante derrière eux. Suivant sa vieille

habitude, Kouen-chan venait d'entrer silencieusement sur ses semelles de feutre.

— Nous avons terminé ton affaire au mieux, répliqua le juge. Viens avec nous au restaurant. On te doit bien un déjeuner !

Kouen-chan accepta l'invitation, et les trois hommes sortirent ensemble. Ils trouvèrent une petite gargote dans une rue voisine et s'assirent à une table écartée. Le juge Ti commanda un plat composé de riz et de porc frit, des légumes salés, et trois cruchons de vin. Dès que le serveur se fut éloigné, Kouen-chan demanda :

— Leng Tsien vous a remis les bons ? Il faut faire vite, il paraît qu'on vient de l'arrêter.

Sans répondre, le juge sortit de sa manche les deux bons portant la signature du banquier et les étala devant lui. Le borgne étendit la main en étouffant un cri de joie, mais le magistrat remit prestement les papiers dans sa robe.

— Pas si vite, l'ami ! déclara-t-il.

— Auriez-vous l'intention de revenir sur votre parole ? demanda Kouen-chan d'une ton menaçant.

— Tu nous as trompés en nous laissant croire qu'il s'agissait seulement de faire cracher un financier véreux, dit le juge. Tu as oublié de nous dire qu'un meurtre était lié à l'affaire.

— Quel meurtre ? Vous déraisonnez ! protesta Kouen-chan.

— Le prétendu suicide de monsieur Ko Tse-yuan.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit le borgne avec colère.

— Tu ferais mieux de dire la vérité ! intervient Tsiao Taï. Nous n'aimons pas servir de bouc émissaire.

Kouen-chan allait répliquer, mais il se tut en voyant le serveur approcher avec le vin et la nourriture. Quand l'homme se fut éloigné de nouveau, il s'écria d'un ton hargneux :

— Vous essayez de me jouer un sale tour, mais je ne marche pas. Donnez-moi le bon qui me revient !

Le juge avait pris une paire de baguettes sur la table et remplissait son bol. Après avoir avalé quelques bouchées, il ordonna calmement :

— Tu vas me donner le carnet, et me dire où et de quelle façon tu te l'es procuré. Tu n'auras pas de billet avant.

Kouen-chan bondit sur ses pieds en faisant tomber sa chaise. Pâle de rage, il cria :

— Vous entendrez parler de moi, sales voleurs !

Tsiao Taï lui attrapa le bras.



KOUEN-CHAN QUITTE LE RESTAURANT EN COLÈRE

— Emmenons-le à l'auberge, dit-il. Dans notre chambre nous pourrions avoir une petite conversation avec lui à l'abri des oreilles indiscrètes.

Le borgne se libéra d'un mouvement brusque en crachant des injures obscènes.

— Vous regretterez votre attitude ! cria-t-il.

Tsiao Taï voulut se lever, mais le juge commanda :

— Pas de bagarre ici. Laisse-le filer.

À l'adresse de Kouen-chan, il ajouta :

— Tu sais où nous trouver si tu veux ton argent !

— Ça, oui ! lança le borgne en s'en allant.

— Est-ce bien sage de le laisser libre ? demanda Tsiao Taï.

— Il tient à sa part. Nous le reverrons quand il sera calmé, affirma le juge. Regardant le grand plat de riz et les trois cruchons de vin, il ajouta : Mais qu'allons-nous faire de toute cette nourriture ?

— Que votre Excellence ne se fasse pas de souci ! répliqua son lieutenant avec un large sourire. Prenant ses baguettes il se mit à manger rapidement tandis que le monceau de riz diminuait à vue d'œil.

Le juge Ti n'avait pas faim. Tournant distraitement sa tasse entre ses doigts, il songeait aux rendez-vous clandestins de madame Teng. La surprise était pour lui si complète qu'il sentit l'importance de ne pas agir trop précipitamment. Il avait fait une gaffe à l'auberge, et, à présent, il se demandait si sa façon d'opérer avec Kouen-chan était la bonne. Il s'agissait d'un dangereux personnage dont il ne connaissait même pas le repaire. Ne s'était-il pas lancé à l'aveuglette dans une entreprise trop compliquée ?

Il acheva de boire son unique tasse de vin. Tsiao Taï, qui avait avalé le reste, dit en faisant claquer ses lèvres :

— Qualité supérieure ! Quelle tâche me confiez-vous cet après-midi ?

S'essuyant barbe et moustache avec une serviette humide, le juge répondit :

— Tu vas te rendre aux bureaux de la garnison pour tâcher d'obtenir des renseignements sur le Caporal. Je ne crois pas qu'il soit mêlé à l'affaire qui nous occupe, mais on ne peut se fier à rien ni à personne ici ! Ensuite, va chez Pien Hong, le devin qui a prédit à Ko Tse-yuan que sa vie serait en danger le 15. Vois s'il s'agit d'un honnête devin ou d'un charlatan, et efforce-toi de savoir s'il connaît Kouen-chan. Par la même occasion, fais-le parler de Ko. La mort de ce négociant m'intrigue plus que je ne saurais dire.

Il régla l'addition, et tous deux regagnèrent l'auberge du Phénix.

LE JUGE TI DÉCOUVRE UN POÈME MÉLANCOLIQUE DANS UN LIT HOSPITALIER. IL FAIT L'ÉLOGE DU PEUPLE CHINOIS À UNE JEUNE PROSTITUÉE.

MADemoiselle ŒILLET-ROSE attendait le juge. Elle portait une robe bleu sombre et une veste de soie noire ; avec ses cheveux coiffés en un simple chignon elle avait un certain charme malgré son maquillage excessif.

Elle était seule dans la buvette et expliqua au juge que les autres faisaient la sieste dans les chambres du haut.

— Moi aussi je vais dormir, annonça Tsiao Taï. Ce petit vin était plus capiteux qu'il n'en avait l'air.

Se laissant tomber sur le vieux fauteuil de rotin, il ajouta :

— Mais j'aime mieux faire mon somme en bas.

Le juge et mademoiselle Œillet-Rose sortirent dans la rue torride. La jeune femme précédait de quelques pas son compagnon, comme les prostituées ont coutume de le faire lorsqu'elles emmènent un client. Si une épouse accompagne son mari, c'est elle, au contraire, qui le suit.

Mademoiselle Œillet-Rose connaissait la ville. Presque tout de suite ils se trouvèrent dans une rue paisible bordée de maisons bourgeoises ; le quartier semblait habité par des commerçants retirés des affaires. La jeune femme fit halte devant un portail laqué de noir. Rien n'indiquait que ce fût une maison de rendez-vous.

Le juge Ti frappa, mais lorsque l'imposante matrone vêtue de soie damassée ouvrit, ce fut mademoiselle Œillet-Rose qui demanda une chambre. Ceci montrait qu'elle avait fourni elle-même l'adresse à son client et méritait donc une commission.

Toute souriante, la patronne les fit entrer dans un petit salon et se déclara prête à leur louer sa plus belle chambre pour l'après-midi moyennant trois ligatures de sapèques. Le juge protesta que la somme était trop élevée. Après un long marchandage on tomba d'accord sur deux ligatures. Quand elles furent versées, la patronne les conduisit au premier étage et les laissa dans une vaste pièce richement meublée.

Dès qu'ils furent seuls, mademoiselle Œillet-Rose dit à son compagnon :

— C'est vraiment la meilleure chambre. Vous pouvez être sûr que la dame rencontrait son amant ici.

— Nous allons l'inspecter soigneusement, déclara le juge Ti.

— Attendez un peu ! La patronne va revenir avec le thé. N'oubliez pas de lui donner une petite gratification, c'est l'usage.

Voyant le magistrat s'asseoir devant la table, elle ajouta négligemment :

— Je ne connais pas vos intentions, mais il serait préférable de mettre des robes de lit. Les gens ont l'œil, ici. Inutile d'éveiller leurs soupçons en n'agissant pas comme les clients habituels.

S'approchant de la coiffeuse, elle ôta veste et robe et fit tomber son large pantalon. Le juge se déshabilla également et prit la robe de gaze blanche fort propre accrochée au porte-habit. Toute nue devant la coiffeuse, mademoiselle Œillet-Rose procédait à sa toilette intime avec l'indifférence tranquille des membres de sa profession. Le juge fut frappé par la grâce de ses formes. Lorsqu'elle se pencha en avant, il remarqua de minces cicatrices blanches le long de son dos.

— Qui vous a maltraitée ? demanda-t-il en fronçant les sourcils. Le Caporal ?

— Oh ! non, répondit-elle calmement. Ça remonte plus loin ! Je n'étais plus une gamine quand on m'a vendue à un lupanar, et à seize ans ce genre de travail ne me disait rien, aussi me fouettait-on de temps à autre. Mais j'ai toujours eu de la veine. Un jour, le Caporal m'a vue et s'est toqué de moi. Il a dit au propriétaire de la maison qu'il voulait m'acheter. Le patron lui montra le reçu de quarante pièces d'argent signé par mon père le jour où il m'avait amenée.

Elle se retourna pour enfiler la robe de lit et, tout en nouant la ceinture de soie, poursuivit en souriant à ses souvenirs :

— Le patron énuméra toutes les autres dépenses dans lesquelles il voulait rentrer aussi, mais le Caporal lui arracha le papier des mains et dit : « Parfait, marché conclu. » Quand le bonhomme insista pour recevoir l'argent, le Caporal se contenta de le regarder d'un air féroce en répliquant : « Je viens de vous le donner, non ? Vous n'insinueriez pas que je suis un menteur, par hasard ? » Si vous aviez vu la tête du patron ! Il réussit tout de même à faire un semblant de sourire et bégaya : « Mais bien entendu vous m'avez payé, honorable monsieur. Merci beaucoup. » Et il me laissa partir. Il savait bien que s'il se plaignait au tribunal ou à sa guilde, le Caporal viendrait avec ses hommes et mettrait le mobilier en pièces. Ah, je peux dire que j'ai eu de la veine ! Le Caporal est un peu vif de caractère, mais dans le fond il n'est pas méchant. Et je n'ai pas honte de ces cicatrices, elles sont l'emblème de ma profession, en quelque sorte !

Tout en l'écoutant, le juge ouvrait l'un après l'autre les tiroirs de la coiffeuse.

— Aucun indice... aucun, murmura-t-il.

— Qu'est-ce que vous vous attendiez à trouver ? demanda sa

compagne à présent assise sur le bord du lit. Ceux qui viennent ici prennent grand soin de ne rien laisser qui puisse trahir leur identité. Ils savent bien que les patronnes de ces maisons ne dédaignent pas un petit chantage, à l'occasion. C'est parmi les inscriptions et les peintures accrochées à l'intérieur du lit que vous avez le plus de chances de découvrir quelque chose. Elles sont seulement signées de noms de fantaisie, à ce que j'ai entendu dire, mais puisque vous savez lire vous trouverez peut-être une indication intéressante.

La patronne revint avec un grand plateau garni d'une thière et de plusieurs assiettes de fruits et sucreries diverses. Le juge lui donna une poignée de sapèques et elle s'esquiva, la bouche en cœur.

Mademoiselle Œillet-Rose écarta les rideaux du lit et grimpa dedans. Après avoir posé son bonnet sur la table à thé, le juge l'imita et vint s'asseoir, les jambes croisées, sur la natte de jonc d'une propreté parfaite. Avec son grand baldaquin soutenu de trois côtés par des cloisons d'ébène sculptée, le vaste meuble formait à lui seul une sorte de chambre en réduction. Agenouillée près de la paroi du fond, mademoiselle Œillet-Rose enfonça une épingle à cheveux dans une fissure de bois.

— Que fais-tu là ? demanda le juge avec curiosité.

— Je bouche le voyeur. Je ne pense pas qu'il y ait d'autres clients si tôt dans la journée, mais on ne sait jamais ! De toute façon, vous n'avez pas envie qu'on découvre ce que nous faisons ici, n'est-ce pas ?

Elle s'assit en face du magistrat, le dos contre un gros oreiller.

Le juge se dit qu'il apprenait quantité de choses utiles. Avant d'épouser sa Première, il avait occasionnellement rendu visite à des courtisanes de la capitale, mais ces demoiselles appartenaient à la classe la plus élevée du « monde des Fleurs et des Saules », de sorte qu'il ignorait tout des coutumes en usage dans les maisons plus modestes et des goûts dépravés que leurs patronnes s'efforcent de satisfaire. Se caressant les favoris, il se mit à étudier un par un les poèmes et les petits tableaux insérés dans les nombreuses divisions des panneaux d'ébène. Chez les couples régulièrement mariés, l'intérieur du lit est en général décoré d'inscriptions ou de gravures édifiantes. Elles rappellent aux époux la grave signification du mariage et les vertueux personnages des deux sexes offerts en exemple par l'antiquité. Ici, bien entendu, les allusions étaient de nature plus frivole. Les lettrés qui visitent cette sorte de maisons s'amuse souvent à improviser des vers en l'honneur de leur compagne du moment ou à esquisser en quelques traits de spirituels dessins inspirés par les circonstances. Si le résultat est digne d'être conservé, la patronne s'en sert pour décorer l'intérieur des lits, et, quand ils sont défraîchis, les remplace par des œuvres plus récentes. Le juge lut à haute voix un distique tracé par un pinceau habile :

Crains que la Porte par où tu es entré dans la vie Ne devienne pour toi la Porte qui conduit à la mort.

Il hocha la tête en murmurant :

— La pensée est malheureusement juste, même si elle est exprimée de façon un peu crue.

Soudain un poème de quatre vers arrêta son regard. Les deux premiers étaient de la même main artiste qui avait rédigé l'inscription sur la peinture aux fleurs de lotus aperçue dans le bureau de Leng Tsien. Les caractères des deux derniers – petits et nets – appartenaient à cette forme de calligraphie enseignée aux demoiselles de bonne famille. Il n'y avait pas de signature. Le juge Ti lut lentement le premier distique à voix haute :

Combien rapide coule le fleuve de nos jours et de nos nuits, Emportant de trop rares fleurs dans sa course impétueuse.

Puis le second :

N'essaie pas de les retenir, elles se flétriraient dans ta main, Laisse-les plutôt fleurir le rêve d'un autre couple aimant.

Selon la vieille coutume, au premier distique écrit par l'homme, la femme avait répondu par le second. Tout semblait s'accorder. Le poème avec ses allusions aux fleurs tombées et aux trop courts plaisirs terrestres pouvait très bien se rapporter à des relations coupables. Le mendiant avait décrit l'amant de madame Teng comme un jeune homme élégant aux pommettes trop colorées. Au lieu d'être un signe d'intempérance, ces taches rouges ne révélaient-elles pas plutôt la maladie de poitrine dont était mort Leng Té ? Et la prédilection du jeune peintre pour les fleurs de lotus ne fournissait-elle pas encore un autre indice ? Le juge dit à mademoiselle Œillet-Rose :

— Ce poème est peut-être l'œuvre réunie de madame Teng et de son amant.

— Je ne comprends pas très bien sa signification, répondit-elle, mais il me semble plutôt triste. Avez-vous reconnu l'écriture de l'homme ?

— Je le crois, mais cela ne nous aidera pas à découvrir l'assassin de madame Teng. Celui qui a écrit le début du poème est mort aussi.

Il demeura un instant pensif, puis reprit :

— Maintenant, tu vas descendre et tu tâcheras d'obtenir de la patronne une bonne description du couple.

— Vous avez vraiment envie de vous débarrasser de moi ! répliqua-t-elle avec amertume. Je vais pourtant vous imposer ma compagnie un moment encore pour sauver les apparences.

— Je suis désolé ! s'écria le juge avec un sourire d'excuse.

Il n'avait pas pensé aux sentiments de la jeune femme, mais elle avait raison.

— Je suis préoccupé en ce moment, ajouta-t-il bien vite, mais je

me plais beaucoup avec toi. Si tu allais chercher ce plateau à thé ? Comme cela nous pourrions boire et manger en bavardant un peu.

Mademoiselle Œillet-Rose sauta du lit sans rien dire. Quand elle eut placé le plateau entre eux sur la natte de jonc, elle servit deux tasses de thé et mangea un fruit confit. Soudain, elle dit :

— Ce doit être agréable de vous retrouver dans un vrai lit. Un lit comme celui que vous avez chez vous.

Surpris dans ses pensées, le juge sursauta.

— Comment dis-tu ? demanda-t-il. Chez moi ? Tu sais bien que les vagabonds de mon espèce n'ont pas de domicile.

— Oh ! arrêtez cette comédie ! Vous jouez parfaitement votre rôle et vous n'avez pas à craindre que le Caporal ou ses hommes s'aperçoivent de quoi que ce soit. Mais ne vous imaginez pas que vous pouvez en faire accroire à une femme un peu expérimentée quand vous partagez son lit !

— Que veux-tu dire ? questionna le juge, agacé de voir son incognito compromis.

Se penchant vers lui, la petite prostituée tira la robe de son compagnon pour lui découvrir l'épaule.



LE JUGE TI DANS LA MAISON DE RENDEZ-VOUS

— Voyez cette peau ! s'exclama-t-elle dédaigneusement. Un bain quotidien et des onguents coûteux sont nécessaires pour obtenir une douceur pareille ! Et voudriez-vous me faire croire que c'est le vent et la pluie qui ont donné leur lustre à vos cheveux ? Vous êtes fort, mais votre peau est blanche et sans cicatrices. Vos muscles, vous les avez obtenus en pratiquant l'escrime et la boxe dans un gymnase. Et la façon méprisante dont vous me traitez ! Vous pensez que je ne vaudrais pas la peine qu'on me regarde, mais laissez-moi vous dire qu'un véritable voleur de grand chemin ne resterait pas assis à boire tranquillement sa tasse de thé s'il était dans mon lit ! Ce n'est pas tous les jours que ces hommes-là ont l'occasion de rencontrer une femme comme moi, et même s'ils avaient une affaire urgente en train ils me sauteraient dessus aussitôt mon pantalon baissé. Le reste attendrait ! Ils ne voient pas les choses d'une façon aussi détachée que vous, avec

vos quatre ou cinq épouses ou concubines qui passent leurs journées et leurs nuits à vous dorloter et qui ont de la poudre parfumée sur le derrière au lieu de cicatrices. Je ne sais pas qui vous êtes et je m'en moque, mais sachez bien que vos grands airs ne prennent pas avec moi !

Déconcerté par cette explosion inattendue, le juge resta muet et la jeune femme poursuivit d'un ton amer :

— Puisque vous n'appartenez pas à notre monde, pourquoi venir nous espionner ? Pourquoi fourrer le nez dans les affaires du Caporal, un brave garçon qui vous fait confiance ? Pour raconter tout ça plus tard à vos amis en vous moquant de nous ?

Des pleurs d'exaspération jaillirent soudain de ses yeux.

— Tu as raison, dit le juge avec calme. Je joue un rôle. Mais il ne s'agit pas d'une plaisanterie à tes dépens. Je suis un fonctionnaire impérial et j'enquête au sujet d'un meurtre. Sans le savoir, le Caporal et toi m'apportez toute l'aide que j'espérais quand j'ai décidé de prendre ce masque. Et si je n'appartiens pas exactement à ton monde, tu sauras que j'ai fait serment de servir l'État et le peuple chinois, ce qui veut dire aussi bien toi que la première épouse du préfet, aussi bien le Caporal que le Premier ministre. Le peuple chinois tout entier est une immense famille, Œillet-Rose. C'est là notre gloire éternelle et c'est ce qui rend les habitants cultivés de l'Empire du Milieu différents des barbares qui peuplent le reste de l'univers et se déchirent comme des bêtes sauvages. M'exprimé-je clairement ?

La petite prostituée fit oui de la tête, sa colère envolée, et s'essuya les yeux avec sa manche.

— De plus, reprit le magistrat, permets-moi de te dire que je te trouve très séduisante avec ton joli visage et ton corps splendide. Si un devoir pressant n'accaparerait pas toutes mes pensées en ce moment, crois bien que je serais très fier d'obtenir tes faveurs.

— Ce n'est probablement pas vrai, rétorqua mademoiselle Œillet-Rose avec un petit sourire, mais c'est gentiment dit ! Vous avez l'air bien las. Étendez-vous, je vais vous éventer.

Le juge s'allongea sur la natte souple. La jeune femme fit glisser sa légère robe et, décrochant un éventail en feuilles de palmier suspendu dans un coin du lit, l'agita en cadence pour rafraîchir son compagnon. Le juge Ti ferma les yeux. Bientôt, il fut profondément endormi.

Quand il s'éveilla, mademoiselle Œillet-Rose se tenait tout habillée devant lui.

— Vous avez fait un bon somme, dit-elle, et pendant ce temps-là j'ai bavardé avec la patronne. Elle m'a remis une jolie commission sur le prix de la chambre. Cela me permettra de m'acheter quelque chose en souvenir de vous.

— Combien de temps ai-je dormi ? demanda anxieusement le juge.

— Deux heures. La patronne m'a dit que vous aviez dû vous montrer bien ardent ! Elle m'a raconté aussi que le couple en question est venu deux fois, comme l'avait remarqué Larme-à-l'œil. La femme était plutôt mince, mais très distinguée. Une vraie dame. Le jeune homme aussi paraissait être de bonne famille. Il n'avait pas l'air bien portant et toussait à fendre l'âme. Il s'est montré très généreux. La patronne a également ajouté qu'à chacune de leurs visites ils avaient été suivis.

Descendant du lit, le juge demanda :

— Suivis ? Comment cela ?

— Jusque dans cette maison. Les deux fois un homme est arrivé peu de temps après eux et a payé une somme rondelette pour les regarder par le trou du voyeur que je vous ai montré.

— Qui était cet homme ?

— Vous croyez peut-être qu'il a laissé sa carte ? La patronne dit qu'il était grand et mince. Son foulard lui cachait le bas du visage, ce qui assourdissait sa voix et empêchait qu'on distingue bien ses traits. Mais elle est sûre qu'il s'agissait d'un homme cultivé, et même d'un homme habitué à être obéi. Il boitait légèrement.

Le juge Ti demeura immobile, sa robe à la main. Cet homme mystérieux était sûrement le conseiller du magistrat Teng, monsieur Pan You-té ! Il acheva de s'habiller en silence. Quand il eut noué sa ceinture et mis son bonnet, il fouilla dans sa manche et dit avec un certain embarras :

— Je te suis profondément reconnaissant de ton aide si utile. Permets-moi de t'offrir...

— Les renseignements sont gratuits, l'interrompit-elle, mais ça ne me déplairait pas que vous m'ameniez ici une autre fois. Je suis sûre que vous pouvez être un compagnon de lit agréable... quand vous n'avez pas de meurtrier à découvrir ! Vous pourrez alors me verser soixante sapèques, ou cent si vous voulez passer la nuit. C'est mon tarif habituel quand je travaille au-dehors.

Elle se dirigea vers l'escalier. En bas, la patronne qui les attendait les escorta obséquieusement jusqu'à la porte.

Dans la rue, le juge dit à la jeune femme :

— Maintenant, il faut que je me rende dans le quartier Nord. Je te reverrai tout à l'heure à l'auberge du Phénix.

Elle lui indiqua la route à suivre et ils se séparèrent.

LE JUGE TI POSE DES QUESTIONS INSIDIEUSES. LA LECTURE D'UN RECUEIL DE POÈMES LE REND PERPLEXE.

CETTE FOIS, le juge Ti pénétra dans le Yamen par la grande porte. Il s'approcha d'un des gardes, lui remit sa carte de visite rouge au nom de « Chen Mo » et, y ajoutant une petite gratification, le pria de la porter à monsieur Pan. Un commis vint presque aussitôt le chercher pour le conduire auprès du conseiller.

Pan You-té repoussa une pile de documents officiels et indiqua un siège à son visiteur. Il lui versa une tasse de thé, puis, le visage défait, s'écria :

— Vous connaissez sûrement la terrible nouvelle, monsieur Chen ! La douleur a presque fait perdre la raison à notre magistrat. Il m'inquiète beaucoup. Ce matin, il a brusquement donné l'ordre d'arrêter monsieur Leng Tsien. Ce banquier est l'un des principaux notables de Wei-ping et toute la ville ne parle que de cela ! J'espère que Son Excellence sait ce qu'elle fait. Tout marche de travers, aujourd'hui ! Impossible de procéder à l'autopsie car notre contrôleur des décès s'est absenté sans même nous prévenir. Un homme habituellement si respectueux de l'étiquette !

Cette dernière réflexion le rappela lui-même à la politesse et il demanda :

— J'espère que vous avez passé une journée agréable, monsieur Chen ? Avez-vous visité le temple du Dieu de la Cité ? Il a fait un peu chaud cet après-midi, mais...

— J'ai vu un endroit fort curieux, coupa le juge Ti. Dans la deuxième rue avant la porte Ouest.

Il surveilla le visage du conseiller, mais celui-ci demeura impassible et, après avoir répété :

— La deuxième rue ? Il ajouta : Oh ! je comprends ! Vous faites une légère erreur. Vous voulez dire la troisième rue ! Oui, en effet, cette vieille chapelle bouddhiste est bien curieuse. Elle est fort ancienne. Elle fut bâtie il y a trois cents ans par un prêtre hindou qui...

Le juge lui laissa raconter son histoire sans l'interrompre. Si Pan était bien l'homme qui avait suivi le couple, il possédait de remarquables dons de comédien ! Quand ses explications historiques

furent terminées, le juge lui dit :

— Je ne veux pas abuser de votre temps. Vous devez avoir tellement à faire avec le meurtre de madame Teng. Des indices permettent-ils de deviner l'identité de l'assassin ?

— Pas que je sache. Mais notre magistrat en sait peut-être davantage. Il s'occupe personnellement de l'enquête, ce qui se comprend puisque la victime est sa propre épouse. Ah ! quelle terrible tragédie, monsieur Chen !

— Cette nouvelle va attrister tous leurs amis, remarqua le juge Ti. Madame Teng étant poétesse, je suppose qu'elle appartenait à un cercle littéraire féminin du district ?

— Je vois que vous ne connaissez pas très bien les Teng, répondit Pan en souriant. Ils sortaient peu. Le magistrat se montrait dans toutes les cérémonies officielles, mais à part cela il ne fréquentait personne et ne s'est fait aucun ami ici. Il déclare que, pour être complètement impartial, un magistrat ne doit pas avoir de liens locaux. Et madame Teng ne quittait pour ainsi dire jamais la maison. Sauf pour aller de temps à autre passer quelques jours chez sa sœur qui est veuve. Le mari de celle-ci était un riche propriétaire foncier. Il est mort jeune, à trente-cinq ans, alors que sa femme en avait tout juste trente. Il lui a laissé une splendide maison de campagne située au nord de la ville. L'air des champs faisait beaucoup de bien à madame Teng. Les servantes disaient toujours qu'elle était plus gaie et en meilleure forme quand elle revenait de ces visites. Mais depuis deux semaines sa santé laissait à désirer. Elle était si pâle... si mélancolique. Et maintenant, la voilà morte !

Après être resté silencieux le temps exigé par la bienséance, le juge Ti décida de lancer une nouvelle attaque directe. Il dit d'un ton détaché :

— En visitant les boutiques, j'ai vu aujourd'hui une peinture d'un de vos artistes locaux. Un certain Leng Té. On m'a assuré qu'il connaissait très bien madame Teng.

L'étonnement se peignit sur le visage du conseiller. Au bout d'un moment, il déclara :

— Je l'ignorais, mais en y réfléchissant c'est fort possible. Parent éloigné du défunt propriétaire foncier, ce peintre faisait de fréquents séjours chez sa veuve, la sœur de madame Teng. Il doit avoir rencontré cette dernière au cours de ses visites. Avec les dons qu'il avait, c'est vraiment dommage qu'il soit mort si jeune. Ses tableaux de fleurs et d'oiseaux sont excellents. Il s'était spécialisé dans les fleurs de lotus et les peignait de façon très personnelle.

Ce flot de paroles n'apprenait pas grand-chose au juge. Il savait maintenant comment les amoureux avaient dû se connaître, mais le point principal – l'identité du troisième personnage – demeurerait

toujours aussi mystérieux. Pourtant, la description faite par la proxénète semblait bien désigner Pan : grand et maigre... boiteux... un air d'autorité... Le juge décida de tenter une dernière fois sa chance. Se penchant vers le conseiller, il dit en baissant la voix :

— Hier, vous m'avez parlé des monuments historiques de cette ville. Il y a là de quoi occuper ses journées de façon fort intéressante, mais, le soir, les pensées d'un voyageur solitaire se tournent volontiers vers des beautés plus... tangibles. Wei-ping possède certainement des endroits où de charmantes demoiselles...

— Je n'ai ni le goût ni le temps de m'occuper de choses si frivoles, l'interrompt sèchement le conseiller. Je suis incapable de vous donner aucun renseignement de ce genre.

Se souvenant tout à coup que ce visiteur aux grossiers appétits était porteur d'une lettre d'introduction du préfet, il précisa, un sourire forcé sur les lèvres :

— Je me suis marié plutôt jeune. J'ai deux épouses, huit fils et quatre filles.

Le juge Ti songea tristement que, pour arriver à cette liste impressionnante, le vieux Pan n'avait pas eu le loisir de cultiver les perversions. Le mystérieux suiveur restait donc toujours à découvrir. Peut-être trouverait-il un indice dans les écrits de madame Teng ? Il vida sa tasse et reprit :

— Un homme qui s'occupe comme moi de ventes et d'achats n'a pas la prétention de s'y connaître en littérature, pourtant j'admire beaucoup les poèmes de votre magistrat. Je n'ai pas le plaisir de connaître ceux de son épouse ; auriez-vous la bonté de me dire où je pourrais trouver un recueil de ses œuvres ?

Le conseiller pinça les lèvres.

— Ce n'est pas facile, déclara-t-il. Madame Teng était d'une extrême modestie. Son mari m'a confié qu'il avait souvent tenté de lui faire publier ses vers mais qu'elle s'y était toujours refusée.

— Quel dommage ! J'aurais aimé en lire, ce qui m'aurait permis de dire quelques paroles plus senties au magistrat en lui présentant mes condoléances.

— Je vais pouvoir tout de même vous aider, dit Pan. La semaine dernière, madame Teng m'a fait remettre un cahier contenant certains poèmes qu'elle venait de composer. Une note l'accompagnait, me demandant de lui signaler les erreurs qui auraient pu s'y glisser au sujet des monuments historiques dont elle parlait dans ses poèmes. Avant de rendre ce manuscrit à Son Excellence, je puis vous le montrer.

— Voilà qui est parfait ! s'écria le juge Ti. Je vais m'asseoir près de la fenêtre pour le lire sans vous déranger dans votre travail.

Le conseiller Pan ouvrit un tiroir. Il en sortit un épais volume

couvert de papier bleu qu'il tendit à son visiteur.

Le juge le prit et, installé un peu à l'écart, commença par le feuilletter rapidement. Les caractères étaient bien de la même main précise que ceux du second distique vu dans la maison de passe. De minimes différences pouvaient s'expliquer par le fait que les poèmes du gros cahier avaient été soigneusement écrits dans la tranquillité d'un cabinet de travail, et les deux vers du distique jetés en hâte pendant un rendez-vous amoureux.

Cette observation faite, il reprit sa lecture à partir du début et fut bientôt complètement captivé par la magnificence du style. En bon disciple de Confucius, il trouvait d'ordinaire que la seule poésie digne de ce nom était celle à tendance morale ou didactique. Se conformant à cette vue étroite, il avait écrit dans sa jeunesse un long poème sur l'importance de l'agriculture. Les vers qui se bornaient à décrire un sentiment fugitif ou n'étaient que purement lyriques présentaient peu d'intérêt à ses yeux. Mais il lui fallut bien admettre que la parfaite maîtrise de la langue et l'heureux choix d'images originales donnaient aux vers de la poétesse une beauté à laquelle il était impossible de résister. L'adjectif voulu venait naturellement sous son pinceau et lui suffisait pour dépeindre un sentiment ou décrire une scène, exprimant tout en un mot unique. Certaines comparaisons frappantes lui rappelèrent des phrases semblables rencontrées dans les œuvres de son mari. Évidemment, les deux époux avaient souvent travaillé ensemble.

Posant le volume sur ses genoux, il se caressa pensivement les favoris. Le conseiller Pan lui jeta un coup d'œil étonné qu'il ne remarqua même pas. Il se demandait comment une grande poétesse, une femme sensible et fine, heureusement mariée à un homme dont elle partageait les goûts, avait pu devenir une épouse adultère. Il pensait aux détails sordides de cette liaison... aux rencontres clandestines dans un mauvais lieu... aux pourboires glissés dans la main d'une proxénète au sourire équivoque. Il lui paraissait incroyable qu'une femme dont la délicatesse de sentiment éclatait dans sa poésie ait pu s'abaisser ainsi. Qu'elle se soit donnée à un fougueux damoiseau en une folle et brève rencontre, à la rigueur cela n'était pas impossible, les femmes sont de si étranges créatures. Mais le peintre appartenait au même type d'homme que son mari, il s'intéressait aux mêmes choses. Le juge tirailla sa moustache avec impatience : cette histoire ne tenait pas debout !

Soudain, la légère différence d'écriture lui revint à la mémoire. Se pouvait-il que la femme aux rendez-vous secrets fût non pas madame Teng, mais sa sœur aînée, la jeune veuve ? Elle portait les boucles d'oreilles et les bracelets de l'épouse du magistrat, mais des sœurs se prêtent souvent leurs bijoux. Le peintre était un parent éloigné du mari de la jeune veuve ; celle-ci avait donc eu plus d'occasion de le

rencontrer que madame Teng. Et il existait encore deux sœurs. Il interrogea tout de suite Pan :

— Dites-moi, les autres sœurs de madame Teng vivent-elles aussi dans la maison de campagne de la porte Nord ?

— Autant que je sache, répondit le conseiller, une sœur seulement de madame Teng habite ce domaine : la veuve du propriétaire foncier.

Le juge lui rendit le volume de vers.

— Grand talent poétique, remarqua-t-il.

À présent, il était sûr que la jeune veuve avait été la maîtresse de Leng Té. L'écriture du distique ressemblait à celle de madame Teng ? Quoi de plus naturel, puisque les deux sœurs avaient dû apprendre à tracer leurs caractères sous la direction du même professeur. Cette femme avait sans doute eu l'intention d'épouser le peintre à la fin des années de deuil prescrites par les rites. Les rendez-vous clandestins étaient condamnables, mais cela ne le concernait pas. Les goûts dépravés du mystérieux inconnu qui avait épié le couple non plus. Allons, il s'était trompé. Avec un soupir, il pria monsieur Pan d'informer le magistrat de sa présence.

Quand il fut dans la bibliothèque, il annonça :

— Nous partons demain pour la préfecture, mon cher Teng. J'ai fait de mon mieux, mais impossible de découvrir la moindre preuve qu'un étranger se soit introduit chez votre femme. Vous aviez raison, la coïncidence eût été trop grande. Je suis désolé, croyez-moi. Ce soir, je vais imaginer une explication plausible de la présence du cadavre dans le marais, et nous dirons au préfet que c'est uniquement de ma faute si la tragédie ne lui a pas été signalée plus tôt.

Teng inclina gravement la tête.

— J'apprécie beaucoup votre dévouement, dit-il. C'est moi qui vous présente des excuses pour le dérangement que je vous ai causé, Ti. Et pendant vos vacances, encore ! Votre présence m'a été d'un grand réconfort. La sympathie compréhensive que vous m'avez témoignée et votre empressement à me venir en aide sont des choses que je n'oublierai pas.

Le juge Ti fut touché. Teng aurait pu l'abreuer de reproches justifiés pour avoir détruit d'importants indices et retardé l'enquête officielle. Sans compter les faux espoirs qu'il avait fait naître. Il pensa soudain au contrôleur des décès envoyé au loin par son message trompeur. Là, au moins, il avait eu raison. Par cette chaleur, la décomposition serait assez avancée pour rendre toute autopsie impossible et Teng ne saurait jamais quel acte il avait commis avant de tuer sa femme. Un acte étrange, évidemment, mais sait-on quelles pensées peuvent naître dans un esprit malade ? Tout haut, il dit :

— Accepterez-vous mon aide pour résoudre un autre problème,

Teng ? Je veux parler du décès de Ko Tse-yuan. Vous allez me dire que vous en avez par-dessus la tête de mes théories, mais le fait est que je suis tombé par hasard sur une ramification plutôt curieuse de cette affaire. Oui, le banquier Leng Tsien m'a confessé qu'il avait détourné des fonds appartenant à monsieur Ko. La somme soustraite est considérable, et c'est pourquoi je vous ai envoyé un mot vous disant de l'arrêter. Je viens d'apprendre que vous avez suivi ma suggestion. Votre confiance en mes pauvres talents m'embarrasse, Teng, mais j'espère bien, cette fois, ne pas vous décevoir !

Le magistrat de Wei-ping se passa la main sur les yeux.

— Ah ! c'est vrai, dit-il, j'avais complètement oublié cette histoire !

— Vous n'êtes pas en état de vous en occuper aujourd'hui. Vous me feriez une grande faveur en m'autorisant à conduire l'enquête avec votre conseiller.

— De bon cœur ! s'écria Teng. Vous avez raison, je me sens incapable d'accorder à cette affaire compliquée toute l'attention qu'elle exige. Je n'arrive à penser à rien d'autre qu'à mon prochain entretien avec le préfet. Vous êtes un ami véritable, Ti !

Le juge se sentit un peu gêné. Teng pouvait paraître froid, mais sa réserve cachait une nature généreuse. C'était stupide d'avoir pu supposer que sa femme le trompait.

— Je vous remercie, Teng, dit-il. Je crois que nous ferions bien de révéler à monsieur Pan ma véritable identité de façon que je puisse étudier avec lui le dossier de l'affaire.

Le magistrat frappa dans ses mains. Quand le vieux majordome apparut, il lui ordonna d'aller chercher Pan You-té.

Le conseiller demeura un instant interdit en apprenant la qualité véritable de « monsieur Chen », puis il se confondit en excuses au sujet de la désinvolture avec laquelle il l'avait traité. Le juge Ti leva la main en souriant et demanda à Teng de leur permettre de se retirer.

Tout en suivant le conseiller, rouge de confusion, dans son bureau personnel, le juge vit que la nuit était tombée.

— Cela nous ferait du bien de respirer un peu d'air frais, dit-il à son compagnon. Faites-moi donc le plaisir de dîner avec moi au restaurant. Vous m'indiquerez les plats locaux !

Monsieur Pan protesta qu'il lui était impossible d'accepter un tel honneur, mais le juge insista, ajoutant qu'il restait « monsieur Chen » pour tout le monde. Le conseiller finit par se laisser convaincre et ils quittèrent ensemble le Yamen.

LE JUGE FAIT LA CONNAISSANCE DE MADAME KO. UN LIT
CONJUGAL RÉVÈLE SON TRAGIQUE SECRET.

MONSIEUR PAN avait choisi un petit restaurant situé sur l'une des hauteurs de la ville. Du balcon, ils apercevaient le charmant spectacle de ses toits baignés de lune.

On leur servit du poisson de rivière dans une sauce au gingembre, des bécassines rôties, du jambon fumé, de la soupe aux œufs de cailles et d'autres spécialités locales d'un goût si délicat que le juge Ti eut un peu honte en songeant à Tsiao Tai attablé devant le grua à la farine de fèves de l'auberge du Phénix.

Tout en dînant, le conseiller résuma de façon limpide les faits connus de l'affaire Ko Tse-yuan, puis le juge lui fit part des détournements de Leng Tsien et du vol de son carnet par Kouen-chan. Il parla aussi des deux cents pièces d'or conservées par Ko dans son coffre et (sans trop entrer dans les détails !) du chantage exercé par le borgne sur le banquier.

— J'ai exigé du cambrioleur qu'il me remît les deux bons, conclut-il. Le tribunal possède-t-il un dossier sur cet homme ?

— Non, Votre Excellence. Je n'ai même jamais entendu prononcer son nom. C'est stupéfiant de penser qu'en deux jours vous en avez plus appris sur les coquins de cette ville que moi pendant toutes les années que j'y ai passées !

— La chance m'a servi, répondit poliment le juge Ti. À propos, j'ai entendu dire que madame Ko était beaucoup plus jeune que son mari. Savez-vous à quelle époque a eu lieu leur mariage et s'il avait d'autres épouses ou concubines ?

— Monsieur Ko a d'abord eu trois épouses. Mais sa première et sa troisième sont mortes assez rapidement et il a perdu sa seconde l'année dernière. Comme il avait alors plus de soixante ans et que tous ses enfants étaient mariés, chacun pensa qu'il prendrait simplement une concubine pour s'occuper de lui. Un jour, cependant, il visita une petite boutique de soierie approvisionnée par sa firme et dont le propriétaire – un certain Sié – venait de mourir. La veuve essayait de continuer le commerce mais s'endettait de plus en plus. Le vieux monsieur Ko tomba amoureux d'elle et l'épousa. Les gens commencèrent par rire de cette union, mais la nouvelle madame Ko se

révéla une excellente femme d'intérieur et, quand son mari se mit à souffrir de l'estomac, elle le soigna avec beaucoup de dévouement. À la fin, tout le monde s'accorda pour dire qu'il avait agi avec sagesse.

— A-t-il jamais couru des bruits sur l'infidélité de la dame ?

— Jamais ! Sa réputation est excellente. C'est pourquoi je ne me suis pas permis de la convoquer devant le tribunal, me contentant de l'interroger dans le hall de sa demeure après la tragédie. Bien entendu les règles de la bienséance ont été respectées, la veuve était assise derrière un paravent avec sa suivante.

Le juge se dit qu'il aimerait rencontrer cette femme. Les paroles louangeuses de monsieur Pan ne s'accordaient guère avec l'aventure relatée par Tsiao Taï.

— Cela m'intéresserait de voir le lieu de la tragédie, déclara-t-il. Nous avons toute notre soirée. Pourquoi n'irions-nous pas tous deux visiter la demeure de madame Ko ? Vous me présenterez comme un fonctionnaire attaché temporairement au tribunal.

Monsieur Pan acquiesça tout de suite, ajoutant :

— J'aimerais revoir moi-même la chambre à coucher. Nous pouvons le faire sans déranger la veuve car, à ce qu'on m'a dit, elle a fermé cette pièce pour s'installer dans un petit boudoir.

L'addition réglée, le juge Ti proposa de louer une chaise à porteur, mais monsieur Pan répliqua que sa claudication ne le gênerait pas pour descendre la colline. Marchant sans se presser, les deux hommes arrivèrent bientôt devant la demeure de madame Ko.

De solides colonnes de granit flanquaient la porte de laque rouge cloutée de cuivre. Le majordome les conduisit dans un grand hall meublé de fauteuils anciens et de massives tables d'ébène. Après leur avoir servi du thé et des fruits, il alla faire part de leur requête à sa maîtresse. Il revint bientôt avec un trousseau de clefs et les informa que madame Ko ne faisait pas d'objection à leur visite.

Un serviteur ayant apporté une lanterne, le majordome les précéda dans un labyrinthe de couloirs et de courettes avant d'accéder à un petit jardin clos par une palissade de bambou. La construction basse qui en occupait le fond avait été choisie comme appartement personnel par monsieur Ko, expliqua le majordome, à cause de sa belle terrasse surplombant le jardin et le fleuve.

Il ouvrit la porte massive et entra pour allumer la bougie placée sur une table de milieu.

— Si vous n'y voyez pas suffisamment, dit-il, j'allumerai aussi la grosse lampe à huile.

Le regard du juge fit rapidement le tour de la pièce. Elle contenait peu de meubles et sentait le renfermé, sans doute parce que les fenêtres étaient closes depuis deux jours. Il s'avança vers une porte étroite percée dans le mur opposé. Le majordome tourna la clef. Le

juge descendit trois marches et se trouva dans un étroit couloir qui aboutissait à une large terrasse de marbre. Au-delà de cette terrasse, le jardin s'étalait en pente douce jusqu'au fleuve ; le kiosque dans lequel le vieux monsieur Ko avait soupé pour la dernière fois de sa vie s'élevait un peu sur la gauche, et les tuiles vertes de sa toiture brillaient au clair de lune.

Le juge Ti demeura un long moment sur la terrasse, goûtant le charme de ce magnifique spectacle. Lorsqu'il retourna dans la maison, il nota que la porte était plutôt basse ; pourtant, il aurait fallu posséder une taille supérieure à la sienne pour risquer de se meurtrir la tête au linteau. En rentrant dans la chambre à coucher, il vit une femme vêtue de blanc qui l'attendait. Assez grande, elle pouvait avoir la trentaine et le souple drapé de sa robe de deuil ne réussissait pas à dissimuler complètement la sculpturale beauté de ses formes pleines. Admirant sa distinction et son regard pudiquement baissé, le juge ne put s'empêcher de se dire que ce coquin de Tsiao Taï était un homme de goût. Plus que son collègue et ami Ma Jong, toujours attiré par des créatures vulgaires et tapageuses. Il fit une profonde révérence, à laquelle madame Ko répondit par une inclination de tête.

Le conseiller Pan présenta son compagnon comme « monsieur Chen, en mission particulière auprès du tribunal ». Madame Ko leva ses grands yeux limpides vers le juge. Elle l'examina un instant puis dit au majordome de se retirer et fit signe à ses deux visiteurs de prendre les sièges placés devant la fenêtre basse. Elle-même demeura debout, très droite. En s'asseyant, le juge remarqua, dans l'ombre de leur hôtesse, une petite servante au maintien modeste. Jouant avec son éventail de soie blanche, madame Ko dit avec une froide politesse :

— Puisque vous vous donnez la peine de venir enquêter ici, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de veiller personnellement à ce que tout soit fait pour faciliter votre tâche.

Monsieur Pan se lança dans une longue phrase d'excuses, mais le juge l'interrompit en disant :

— Nous vous en sommes très reconnaissants, Madame. Je comprends combien cela doit vous être pénible de revoir ce lieu où a débuté la tragédie. Je ne me serais pas permis d'ajouter ainsi à votre affliction sans mon grand désir de mettre fin au plus vite à la procédure déclenchée par le décès de votre mari. J'espère donc, Madame, que vous voudrez bien pardonner notre intrusion.

Madame Ko se contenta d'incliner la tête sans répondre. Pour une ancienne boutiquière, pensa le juge Ti, elle a eu vite fait de prendre les manières du grand monde !

— Voyons... que je m'oriente, reprit-il tout haut.

Son regard passa sans s'y arrêter sur le lit aux simples rideaux

bleus placé contre le mur qui faisait face à madame Ko. Derrière celle-ci se trouvait la pile habituelle des coffres à vêtements en cuir laqué de rouge. Les murs passés à la chaux et le sol pavé étaient nus.

— Cette pièce ne contient pas beaucoup de meubles, remarqua-t-il négligemment. Je suppose, Madame, qu'il y en avait davantage du vivant de votre époux ? Une table de toilette ou quelques tableaux aux murs ?

— Mon mari avait des goûts simples, répliqua-t-elle d'un ton froid. Malgré son immense fortune, il était ennemi de tout luxe et vivait de façon austère.

— Cela prouve avec éloquence la noblesse de son caractère, déclara le juge en s'inclinant. Voyons, que nous reste-t-il à vérifier ?

Son regard se posa de nouveau sur les coffres à vêtements.

— Ah ! oui... je n'aperçois ici que les trois boîtes marquées Automne, Hiver, Printemps. Où donc se trouve la quatrième, celle qui contient les vêtements d'été ?

— Je l'ai fait enlever. Elle avait besoin de réparations.

La voix de madame Ko trahissait un peu de fatigue.

— Ah ! bien, répondit le juge. On est tellement habitué à en voir quatre que l'absence de celle-ci m'a frappé ! À présent, Madame, j'aimerais que vous me racontiez, aussi bien que vous pourrez vous en souvenir, ce qui s'est passé ici au cours de la fatale soirée. J'ai lu le dossier, mais...

Il s'interrompt, madame Ko venait brusquement de frapper l'air avec son éventail et criait à la petite servante :

— Combien de fois t'ai-je dit que je ne voulais pas voir ces horribles bêtes dans la maison ? Vite... tue-la... Ah ! elle s'envole !

Le juge la regarda, surpris par sa véhémence, tandis que monsieur Pan disait, pour apaiser la jeune femme :

— Il y a seulement une ou deux mouches, Madame. Voulez-vous que...

Madame Ko ne répondit pas, absorbée par les frénétiques efforts de sa suivante qui essayait de tuer l'insecte ailé à grands coups de mouchoir.

— Pourquoi ne tapes-tu pas dessus ? criait-elle impatiemment. Elle est ici... vite !

Le magistrat suivait la scène avec un intérêt croissant. Se levant soudain, il prit la bougie pour allumer la lampe à huile.

— Ne touchez pas à cette lampe ! cria madame Ko.

— Mais pourquoi, Madame ? Je voulais simplement vous permettre de voir s'il n'y avait pas d'autres mouches ici.

— C'est manquer de respect aux morts que de faire trop de lumière dans leur chambre, répliqua-t-elle d'un ton glacial.

Le juge ne l'entendit pas. Son regard fixé sur le plafond, il dit

lentement :

— Il y a en effet beaucoup de mouches dans cette pièce. C'est d'autant plus curieux qu'elle est close depuis deux jours. Elles semblent endormies, là-haut, mais la lumière va les réveiller !

N'écoutant pas les protestations de madame Ko, il alluma prestement les quatre mèches de la grosse lampe et l'éleva au-dessus de sa tête pour examiner le plafond. Madame Ko suivit la direction de son regard. Très pâle, elle respirait avec difficulté.

— Souffrez-vous, Madame ? demanda anxieusement la petite servante. Sans s'occuper d'elle, sa maîtresse recula en voyant une nuée de mouches tourbillonner autour de la lampe.

— Tenez... dit le juge au conseiller Pan, les voilà qui descendent. Ce n'est plus la lumière qui les attire, maintenant.

Le vieil homme le considéra d'un air ahuri. Il se demandait visiblement si son cerveau ne se dérangeait pas.

S'approchant du lit, le juge se baissa pour examiner le sol. Il se releva vite en disant :

— N'est-ce pas étrange, elles se rassemblent le long de la frange du rideau.

Il souleva l'étoffe pour regarder sous le lit.

— Ah ! je vois ! s'écria-t-il. C'est le carrelage qui les intéresse. Ou plus exactement quelque chose sous le carrelage.

Un cri sourd le fit pivoter sur lui-même. Madame Ko venait de s'affaïsser, évanouie. La petite servante courut s'agenouiller à côté d'elle. À son tour, le juge s'approcha et, songeur, regarda le corps étendu pendant que monsieur Pan murmurait :



Madame Ko perd connaissance

— C'est son cœur qui...

— Balivernes ! jeta le juge, et à la servante il ordonna : Laissez votre maîtresse tranquille. Aidez-moi plutôt à repousser le lit. Il doit être assez lourd. Si vous nous donniez aussi un coup de main, Pan ?

Mais le carrelage était si poli que le meuble glissa sans difficulté jusqu'à la fenêtre.

Le juge s'agenouilla pour étudier le dallage. À l'aide d'un cure-dent pris au revers de sa robe, il sonda les interstices qui séparaient les pierres.

— Certaines de ces dalles ont été soulevées récemment..., dit-il au vieux conseiller. Se tournant vers la servante, il commanda : Cours me chercher un couteau de cuisine et une pelle. Et reviens tout de suite sans cancaner avec les autres domestiques, tu m'as compris ?

Quand la fille eut disparu, terrorisée, le juge regarda monsieur Pan d'un air grave.

— Un plan diabolique, en vérité ! murmura-t-il.

— Oui, Votre Excellence, répondit le conseiller.

Sa mine de plus en plus ahurie montrait qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire le juge. Sans s'occuper davantage de lui, le magistrat caressait lentement sa barbe, les yeux toujours fixés sur le sol.

Quand la servante fut de retour, il se remit à genoux et utilisa le couteau de cuisine pour dégager deux dalles. Au-dessous, la terre était humide. Employant cette fois la pelle, il fit sauter quatre autres carreaux déjà descellés. L'espace libre formait à présent un rectangle d'environ trois pieds sur cinq. Le juge roula ses longues manches et se mit à enlever la terre meuble à grandes pelletées.

— Ce n'est pas un travail pour Votre Excellence ! s'écria monsieur Pan consterné. Permettez-moi d'appeler les serviteurs !

— Taisez-vous ! répondit le juge.

Son outil venait de toucher quelque chose de mou. Quand il reprit sa besogne, une odeur fétide s'échappa du trou tandis qu'apparaissait un morceau de cuir rouge.

— Voilà le quatrième coffre à vêtements ! s'exclama-t-il. Se tournant vers la petite servante accroupie près de sa maîtresse, il cria : Cours à la grande porte ! Dis au concierge que le conseiller Pan lui ordonne d'aller immédiatement au tribunal et de ramener le chef des sbires avec quatre de ses hommes et la femme du gardien de la prison. Quand tu reviendras, prends un faisceau de bâtonnets d'encens sur l'autel de la maison et apporte-les-moi. Fais vite !

Il essuya la sueur qui couvrait son front. Monsieur Pan regardait d'un air désolé la femme étendue. Timidement, il demanda :

— Ne pourrions-nous l'installer de façon plus confortable, Votre Excellence ? Elle...

— Non, coupa le juge. La fraîcheur des dalles la fera revenir à elle mieux que n'importe quoi. Elle savait fort bien que le cadavre de son époux était enterré ici. C'est la complice de l'assassin.

— Mais son mari s'est jeté dans le fleuve, Votre Excellence. Je l'ai vu sauter... je l'ai vu de mes propres yeux !

— Et l'on n'a pas retrouvé son corps ! Non, je vous dis, moi, que Ko Tse-yuan a été tué dans cette pièce lorsqu'il est venu prendre son médicament.

— Mais alors, qui est sorti en courant ?

— L'assassin ! Son plan était bien conçu. Quand il eut enterré Ko sous les dalles, il mit la robe et le bonnet de sa victime et se barbouilla le visage de sang, puis il s'est précipité dans le jardin. Vous vous attendiez tous à voir Ko sortir, et comme l'individu portait la robe et le bonnet que vous connaissez bien et que, d'autre part, ses cris et le sang sur son visage vous ont inquiétés, votre méprise n'a rien

d'extraordinaire. L'assassin s'est d'abord dirigé vers le kiosque en prenant soin de ne pas approcher trop près. À mi-chemin, il a changé de direction pour courir vers le fleuve, dans lequel il a sauté. J'imagine qu'il s'est laissé dériver jusqu'à un endroit désert où il est sorti de l'eau, jetant son bonnet pour créer une fausse piste.

Monsieur Pan hocha lentement la tête.

— Oui, dit-il, à présent je comprends. Mais qui était cet homme ? Kouen-chan ?

— C'est notre suspect numéro un. Après avoir tué Ko, il a dû voler le carnet du banquier. Malgré son aspect peu robuste, c'est peut-être un bon nageur.

— Il s'est probablement blessé exprès pour que le sang dissimule ses traits, remarqua monsieur Pan.

— Il s'est plutôt servi de celui de sa victime. Mais voici la servante qui revient. Nous allons voir comment Ko a été tué. Prenez l'encens allumé et tenez-le près de mon visage.

Monsieur Pan obéit. La bouche et le nez couverts par son foulard, le juge Ti dégagea le coffre à vêtements. Quand le dessus de la grande boîte rouge apparut, il arracha la bande de toile huilée collée autour et souleva le couvercle du bout de sa pelle.

Une odeur nauséabonde monta aussitôt vers eux. Monsieur Pan se protégea le nez avec sa manche et se mit à agiter les bâtonnets d'encens jusqu'à ce qu'un nuage bleuâtre les enveloppât. Plié en deux, un corps frêle était tassé dans le coffre. Il portait seulement son vêtement de dessous et aucune coiffure ne couvrait ses cheveux gris. Le manche d'un poignard sortait de sous son omoplate gauche. Lorsque le juge eut retourné le cadavre avec sa pelle, un visage ridé devint visible.

— Est-ce Ko Tse-yuan ? demanda-t-il.

Monsieur Pan fit oui de la tête, trop ému pour parler. Le juge laissa retomber le couvercle, jeta sa pelle par terre, et alla ouvrir la fenêtre toute grande. Après avoir respiré une bouffée d'air pur, il rajusta son bonnet et essuya la sueur qui perlait à son front.

— Quand nos hommes seront ici, dit-il au conseiller, faites-leur sortir le coffre. Ils le porteront au tribunal tel qu'il est, avec le cadavre à l'intérieur. Envoyez aussi chercher un palanquin fermé. La gardienne y fera monter madame Ko, qu'elle escortera jusqu'à la prison, où on l'enfermera. Allez tout expliquer ensuite au magistrat Teng, et dites-lui que je vais m'efforcer de mettre la main sur Kouen-chan. Si ce n'est pas lui l'assassin, il pourra du moins nous fournir d'utiles renseignements. Votre maître avait l'intention de prendre demain le chemin de la préfecture où l'appelait une affaire urgente. Après ce que nous venons de découvrir, il préférera d'abord entendre madame Ko. Si je trouve Kouen-chan, je pense que nous pourrons en terminer avec

cette histoire pendant l'audience du matin et partir ensuite pour Pien-fou. Rédigez votre rapport sur la découverte du cadavre, je le signerai comme témoin. À présent, je file.

Dehors, il faisait encore très chaud, mais tout lui semblait préférable à l'atmosphère de la chambre qu'il venait de quitter. Suant et soufflant, il grimpa jusqu'au centre de la ville d'où il gagna l'auberge du Phénix.

Un bruit de rires et de chansons indiquait que ses hôtes n'étaient pas encore couchés ; ils allaient pouvoir le renseigner immédiatement sur le borgne. Ce fut le garçon qui vint lui ouvrir, plus maussade que jamais. Cet homme-là ne devait pas aimer qu'on rentre tard !

LE PASSÉ DU CAPORAL EST RÉVÉLÉ AU JUGE TI. UN DEVIN PRÉDIT À TSIAO TAÏ SON AVENIR.

SIX CHANDELLES fumeuses éclairaient la buvette devenue très animée. Au quatuor habituel des joueurs de dés s'étaient joints Tsiao Taï et l'Étudiant qui, à chaque combinaison heureuse, hurlaient avec les autres une traditionnelle formule rimée. Un peu plus loin, mademoiselle Œillet-Rose, assise sur les genoux du Caporal, chantait à pleine gorge une chanson grivoise tandis que son amoureux battait la mesure avec la main qui n'était pas occupée à tenir la taille de la belle. Quand il aperçut le juge Ti, le chef des truands s'écria :

— Holà, pince-voleur, as-tu pincé ton homme ?

— Pincé ? Je ne l'ai pas même aperçu !

— Eh bien, la poulette ici présente prétend que tu l'as pincée, elle ! répliqua le facétieux Caporal avec un gros rire. À partir de maintenant nous allons nous appeler cousins, nous sommes tous les deux de la même famille ! Il posa la fille par terre, et lui appliquant une claque joviale sur le derrière, ordonna : Viens m'apprendre les belles choses que le barbu t'a montrées !

Le couple grimpa l'escalier en riant aux éclats.

Le juge s'assit devant la table placée près de la fenêtre. Tsiao Taï alla prendre deux tasses sur le comptoir et vint le rejoindre. Comme il se laissait tomber sur son siège, le juge lui demanda :

— Kouen-chan s'est-il montré ?

— Personne ne l'a vu.

Le juge reposa violemment sa tasse et dit avec humeur :

— J'aurais dû suivre ton conseil. J'ai fait une bêtise en le laissant filer. Pourtant, il est assez fin pour se rendre compte qu'une fois Leng arrêté, le tribunal peut confisquer ses biens, et alors le changeur refusera d'honorer les bons tirés sur lui.

Se tournant vers les joueurs, il cria :

— Hé, là-bas ! L'un de vous sait-il où je pourrais trouver Kouen-chan ?

Le chauve se retourna. Secouant la tête, il dit :

— Je ne crois pas qu'il ait de domicile fixe. En tout cas, s'il en a un, je n'en ai pas connaissance. Il dort sous un tas de pierrailles avec les autres vermines de son espèce, je suppose !

Un rire général accueillit cette repartie.

— Le coquin a-t-il encore fait des siennes ? demanda Tsiao Taï.

— Il est peut-être coupable d'un meurtre, répliqua le juge.

À voix basse, il mit son lieutenant au courant de ce qui s'était passé dans la demeure de Ko.

Lorsqu'il arriva au bout de son récit, les quatre joueurs se dirigeaient vers l'escalier après avoir réglé leurs comptes tandis que l'Étudiant quittait l'auberge. Le garçon s'approcha du juge et demanda s'il avait encore besoin de ses services. Quand le magistrat eut répondu par la négative, il disparut sous le comptoir.

— Dort-il là ? demanda le juge avec surprise.

— Bien sûr, répliqua Tsiao Taï. La seconde planche a juste la longueur voulue ! Mais en ce qui concerne Kouen-chan, je dois dire, à mon grand regret, qu'il ne peut pas avoir tué le vieux Ko pour la bonne raison qu'il n'aurait jamais pu plonger dans le fleuve. J'ai vu l'endroit ; le courant est très rapide, des rochers pointus émergent un peu partout et les tourbillons ne manquent pas. Pour sauter dans l'eau, descendre le courant et s'en tirer indemne, il est non seulement nécessaire de connaître le fleuve comme le creux de sa main et d'être un nageur émérite, mais il faut encore de bons muscles. Non, vous pouvez m'en croire, Kouen-chan n'a pas les qualités requises !

— Dans ce cas, dit le juge, il devait avoir un complice qui a sauté dans le fleuve. Cette idée de suicide feint porte la marque de son esprit tortueux. Et pour voler le carnet de Leng Tsien, il fallait bien qu'il se trouvât sur les lieux au moment du meurtre. Je dirai demain au conseiller Pan de lancer ses meilleurs hommes sur la piste du coquin. Il n'a sûrement pas quitté la ville avant d'avoir touché l'argent, ou sans essayer au moins de nous jouer un sale tour.

— À propos de complice, dit Tsiao Taï, il me vient une idée. Lors de ma visite à madame Ko, elle me confia qu'une personne attendue par elle n'était pas venue. La prenant pour une courtisane, je pensai à un habitué, mais ne s'agirait-il pas de son amant qui serait le complice de Kouen-chan ? Auguste Ciel ! Cela me rappelle autre chose : elle va quitter la ville sous peu !

— Pas de danger, répliqua le juge. Son attitude m'a montré de façon indubitable qu'elle était au courant du meurtre et je l'ai fait mettre sous clef ! Demain, je demanderai au magistrat Teng de me nommer assesseur temporaire, de façon à être présent quand on l'interrogera.

Le juge parla ensuite à son lieutenant des deux visites du peintre Leng Té et de sa maîtresse à la maison de rendez-vous. Il décrivit le mystérieux personnage qui avait épié les amants et conclut :

— La femme ne pouvait pas être madame Teng. Je suis heureux d'avoir débrouillé l'affaire Ko Tse-yuan, je devais bien ça à mon

collègue. Et toi, qu'as-tu fait cet après-midi ?

— Mon travail fut des plus faciles. Je suis parti après ma petite sieste. Cet antipathique jeune homme surnommé l'Étudiant insista pour m'accompagner une partie du chemin. Il me dit en confidence qu'il préparait un coup susceptible de lui rapporter deux cents pièces d'or.

— L'année où des cornes pousseront aux chevaux, raille le juge. En allant au marais il m'a régalié d'un conte semblable. Que t'ont appris les bureaux de la garnison sur notre digne hôte ?

— Comme d'habitude on m'a renvoyé de service en service. L'officier qui s'occupait des hommes m'a dit que la police militaire possédait les dossiers des déserteurs, et la police militaire m'a dit qu'ils étaient au recrutement. À la fin, un vieux sergent me prit à part et me prévint que j'aurais les cheveux tout blancs quand le dossier serait retrouvé, mais que le capitaine Mao, de la police militaire, avait servi dans le troisième corps de l'armée de l'Ouest et pourrait peut-être me renseigner. Or, il se trouve que ce capitaine Mao est le propre neveu du colonel Mao en garnison à Peng-lai. Malgré les moustaches les plus féroces que j'aie jamais vues, il a été fort aimable et s'est souvenu de notre Caporal, excellent soldat plusieurs fois cité pour actes de bravoure et adoré de ses camarades. Mais un jour, son commandant fut remplacé par un certain capitaine Wou, un fripon qui carottait sur la solde de la troupe. L'un des hommes ayant protesté, Wou commanda au Caporal de lui donner cent coups de sa corde d'arc. Le Caporal refusa, et, quand Wou essaya de le frapper, tomba sur lui à bras raccourcis. Lever la main sur un officier étant un crime capital, il ne lui restait plus qu'à s'enfuir. On découvrit par la suite que ce Wou avait accepté l'argent d'un espion au service des barbares et il fut décapité. Le capitaine Mao ajouta que si le Caporal n'avait pas fait de bêtises depuis sa désertion, l'armée fermerait les yeux sur le passé. On a besoin de braves soldats comme lui ; si le magistrat Teng veut bien dire un mot en sa faveur, il sera enrôlé de nouveau et promu sergent. Voilà toute l'histoire.

— Je suis heureux qu'il en soit ainsi. Le Caporal est une nature fruste, mais il a du cœur. Je verrai ce qu'on peut faire pour lui. Et le devin ?

— Aucun doute sur sa sincérité. C'est un vieillard très digne qui prend son art au sérieux. Il connaissait Ko Tse-yuan depuis longtemps et l'aimait bien. Selon lui, le vieux monsieur Ko était un brin tatillon, mais brave homme et toujours prêt à rendre service à son prochain. Je lui ai décrit Kouen-chan : il ne l'a jamais vu. J'ai alors demandé à ce devin une petite consultation personnelle. Quand il eut examiné ma main, il m'annonça que je mourrais par l'épée. Je lui répondis que rien ne pourrait me plaire davantage, mais il trouva mes paroles

inconsidérées. Comme je vous l'ai dit, il prend son art très au sérieux.

— Bon, déclara le juge. Voilà un point d'acquis. Je me demandais si un ennemi de Ko n'avait pas soudoyé le devin pour lui faire dire à son client que le 15 serait un jour néfaste, ce qui aurait facilité ses machinations. Maintenant, allons nous coucher ; il faut être au tribunal de bonne heure demain ! C'est notre dernière nuit à l'auberge du Phénix, Tsiao Taï. Je vais abandonner mon incognito et nous logerons au Yamen pendant le reste de ce congé.

Tsiao Taï accueillit la nouvelle avec une grimace réjouie et, prenant une chandelle, suivit son maître dans l'escalier.

L'atmosphère de la minuscule chambre leur parut encore plus brûlante et irrespirable que la veille. Le juge s'approcha de la fenêtre pour l'ouvrir, mais des milliers de petits chocs contre la paroi de papier huilé lui rappelèrent l'armée d'insectes prête à se lancer à l'assaut. Poussant un soupir résigné, il vint s'étendre sur la planche qui servait de couchette et ramena sa robe autour de lui afin de se protéger contre les hordes d'autres bestioles qui rampaient déjà dans sa direction. Tsiao Taï s'allongea sur le plancher comme la nuit précédente, la tête contre la porte.

Le juge se tourna et se retourna sur sa couche pendant un long moment. Depuis qu'il avait soufflé la chandelle, les insectes ailés se pressaient en moins grand nombre dehors, aussi, trouvant l'atmosphère de plus en plus suffocante, résolut-il d'ouvrir la fenêtre. Il tira sur le châssis... le poussa. En vain, elle était coincée. Prenant l'épingle de son chignon, il se servit de sa pointe aiguë pour découper le papier sale tendu sur l'armature de bambou. Une brise légère pénétra dans la pièce éclairée par la lumière froide de la lune. Le juge se sentit mieux. Il regagna sa planche se couvrit le visage avec son foulard pour se protéger des moustiques et, la fatigue aidant, finit par trouver le sommeil.

Le bruit rythmé de ronflements divers fut bientôt seul à troubler le silence de l'auberge.

KOUEN-CHAN RACONTE LE DÉBUT DE SES INFORTUNES. LE JUGE TI LUI PROMET LA FIN DE SES TOURMENTS.

TSIAO TAÏ se réveilla en sursaut. Quelque chose d'âcre lui picotait les narines. Une année de vie citadine n'avait pas affaibli l'acuité de ses sens, acquise pendant un long séjour dans les « vertes forêts ». Il éternua et pensa tout de suite à un incendie possible dans ce bâtiment construit en planches. Il se leva d'un bond, saisit son maître par les pieds, et se jeta contre la porte. Elle ne résista pas. Dans l'étroit couloir obscur, il heurta une forme visqueuse qu'il tenta d'agripper. Elle lui échappa, et le bruit d'une dégringolade le long des marches de bois fut suivi de gémissements sourds. Tsiao Taï se mit à tousser. Entre deux quintes, il hurla :

— Au feu ! Réveillez-vous tous !

Un vacarme indescriptible commença. Tandis que des hommes à demi nus se bousculaient dans le couloir, Tsiao Taï et le juge descendirent l'escalier quatre à quatre. En bas, Tsiao Taï buta contre un corps humain, reprit son équilibre, et courut vers la porte qu'il ouvrit d'un coup de pied. Il respira une bouffée d'air frais, puis toussant de nouveau, gagna le comptoir et chercha le briquet pour allumer une chandelle. Le juge Ti se précipita dehors. Il avait la nausée, tout dormait autour de lui, mais après avoir éternué à plusieurs reprises, il se sentit mieux. Il leva la tête vers le premier étage : aucune trace de flammes nulle part. Brusquement, il comprit ce qui avait dû se passer et rentra dans l'auberge.

Ses cheveux en broussaille, le garçon venait d'émerger du comptoir et allumait d'autres chandelles. Leur lumière éclaira un étrange tableau. Le Caporal, nu comme un ver mais plus semblable à un énorme singe velu, se penchait avec Crâne-chauve sur Kouen-chan, totalement nu lui aussi et le corps luisant d'huile. Assis par terre, le borgne tenait sa jambe gauche en gémissant. Les trois autres compagnons du Caporal, à peine plus vêtus, se regardaient avec des yeux larmoyants. Nue également, mademoiselle Œillet-Rose serrait une petite serviette sur son ventre en contemplant la scène d'un air horrifié. Le juge Ti (avec Tsiao Taï la seule personne complètement habillée de l'assistance) se pencha pour ramasser une sarbacane en bambou de deux pieds de long à l'extrémité de laquelle était attachée

une gourde. Après l'avoir rapidement examinée, il demanda au borgne :

— Quel poison as-tu soufflé dans notre chambre ?

— Ce n'était pas du poison... Seulement un soporifique ! pleurnicha Kouen-chan. Je ne voulais faire de mal à personne, et maintenant j'ai la cheville cassée !



RÉVEIL MOUVEMENTÉ À L'AUBERGE DU PHÉNIX

Le Caporal lui lança un coup de pied dans les côtes.

— Je vais te rompre les os ! tonna-t-il. Pourquoi t'es-tu introduit ici, fils de chien ?

— C'est moi qu'il voulait cambrioler, expliqua le juge Ti. Il se tourna vers Tsiao Taï qui fouillait une pile de vêtements posée par terre. Tu peux refermer la porte, lui dit-il, la poudre que ce coquin a

vaporisée dans la maison est partie maintenant. S'adressant au Caporal, il ajouta : Le chien s'est déshabillé ici et s'est enduit le corps d'huile pour glisser plus facilement entre les mains de ceux qui essaieraient de l'attraper. Son intention était de disparaître après avoir volé tout ce qu'il aurait pu.

— Ma décision est facile à prendre, alors, répondit le chef des truands. Je n'aime pas tuer, mais la loi du milieu ordonne la mort pour celui qui vole ses camarades. Nous allons lui faire son affaire. Si vous désirez l'interroger d'abord, allez-y, vous avez la priorité.

Il fit signe à ses hommes. Ceux-ci étendirent Kouen-chan en croix sur le sol et montèrent sur les mains et les pieds du misérable pour lui interdire tout mouvement. Lorsque Crâne-chauve pesa de tout son poids sur sa cheville brisée, le borgne poussa un hurlement de douleur. Le Caporal voulut lui donner quelques coups de talon pour le faire taire, mais le juge Ti s'interposa en fixant avec curiosité le corps émacié à l'extrême et couvert de longues cicatrices d'un vilain aspect. Des cicatrices de brûlures, lui sembla-t-il.

Tsiao Taï s'approcha de son maître et lui remit deux paquets qu'il venait de ramasser dans les vêtements de Kouen-chan. Le juge rendit le plus lourd à son lieutenant et ouvrit l'autre. Il contenait un gros calepin tout taché d'eau.

— Où as-tu volé cela ? demanda-t-il à l'homme étendu.

— Je l'ai trouvé, pleurnicha le borgne.

— Ne mens pas !

— C'est la vérité !

— Va me chercher des pincettes et une pelletée de charbon rouge dans la cuisine, commanda le Caporal au serveur. Nous poserons quelques braises ardentes sur le ventre de ce cochon-là. Ça leur délie toujours la langue. L'inconvénient, c'est que ça pue un peu... mais on ne peut pas tout avoir !

— Non ! Non ! hurla Kouen-chan. Ne me brûlez pas ! Je l'ai trouvé, je le jure !

— Où ? demanda le juge.

— Ici ! L'autre nuit je suis venu et j'ai fouillé toutes les chambres pendant que vous dormiez. Le calepin était derrière le lit de cette fille.

Le juge Ti regarda mademoiselle Œillet-Rose. Portant la main à sa poitrine nue, elle étouffa un cri. L'expression suppliante qu'il lut dans ses yeux fit tout comprendre au magistrat. Il se hâta de dire :

— Le chien ment, mais nous n'arriverons à rien ici. Mon camarade et moi allons l'emmener dans un endroit tranquille où nous pourrions l'interroger à notre aise. Nos méthodes risquent d'être un peu bruyantes et ce n'est pas la peine que tout le voisinage soit au courant de ce qui se passe !

— Je ne veux pas aller avec eux ! cria Kouen-chan.

Le Caporal le fit taire d'un coup de talon en disant :

— Le sale chien ! Accuser ma mignonne !

— Mais c'est vrai, je vous assure ! hurla le borgne. J'en ai déchiré une ou deux pages et je l'ai remis en place. Quand je suis revenu ce soir...

Le juge Ti avait prestement retiré l'un de ses chaussons de feutre. Il en enfonça l'extrémité dans la bouche ouverte de Kouen-chan et dit :

— Tu nous raconteras le reste plus tard.

Montrant au Caporal la sarbacane en bambou, il expliqua :

— La poudre est dans la gourde. Je suppose que si l'on en souffle suffisamment sous le bas d'une porte, elle se répand dans l'air de la pièce et son pouvoir soporifique endort tous ses occupants. Mais le coquin n'a pas eu de chance, mon camarade dormait sur le sol et reçut toute la poudre en pleine figure. Un éternuement immédiat l'en débarrassa, et, avant qu'elle eût le temps de faire son effet, nous étions dans le couloir. J'avais découpé le papier des fenêtres avant de me coucher, si bien que la brise du soir a fini de disperser le narcotique. Sans cela, vous seriez tous profondément endormis à présent, et mon camarade et moi aurions la gorge tranchée.

Se tournant vers le borgne, il demanda :

— C'est toi qui avais coincé la fenêtre, j'imagine ?

Kouen-chan fit un signe affirmatif, essayant de rejeter le chausson qui distendait ses mâchoires.

— Mettez-lui un emplâtre adhésif sur la bouche, commanda le juge Ti. Roulez-le dans une vieille couverture, nous passerons deux perches dedans pour l'emporter sur nos épaules. Si nous rencontrons les veilleurs de nuit, nous dirons qu'il est atteint d'une maladie contagieuse et que nous l'emmenons chez le médecin.

— Descends de là, ordonna le Caporal au truand chauve toujours debout sur un pied du borgne, et va chercher un emplâtre. De toute façon, il ne peut pas se servir de sa patte !

Au juge, il demanda :

— N'as-tu pas besoin de quelques instruments ?

— J'ai été chef des sbires, je connais mon travail, répliqua le juge. Mais prête-moi tout de même un couteau.

— Entendu. Ça me fait penser à une chose : rapporte-moi ses oreilles et ses doigts. Je les enverrai comme avertissement à quelques bonshommes qui en prennent un peu trop à leur aise ! Tu les envelopperas dans un morceau de papier huilé. Où cacheras-tu le reste du cadavre ?

— Nous l'enterrerons dans le marécage. Personne ne le trouvera jamais.

— Très bien. En principe, je n'aime pas qu'on tue, mais quand on y est obligé, autant que le boulot soit fait proprement.

Les yeux exorbités, Kouen-chan se tortillait comme une anguille sous le poids des truands et, quand le chauve retira le chausson de sa bouche, il émit des sons incohérents aussitôt étouffés par l'emplâtre appliqué sur ses lèvres. Le Caporal en personne lui attacha les pieds et les mains avec une corde solide. Mademoiselle Œillet-Rose tendit une vieille couverture à Tsiao Taï et tous deux enroulèrent le prisonnier dedans. Deux perches furent ensuite apportées et les truands y ficelèrent solidement le long colis.

Au moment où le juge et Tsiao Taï soulevaient la civière improvisée pour la placer sur leurs épaules, l'Étudiant apparut. Il jeta un coup d'œil étonné aux hommes peu vêtus et à la jeune fille sans vêtements du tout et demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Ça ne te regarde pas, gringalet ! répliqua le Caporal tandis que le juge et son lieutenant sortaient chargés de leur fardeau.

La rue était vide. Si des voisins avaient entendu quelque chose, ils trouvaient plus sage de ne pas se montrer.

Après quelques minutes de marche, le juge et son compagnon rencontrèrent les veilleurs de nuit. S'adressant à leur chef, le juge Ti commanda :

— Aidez-nous à porter cet homme au tribunal. C'est un dangereux criminel.

Deux des veilleurs se chargèrent aussitôt de l'encombrant colis.

À l'entrée du Yamen, le juge remit sa carte à un garde somnolent et l'envoya réveiller monsieur Pan. Les veilleurs de nuit déposèrent leur charge sur le sol et se retirèrent. Un lampion à la main, le garde revint bientôt, suivi du conseiller en robe de chambre. Monsieur Pan commença tout de suite à poser des questions, mais le juge répondit seulement :

— Je vous amène Kouen-chan. Dites aux gardes de le conduire dans votre bureau et faites appeler le magistrat Teng. Je vous expliquerai tout plus tard.

Lorsque le prisonnier fut dans le cabinet de monsieur Pan, le juge demanda une cruche de vin chaud, puis, aidé de Tsiao Taï, il débarrassa Kouen-chan de sa couverture et coupa ses cordes avec le couteau du Caporal. Toujours aidé par Tsiao Taï, il l'assit dans un fauteuil qu'il tourna face au mur. Kouen-chan voulut arracher l'emplâtre de sa bouche, mais les liens avaient si cruellement mordu dans sa chair qu'il lui fut impossible de remuer le bras et il se mit à gémir. La lumière de l'unique bougie éclairait son visage contracté par la douleur et son maigre corps couvert de cicatrices.

Le regard de Tsiao Taï tomba sur la cheville enflée du misérable.

— Cette patte démolie me donne une idée, s'écria-t-il. Ne serait-ce pas ce chien-là qui aurait suivi le couple d'amoureux en faisant

semblant de boiter pour ne pas être reconnu ? Il est plutôt grand et maigre, ça correspond au signalement.

Le juge Ti pivota sur lui-même et regarda fixement son lieutenant. Déconcerté, celui-ci balbutia :

— Enfin... je... c'est seulement une idée qui m'était venue.

— Tais-toi ! commanda le juge.

Il se mit à marcher de long en large, marmonnant des paroles indistinctes. Soudain, il s'arrêta et dit posément :

— Merci, Tsiao Taï. Ta remarque vient de me faire découvrir la vérité. J'ai été un imbécile de me laisser aveugler ainsi, mais à présent mon problème est résolu !

On entendit des pas dans le couloir. Le juge fit signe à Tsiao Taï de rester avec le prisonnier et sortit.

Teng arrivait, en robe de chambre comme monsieur Pan, et les paupières gonflées de sommeil. Il voulut parler, mais le juge lui dit à voix basse :

— Renvoyez votre conseiller.

Lorsqu'il eut obéi, le juge continua :

— Demain, vous ferez comparaître Kouen-chan devant vous. La loi interdit au magistrat d'interroger un prisonnier hors du tribunal, mais cela ne s'applique pas à moi en ce moment, je vais le questionner. Allez vous placer sans bruit derrière son fauteuil pour qu'il ne se doute pas de votre présence.

Un garde apparut, portant sur un plateau une cruche de vin et une tasse. Le juge les prit et retourna dans le cabinet. Tirant une chaise près de Kouen-chan, il s'assit, la cruche dans une main, et la tasse dans l'autre. Le magistrat Teng et Tsiao Taï demeurèrent debout. Le juge fit signe à son lieutenant de fermer la porte à clef, puis il arracha l'emplâtre des lèvres du prisonnier.

Le borgne ouvrit et ferma la bouche plusieurs fois de suite.

— Ne... ne me... bégaya-t-il.

— Tu ne seras pas torturé, Kouen-chan, je te le promets, dit le juge d'un ton doucement persuasif. Je suis un agent spécial. Je t'ai sauvé du Caporal et des cruautés de sa bande. Bois un peu de vin.

Il approcha la tasse des lèvres de Kouen-chan et lui fit avaler quelques gorgées de liquide, puis, dénouant son propre foulard, il le posa sur les cuisses nues de son interlocuteur.

— Tout à l'heure, je te ferai donner une robe propre et un médecin soignera ta cheville. Ensuite, tu pourras dormir longtemps... longtemps. Tu dois être bien fatigué, Kouen-chan, et ta cheville te fait bien souffrir...

Ce soudain changement d'atmosphère déconcerta le borgne. Des larmes roulèrent sur ses joues creuses. Le juge sortit un petit paquet de sa robe et l'ouvrit pour montrer le poignard ancien à Kouen-chan. Du

même ton apaisant, il demanda :

— Ce poignard était-il accroché au-dessus de la table de toilette ?

— Non, il était suspendu près du lit, à côté du luth, répondit machinalement le prisonnier. Il tenta vainement de lever la main. Le juge le fit boire à nouveau.

— Ma cheville ! gémit Kouen-chan. Elle me fait terriblement mal !

— Nous allons nous en occuper, ne t'inquiète pas. Bientôt, tu te sentiras mieux. Je te promets que tu ne seras pas torturé. La dernière fois, on t'a brûlé le corps, n'est-ce pas ?

— Avec des fers rouges ! Et j'étais innocent, c'est la fille qui les avait appelés !

— Il y a longtemps de cela, Kouen-chan. Maintenant, tu vas être condamné pour avoir tué une femme, mais je te promets que ce sera une mort facile et sans torture préalable.

— C'est elle qui s'est offerte, la garce, je vous le jure ! Juste comme la petite putain la première fois. Et voyez ce qu'ils ont fait de mon corps avec leurs fers rouges.

— Pourquoi t'ont-ils brûlé, Kouen-chan ?

— J'étais jeune alors... presque un enfant. Je passais devant la maison, et cette fille m'a souri derrière la fenêtre. C'était une invite, croyez-moi ! Mais quand je suis entré, elle a prétendu qu'elle avait seulement ri de ma laideur. Je sentis une bouffée de désir monter en moi... je l'ai attrapée par le cou... elle s'est débattue en poussant des cris et m'a frappé avec un cruchon de vin. Le pot s'est brisé sur ma figure tandis qu'un fragment pointu m'entraînait dans l'œil. Vous pouvez voir le résultat. Alors, des hommes sont arrivés. Elle a dit que j'avais voulu la violer. Ils m'ont jeté à terre, m'ont brûlé. Quand ils sont sortis chercher les sbires, j'en ai profité pour m'enfuir...

Il se mit de nouveau à sangloter, tremblant de tous ses membres et claquant des dents. Sans rien dire le juge le fit boire et, au bout d'un instant, Kouen-chan reprit :

— Je n'ai jamais approché une autre femme depuis... jamais... sauf hier, à l'heure de la sieste, cette garce qui s'est offerte à moi. Je ne voulais pas vraiment, je vous le jure ! J'étais venu pour l'argent... Il faut me croire !

— Étais-tu déjà entré auparavant chez le magistrat ? demanda le juge.

— Seulement une fois. Aussi pendant la sieste. C'est l'instant le plus propice, car la nuit il y a les gardes. Je suis entré par la porte dérobée. La femme se trouvait dans la bibliothèque. Au moment où j'ai découvert le coffre-fort derrière la table de toilette, j'ai entendu quelqu'un arriver. Je suis sorti dans le jardin, j'ai grimpé sur le toit et me suis laissé tomber dans la rue déserte.

— Par où es-tu passé la seconde fois ?

— Par le toit et le jardin. J'ai soufflé ma poudre sous la porte et quand je suis entré, quelques minutes plus tard, la servante dormait profondément sur la couche de bambou. J'ai été dans la chambre à coucher pour ouvrir le coffre. C'est alors que je l'ai vue, endormie aussi. Elle était étendue sur son lit, toute nue, la garce ! Je ne voulais pas la prendre... mais une force irrésistible m'y a poussé. Pourquoi n'avait-elle pas voilé décentement son corps ? Pourquoi était-elle nue comme une putain ? Elle s'offrait à moi, je vous dis ! Et elle me narguait avec son visage immobile, paupières baissées ! J'ai pris le poignard et je l'ai enfoncé dans son cœur impur. J'aurais voulu la couper en morceaux... détruire complètement cette débauchée... cette...

Il s'arrêta. La sueur inondait son visage et coulait le long du torse huilé. Il fixa sur le juge son œil unique où brillait une lueur démente et reprit :

— J'entendis une porte claquer dans la maison. Je courus vers le cabinet de toilette. La servante était toujours sous l'empire de ma drogue, mais des pas précipités approchaient dans le couloir. Je soufflai toute la poudre de ma sarbacane de ce côté et filai dans le jardin, refermant la porte derrière moi. Je me hissai sur le toit, dégringolai dans la rue et courus jusqu'à la première maison de thé. Il était tôt, et seul le garçon se trouvait sur la terrasse. Je lui dis que je ne me sentais pas bien et me laissai tomber dans un fauteuil. Après avoir avalé plusieurs tasses de thé, je me remis un peu. Je compris qu'il me fallait quitter cette ville maudite où j'avais été humilié... souillé. Pour cela, il était nécessaire que je mette le plus tôt possible la main sur l'argent de Leng Tsien. Alors, je pourrais partir loin, bien loin, en un lieu où je me débarrasserais de ma souillure. À ce moment, vous êtes arrivés tous les deux. Vous êtes repartis en laissant votre compagnon. Je l'ai bien examiné. Quand vous êtes revenus, je vous ai de nouveau étudiés l'un et l'autre. Je compris que vous seriez capables de faire cracher son argent à Leng. Je vous ai suivis jusqu'à votre hôtel et...

— Oui, je sais, l'interrompt le juge. Je sais aussi comment le carnet est venu entre tes mains. Tu l'as trouvé dans la chambre de mademoiselle Oëillet-Rose et tu t'es d'abord contenté d'en déchirer deux ou trois pages. Ce soir tu l'as volé, mais cela n'a aucune importance. À présent, notre seule tâche est d'adoucir tes dernières heures. Si nous voulons y arriver, il faut que l'assassinat de madame Teng passe pour un simple meurtre. Si tu racontes que tu l'as d'abord violée, tu n'échapperas pas à la torture et tu seras condamné au supplice de la mort lente. Tu sais comment la chose se passe, n'est-ce pas ? Le bourreau commence par découper de petites tranches de ta

poitrine...

— Non ! hurla Kouen-chan. Je ne veux pas, aidez-moi !

— Bien. Mais alors il faut m'écouter avec soin et faire exactement ce que je vais dire. Tu savais, expliqueras-tu, que madame Teng allait souvent voir sa sœur aînée qui habite une villa située aux environs de la porte Nord. Tu as pénétré dans le Yamen par le petit jardin et, après t'être assuré que la servante n'était pas là, tu as frappé à la porte. Tu as dit à madame Teng que sa sœur lui demandait d'apporter dix pièces d'or pour régler une affaire de famille secrète et urgente et qu'elle recommandait de n'en parler à personne, pas même à son mari. Elle te crut, prit l'argent, et sortit avec toi par la porte de derrière. Pendant l'heure de la sieste la rue était vide, aussi personne ne vous a vus traverser le quartier en ruine pour aller au marais. Là, tu lui dis de te remettre son or et ses bijoux. Elle voulut appeler au secours. Effrayé, tu sortis ton poignard en lui criant de se taire. Elle tenta de t'arracher l'arme, et dans la lutte, sans que tu comprennes comment la chose est arrivée, elle s'écroula morte. Tu lui as arraché boucles d'oreilles et bracelets et pris les pièces d'or. Cet or, tu l'as dépensé, mais tu n'as pas osé te défaire des bijoux. Les voici, ils serviront à prouver tes dires.

Sortant de sa manche les boucles d'oreilles et les bracelets de madame Teng, il les montra au prisonnier et reprit :

— Tiens-t'en à cette histoire, Kouen-chan. Je te garantis que tu ne seras ni battu ni torturé. Tu mourras, mais d'une mort rapide et tes tourments seront terminés. Maintenant, on va te donner un bon lit. Un médecin va s'occuper de ta cheville. Après cela tu pourras dormir. Tu comparaitras à l'audience de demain matin, tu raconteras ton histoire et personne ne t'ennuiera plus. Pendant des jours et des nuits, tu pourras te reposer, Kouen-chan. Tu m'entends : te reposer !

Le malheureux ne répondit pas. Son menton descendait lentement vers sa poitrine ; il avait atteint la limite de son endurance.

Le juge Ti se leva.

— Appelle les gardes, murmura-t-il à Tsiao Taï. Tu leur diras de l'enfermer dans une cellule. Qu'un médecin soigne sa cheville et lui donne un sédatif.

Il fit signe à Teng de le suivre au-dehors.

Le visage du magistrat était d'une pâleur mortelle. Il voulut parler de sa reconnaissance, mais le juge l'interrompit en disant :

— J'espère que vous me permettrez de passer la nuit au Yamen ?

— Mais certainement, Ti ! Tout ce que vous voudrez ! Arrivé dans la cour, il ajouta : C'était horrible, Ti.

— Oui, répondit brièvement le juge. Voulez-vous faire venir votre conseiller et lui dire de mettre douze sbires à la disposition de mon lieutenant ? Ils vont arrêter le chef de la pègre – que ses hommes

appellent le Caporal – et un jeune voyou surnommé l'Étudiant.

— À vos ordres, Ti.

Teng frappa dans ses mains, et quand monsieur Pan apparut, l'air terrifié, il lui dit de faire préparer l'appartement d'honneur pour le juge et de suivre ses instructions en ce qui concernait les deux arrestations. Avec un sourire forcé, il ajouta :

— Si vous demeurez quelques jours encore dans mon district, Ti, la geôle sera trop petite !

— Les prisonniers comparaîtront demain matin, répondit le juge toujours impassible. Je vous demanderai de me désigner comme votre assesseur au début de l'audience afin que je puisse interroger moi-même certains d'entre eux. Bonne nuit.

Il donna ses dernières instructions à Tsiao Tai et au conseiller Pan, puis un serviteur le conduisit à l'appartement des invités, derrière la grande salle de réception. La chambre était vaste et confortable. Il s'assit dans un fauteuil et suivit d'un regard absent les mouvements des deux domestiques qui allumaient les grands candélabres d'argent sur la haute table murale et ouvraient les rideaux du lit en bois de rose sculpté. Le vieux majordome arriva, portant un plateau à thé couvert de sucreries et de fruits divers. Une petite servante qui avait de la peine à garder ses yeux ouverts trottnait à sa suite. Elle tenait une robe de lit propre qu'elle accrocha au portemanteau de laque rouge. Le vieil homme remplit une tasse de thé bouillant. Il alluma ensuite un bâtonnet d'encens devant la grande peinture représentant un paysage qui décorait la cloison latérale et, avant de se retirer, s'inclina très bas devant le juge en lui souhaitant bonne nuit.

Le juge Ti se carra dans le fauteuil pour boire lentement son thé, puis il leva le bras gauche d'un geste las et sortit de sa manche la sarbacane de Kouen-chan. Poussant un soupir, il la posa sur la table. Il aurait dû penser de lui-même à l'emploi d'un tel instrument. La femme de chambre qui n'était pas sortie de son sommeil lorsque Teng avait renversé le vase sur les dalles de marbre... le visage serein de la morte... tout cela aurait dû lui faire immédiatement comprendre qu'un soporifique avait été utilisé. Et les coïncidences ne jouaient aucun rôle dans l'affaire. Teng, par exemple, n'avait pas perdu conscience à la suite d'un accès de folie, il s'était simplement endormi sous l'effet du somnifère envoyé par Kouen-chan avant de s'enfuir. Et madame Teng était déjà morte quand son mari l'avait aperçue par la porte entrouverte.

Le juge entendit vaguement la claquette des veilleurs de nuit qui passaient devant le tribunal. Dans quelques heures, ce serait l'aube et il y avait peu de chances pour qu'il dormît maintenant.

Son regard tomba sur l'élégante petite bibliothèque en bambou poli placée dans un coin de la pièce. Il se leva pour aller choisir un

volume à la riche reliure de brocart. L'ayant ouvert, il découvrit que c'était une édition privée des poèmes du magistrat Teng, imprimée sur un coûteux papier lisse comme du beau jade blanc. Avec une exclamation irritée, il le posa et prit un autre livre au hasard. Cette fois, il tomba sur un ouvrage bouddhiste. Assis de nouveau dans son fauteuil, il lut lentement à voix haute :

La naissance est le commencement de la souffrance,

La vie est la continuation de la souffrance.

Mourir sans jamais renaître est l'unique chemin

Qui mène à l'extinction de toute souffrance.

Il referma le livre. En bon disciple de Confucius, il prisait peu l'enseignement bouddhiste, mais ce qu'il venait de lire s'accordait de façon saisissante à sa présente humeur.

Il s'endormit avec le volume sur les genoux.

MADAME KO PRÉSENTE SA DÉFENSE DEVANT LE TRIBUNAL.
L'ÉTUDIANT DÉCRIT UN HORRIBLE ASSASSINAT.

Aux PREMIÈRES LUEURS de l'aube, Tsiao Taï vint faire son rapport. Pendant que le juge Ti terminait sa toilette en peignant sa barbe, il commença ainsi :

— Le Caporal et l'Étudiant sont sous les verrous. Pendant un instant j'ai eu peur de voir les choses se gâter. Le chauve et ses compagnons avaient déjà le couteau à la main pour défendre leur chef, mais celui-ci a crié : « Ne vous ai-je pas suffisamment dit que je ne veux pas de batailles ? Mon rôle est fini. Que Crâne-chauve prenne ma place. » Puis il se laissa entraîner sans résistance.

Le juge Ti hocha la tête avec satisfaction.

— J'ai encore du travail pour toi, dit-il. Emprunte un cheval aux gardes du Yamen et rends-toi à la maison de campagne de la sœur aînée de madame Teng, au sortir de la porte Nord. Tâche de savoir où habitent ses autres sœurs. En revenant, achète deux rouleaux de belle soie, comme celle utilisée pour les vêtements des femmes de qualité. Voici la somme nécessaire.

Il donna dix pièces d'argent à Tsiao Taï et ajouta :

— Si tu es de retour avant la fin de l'audience, viens me retrouver derrière la table du tribunal et ouvre bien l'oreille.

Tsiao Taï partit en toute hâte, désireux d'assister aux débats. Le juge avala une tasse de thé bouillant et gagna le cabinet de monsieur Pan.

Le vieux conseiller lui dit que le magistrat Teng le priait de bien vouloir préparer lui-même le programme du jour.

— Avez-vous rédigé le rapport relatant la découverte du cadavre de monsieur Ko ? demanda le juge.

Pan You-té lui tendit quelques feuillets. Le juge les lut avec soin. Il corrigea plusieurs phrases de façon à donner le bénéfice de la découverte au conseiller, puis il signa le document et y apposa les sceaux voulus. Rendant les papiers à monsieur Pan, il dit :

— Après m'avoir nommé assesseur, le magistrat Teng entendra Kouen-chan. Je n'interviendrai que si l'accusé tente de déformer les faits. J'interrogerai ensuite madame Ko. Enfin, le magistrat et moi nous nous occuperons ensemble du banquier Leng Tsien. Voici deux

bons, chacun de trois cent cinquante pièces d'or. Ils représentent environ les deux tiers de l'argent volé à Ko par Leng Tsien. Inscrivez dessus le nom des héritiers de Ko, l'argent leur appartient.

Il sortit de sa manche le pesant paquet trouvé par Tsiao Taï dans les vêtements de Kouen-chan. L'ayant ouvert, il continua :

— Ces quatre lingots représentent la valeur de deux cents pièces. C'est le fonds de secours de monsieur Ko, volé dans son coffre par Kouen-chan. Cet or revient aussi aux héritiers de monsieur Ko. Restent enfin trois cents pièces déposées par Leng chez le changeur ayant pour enseigne La Pluie céleste. Faites-les restituer également.

Monsieur Pan écrivit des reçus pour les bons et pour l'or. Les tendant au juge Ti, il déclara en souriant :

— Votre Excellence a découvert le coupable et recouvré tout l'argent volé ! Comment Votre Excellence s'y est-elle prise pour faire si vite ?

— J'ai été aidé par les circonstances, répondit le juge sans se compromettre. Pouvez-vous me prêter une robe et un bonnet convenables pour l'audience ?

Le conseiller appela un commis qui revint bientôt avec une longue robe de damas bleu et un bonnet en velours noir galonné d'or. Le juge Ti enfila le vêtement par-dessus le sien, fourra sa vieille coiffure dans sa manche et plaça celle ornée d'or sur sa tête. Il rejoignit l'appartement des invités dans cette majestueuse tenue et commanda un petit déjeuner frugal au majordome.

Quand il eut reposé ses baguettes, il sortit dans le jardin de rocaille et se promena les mains derrière le dos. Il se sentait nerveux et, en même temps, las. Enfin le grand gong de bronze de la porte du tribunal résonna par trois fois, annonçant l'audience du matin.

Teng attendait le juge Ti dans son bureau. Il avait mis sa robe officielle de brocart vert et portait sur sa tête le bonnet noir à deux ailes de sa charge. Il écarta le rideau orné de la traditionnelle licorne, et les deux hommes passèrent ensemble sur l'estrade. Teng insista pour que son collègue prît place à sa droite.

La sinistre trouvaille faite chez madame Ko, son arrestation et celle des deux truands étaient connues à présent dans toute la ville. La salle du tribunal regorgeait de monde et les nombreux spectateurs qui n'avaient pu y pénétrer se pressaient au-dehors.

Quand le magistrat Teng eut déclaré l'audience ouverte, il remplit la formule qui faisait du juge Ti son assesseur. Le pinceau levé, il s'enquit :

— Combien de jours dois-je mettre pour la durée de votre mandat, Ti ?

— Un seul jour, répliqua le juge. Aujourd'hui.

Teng signa et apposa son sceau sur les feuillets qu'il tendit à son

collègue pour que celui-ci procédât à la même opération. Il rédigea ensuite un ordre pour le geôlier, et Kouen-chan fut amené devant le tribunal. Deux sbires l'aidaient à marcher. Sa cheville avait été mise entre deux planchettes et il semblait appartenir davantage au monde des morts qu'à celui des vivants. Le juge ne put s'empêcher de penser à la description faite par Tsiao Taï après leur première rencontre du borgne : un répugnant insecte qui a perdu sa carapace.

Après lui avoir posé les questions habituelles sur ses nom et profession, Teng déclara que Kouen-chan était accusé de vol et d'assassinat. Le borgne récita la confession qui lui avait été soufflée, s'embrouillant un peu en cours de route, mais vite remis dans la bonne voie par une ou deux adroites interventions du juge Ti.

Le premier scribe lut à haute voix la déposition qu'il venait de prendre par écrit. Kouen-chan reconnut qu'elle correspondait bien à ce qu'il venait de dire et y apposa la marque de son pouce. Teng le déclara coupable des deux crimes dont il était accusé, et le condamna à la décapitation. Les gardes le reconduisirent dans sa cellule où il attendrait la confirmation de la sentence ; celle-ci ne pouvait être prononcée que par la Cour métropolitaine, chargée de ratifier toutes les condamnations à la peine capitale. Des bruits confus montèrent de la salle. Quelques spectateurs injuriaient le criminel, d'autres criaient leur admiration pour le magistrat Teng. Comme celui-ci frappait la table de son martelet, le juge Ti se pencha vers lui et murmura :

— À présent, j'aimerais qu'on fasse venir madame Ko.

Teng remplit une nouvelle formule, et une geôlière amena l'accusée. Madame Ko avait tiré ses cheveux en arrière pour les coiffer en un chignon tout simple retenu par un peigne de jade vert, seul ornement qu'elle portât. Sans fard, vêtue d'une robe blanche unie, elle avait l'air d'une tranquille femme d'intérieur. Tandis qu'elle s'agenouillait lentement sur les dalles, le juge Ti eut un instant d'inquiétude et se demanda si, après tout, il ne s'était pas trompé à son sujet.

Teng posa plusieurs questions insignifiantes puis déclara que son assesseur allait poursuivre l'interrogatoire. Le juge Ti prit alors la parole :

— Hier soir, madame Ko, le cadavre de votre mari fut découvert devant vous sous le carrelage de sa chambre. Votre attitude laissait voir clairement que vous connaissiez la présence du corps en cet endroit, le conseiller Pan You-té et moi-même sommes prêts à en témoigner. Avant que la cour ne formule son accusation, je vous demanderai de nous dire, de façon détaillée, ce qui s'est passé le 15 au soir, quand votre époux eut quitté le kiosque pour se rendre dans sa chambre.

Madame Ko releva la tête et commença d'une voix douce mais

parfaitement audible :

— L'humble veuve ici présente se reconnaît coupable de ne pas avoir averti immédiatement le tribunal de la terrible vérité. Daigne la cour se montrer clément en se souvenant que je suis une femme faible et ignorante ayant toujours mené une vie retirée.

Elle s'arrêta un instant et un murmure de sympathie monta de la salle. Le magistrat frappa la table de son martelet pour rappeler les spectateurs à l'ordre. Madame Ko reprit :

— Combien de fois, au cours d'épouvantables cauchemars, je les ai vécues à nouveau, ces atroces minutes ! Je venais de quitter mon boudoir pour aller vérifier si la servante avait bien préparé la robe de lit de mon époux. Soudain j'eus la sensation de ne plus être seule ; je me retournai vivement et vis les rideaux du lit s'ouvrir tandis qu'un homme en sortait. Je voulus appeler au secours, mais l'inconnu leva un grand couteau et, paralysée par la frayeur, je ne pus que pousser un faible gémissement. Il s'avança vers moi...

— Décrivez cet homme, coupa le juge Ti.

— Il avait noué un léger voile bleu autour de son visage, Votre Excellence. Il était grand et svelte et portait un... une... je ne sais plus très bien, tant j'avais peur. Ah ! si... je crois qu'il portait une veste bleue et un pantalon comme les travailleurs manuels.

Le juge inclina la tête et elle poursuivit :

— Appuyant la pointe du couteau sur ma poitrine, il me dit d'une voix sifflante, étouffée d'horrible façon par son voile : « Un cri et tu es morte ! Ton mari va venir. Parle-lui naturellement et fais ce qu'il te dira. » À ce moment, j'entendis des pas dans le couloir de la terrasse. L'homme bondit vers la porte et se colla le dos au mur. Mon époux entra et, me voyant, voulut parler. Sans lui en laisser le temps, l'homme le frappa dans le dos.

Madame Ko se cacha le visage entre ses mains et se mit à sangloter. Le juge fit signe au chef des sbires de lui donner du thé fort. Elle but la tasse avec avidité et reprit :

— J'ai dû perdre connaissance. Quand je revins à moi, mon mari n'était plus là. Je vis seulement sa robe et son bonnet sur une chaise. L'homme enfila le vêtement par-dessus le sien et se coiffa du bonnet. Oh ! l'horreur de ce visage masqué d'un voile au-dessus de la robe que mon pauvre mari avait coutume de porter ! Et il y avait du sang sur le voile. L'homme murmura : « Ton mari est mort. Il s'est suicidé, tu entends ? Si jamais tu dis autre chose, je reviendrai te couper la gorge ! » Il me poussa brutalement vers la porte. Je me traînai jusqu'à mon boudoir, et à peine m'étais-je effondrée sur mon lit que des cris montèrent du jardin. Les domestiques hurlaient que mon mari venait de se jeter à l'eau, qu'il s'était noyé. J'ai voulu dire la vérité, Votre Excellence, je le jure ! Mais dès que j'eus décidé de venir devant le

tribunal, je revis par la pensée l'horrible masque couvert de sang... et je n'ai pas osé ! Je sais que je suis coupable de ne pas être venue, Votre Excellence, mais vraiment j'ai eu peur...

Les larmes coulèrent à nouveau de ses yeux.

— Relevez-vous, Madame, dit le juge Ti.

La geôlière aida madame Ko à se remettre debout. Elle demeura appuyée contre la table du scribe, à gauche du tribunal, regardant devant elle d'un air hagard. Le juge Ti se pencha vers son collègue et dit :

— Faites appeler Pao Liang, s'il vous plaît.

Deux sbires amenèrent l'Étudiant au pied du tribunal. Il était vêtu d'une veste ouverte et d'un pantalon trop large. Le juge lui trouva une expression aussi maussade qu'à leur première rencontre à l'auberge du Phénix. Quand le jeune homme aperçut le juge, il se raidit, puis son regard tomba sur madame Ko qui le fixait d'un air glacial. Lentement, il s'agenouilla.

— Énoncez vos nom et profession, commanda le juge.

D'une voix ferme le jeune voyou dit :

— L'humble étudiant que je suis se nomme Pao. Mon nom personnel est Liang. Je suis diplômé de l'école municipale.

— Comment avez-vous l'audace de faire état de votre rang scolaire, vous qui avez apporté la honte sur la classe des lettrés et commis l'ignoble crime dont on vous accuse ? Cette femme vient de tout confesser !

— Je ne sais pas de quel crime parle Votre Excellence, répondit l'Étudiant d'une voix calme. Et je n'ai jamais vu cette femme.

Le juge éprouva une certaine mortification. Il avait compté que sa présence derrière le tribunal et une confrontation inattendue avec madame Ko feraient perdre son sang-froid au jeune homme. Il avait apparemment sous-estimé son adversaire. D'un ton sec, il ordonna :

— Lève-toi, Pao Liang, et regarde cette femme ! Puis, à madame Ko il demanda : Reconnaissez-vous en cet homme le meurtrier de votre mari ?

Elle se tourna vers l'Étudiant. Pendant un bref instant leurs regards se croisèrent.

— Comment pourrais-je le reconnaître ? répondit-elle posément. N'ai-je pas expliqué à Votre Excellence que l'homme était masqué ?

— Par déférence pour la mémoire de votre défunt mari, la cour vous a donné l'occasion de justifier vos dires, déclara le juge Ti. Bien que ce soit à l'accusé de prouver son innocence, la cour a fait venir un suspect pour vous permettre de l'identifier. Comme il est évident que vos explications sont fausses, la cour va procéder à votre inculpation : madame Ko, je vous accuse d'avoir assassiné votre mari avec l'aide d'un complice encore inconnu. Chef des sbires, relâchez le témoin Pao

Liang.

— Attendez, laissez-moi réfléchir ! cria la belle veuve. Elle examina de nouveau l'Étudiant en se mordillant les lèvres. Après avoir un peu hésité, elle déclara :

— Oui, la taille est bien la même... Quant au visage...

— Cela ne suffit pas, Madame, l'interrompit le juge. Il faut fournir une preuve concrète.

— Avec tout ce sang sur le voile... commença-t-elle d'une voix tremblante, puis, se tournant vers le juge, elle dit brusquement : Si c'est l'assassin, il doit avoir une blessure à la racine des cheveux !

Le juge fit un signe au chef des sbires, qui attrapa le jeune homme par les épaules et lui tira la tête en arrière. Sa mèche s'écarta, laissant apercevoir une vilaine cicatrice à l'endroit indiqué.

— C'est lui ! dit-elle en se cachant le visage entre les mains.

L'Étudiant essaya de se libérer. Pourpre de rage, il cria :

— Putain sans foi !

— Il est fou ! s'exclama madame Ko. Que Votre Excellence fasse taire ce sale mendiant qui ose m'insulter !

— Mendiant ? répéta l'Étudiant. C'est toi qui mendiais mon amour ! Idiot que je suis, de ne pas avoir compris ton plan ! Tu voulais seulement que je tue ton mari pour devenir maîtresse de son argent et ensuite te débarrasser de moi ! Et, bien entendu, c'est toi qui t'es emparée des deux cents pièces d'or !

Madame Ko voulut protester mais il couvrit sa voix en criant :

— Mais oui, tu les as prises ! Et moi qui peux m'envoyer toutes les filles qui me plaisent, je me forçais à te caresser, toi qui as des années de plus que moi. C'était à mon corps défendant, mais, imbécile que j'étais...

— Ne dis pas cela, Liang ! cria madame Ko. Se retenant au bord de la table pour ne pas tomber, elle répéta d'un ton pitoyable : Tu n'aurais pas dû dire cela, Liang ! Je t'aimais... Elle s'arrêta, puis reprit d'une voix à peine audible : Oui, peut-être ai-je su depuis le début que toi tu ne m'aimais pas, mais je ne voulais pas l'admettre. Je pensais qu'au fond de toi-même...

Elle éclata d'un rire strident et cria :

— Il y a une minute encore j'espérais que tu te sacrifierais pour moi ! Le rire devint sanglot. Elle s'essuya le visage, puis, levant la tête, dit avec une fermeté soudaine : Ce garçon était mon amant, Votre Excellence. Il a tué mon mari et je suis sa complice. Se tournant de nouveau vers Pao Liang qui la regardait avec stupeur, elle ajouta doucement : À présent, Liang, nous allons partir ensemble... enfin !

— Pao Liang, confesse ton crime ! tonna le juge Ti.

Hébété, l'Étudiant secoua la tête en murmurant :

— L'insensée, elle nous a perdus !

Le chef des sbires le mit brutalement à genoux et le jeune homme poursuivit d'une voix rauque :

— Eh bien oui, j'ai tué le négociant Ko, mais c'est elle qui m'y a obligé. Je voulais seulement cambrioler sa maison. Les truands de l'auberge se moquaient toujours de moi, me répétant que j'étais incapable de mener à bien la plus petite affaire. J'avais remarqué devant le mur de sa demeure un arbre qui permettrait de s'y introduire facilement. Je voulais faire voir aux autres de quoi j'étais capable... leur montrer de l'or ! Il y a deux lunes, j'ai entendu les serveurs de Ko dire que leur maître s'absentait pour quelques jours. Grimper par-dessus le mur fut un jeu pour moi. Je me faufilai ensuite dans une chambre et je cherchai mon chemin à tâtons dans l'obscurité. Tout à coup, je me heurtai à une femme. Auguste Ciel, que j'ai donc eu peur !

« On m'avait pourtant assuré que personne n'habitait cette aile de la maison en l'absence du maître. Quelle déveine pour ma première affaire ! Qu'allait-il se passer si elle criait ? Vite, je lui appliquai ma main sur la bouche. À ce moment, la lune nous éclaira et nous nous regardâmes. Je chuchotai : « Où sont les pièces d'or ? » Je sentis ses lèvres bouger. Je retirai mes doigts. Sans être effrayée le moins du monde, elle se mit à rire. Alors... alors je suis resté toute la nuit, quoi ! En me laissant partir à l'aube, elle m'a donné un peu d'argent.

Il se passa la main sur le visage. Le juge dit :

— Si vous gardez le silence, madame Ko, la cour en déduira que vous reconnaissez l'exactitude de sa déposition. Avez-vous une remarque à faire ?

Madame Ko ne quittait pas l'Étudiant des yeux. Elle secoua la tête distraitemment.

— Continuez, ordonna le juge à Pao Liang.

— Après cela, reprit le jeune homme, j'allai la voir régulièrement. Son mari était très riche, m'expliqua-t-elle, mais d'une avarice sordide. Il ne lui laissait pas suffisamment d'argent pour ses besoins, et comme il gardait toujours les clefs sur lui, elle ne pouvait m'en donner davantage. Je répondis que la menue monnaie ne m'intéressait pas. Alors elle me confia que son mari avait deux cents pièces d'or en réserve dans son coffre. Si nous nous débarrassions de lui, nous pourrions les prendre et filer tous les deux. Deux cents pièces d'or, ce n'était pas mal, mais un assassinat, ça demandait réflexion ! Je finis par lui dire que si nous faisions ce genre d'ouvrage, il faudrait tout préparer dans les plus petits détails sans nous presser. Mais elle me talonnait, répétant qu'elle en avait assez de vivre ainsi. J'imaginai alors un très bon plan. Je donnai un sachet d'arsenic à ma maîtresse et lui dis d'en mettre une pincée tous les matins dans le thé de son mari. Juste assez pour lui donner des maux d'estomac... qu'elle lui ferait

passer grâce à une poudre dont je lui remis également une boîte. Ce que le vieil imbécile a pu lui être reconnaissant de le soigner si bien ! Mais aussi, a-t-on idée de prendre une garce pour épouse !

Madame Ko étouffa un petit cri. Pao Liang continua :

— Il y a quelques jours, elle me dit qu'un devin avait prévenu son mari que sa vie serait en danger le 15 de la présente lune. Des blagues, bien entendu, mais ça pouvait nous servir. Quel bon motif pour un suicide ! Elle cajole son mari et le persuade de donner un souper à ses amis ce soir-là. Avant qu'il ne parte pour le kiosque elle lui fait prendre une bonne petite dose d'arsenic. Moi, j'arrive en passant par-dessus le mur (elle avait expédié tous les domestiques dans l'autre aile, soi-disant pour aider aux préparatifs du souper). Après avoir repoussé le lit, je prépare le trou, puis je remets le lit en place (ce qui dissimule la terre et les dalles enlevées) et nous attendons. J'avais une de ces venettes ! Elle, non ; rien ne la trouble jamais. Enfin, des pas résonnent dans le couloir et je me colle contre le mur juste au moment où entre le vieux. Tout miel et tout sucre, elle lui dit : « Je crains que votre estomac ne vous cause encore des ennuis, mon cher cœur. Je vais vous préparer un petit remède. » Et le pauvre imbécile de répondre : « Merci, mon amour. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans vos soins attentifs. Dans le kiosque, mes amis ne savent que se moquer de moi ! » Elle me lance un coup d'œil par-dessus l'épaule de son cocu et me fait signe d'y aller. Je bondis et je plante mon poignard dans le dos du vieux. Heureusement, la blessure ne saigne pas trop. Nous lui ôtons sa robe. Elle voit une enveloppe cachetée dans la manche et me la passe en disant : « Prends ça... c'est peut-être de l'argent ! » Ensuite, nous mettons le cadavre dans un des coffres à vêtements. Nous scellons le couvercle avec une bande de papier huilé avant de le descendre dans le trou que je rebouche avec la terre. Je replace les dalles et nous ramenons le lit dessus. Au moment où j'allais enfiler la robe du mort, elle se précipite sur moi, me passe les bras autour du cou et gémit : « Prends-moi, mon chéri... prends-moi ! » Je la repousse. Qu'est-ce qu'elle s'imaginait, la garce, j'avais encore du boulot à faire ! J'enfonce le bonnet sur ma tête, mais elle dit : « Il y a un grand clair de lune, ils vont te reconnaître ! » Alors elle sort ses ciseaux et me fait une entaille au front. Le sang coule, je m'en barbouille le visage et je sors en courant. Quand j'estime que les invités assis dans le kiosque ont eu le temps de me voir, j'oblique vers le fleuve et je saute dedans. La maison de mon père était sur la berge du fleuve, aussi je connaissais les courants depuis ma plus tendre enfance. Mais que cette eau pouvait donc être froide ! Et la deuxième robe gênait mes mouvements. Aussitôt que j'ai vu un endroit du rivage abrité par des broussailles, je me suis hissé à terre. J'ai fait un ballot de la robe et, après avoir jeté le bonnet dans le fleuve, j'ai tordu mes

vêtements pour les sécher.

Il jeta un coup d'œil satisfait autour de lui. Le juge comprit que le jeune dévoyé, emporté par son récit, oubliait à présent sa peur et savourait la joie d'être regardé comme un dangereux criminel. Son lamentable idéal était atteint ! Le juge Ti soupira. Il avait appris tout ce qu'il désirait savoir et pouvait dire à l'Étudiant de se taire. Il décida cependant de le laisser parler jusqu'au bout. Le jeune homme avait tué un vieillard sans défense, mais en le poussant à commettre son forfait, la femme n'était-elle pas plus coupable que lui ? Et n'y avait-il pas des crimes plus atroces, plus impardonnables que les meurtres ? Le juge songea avec dégoût à la tâche qui l'attendait tout à l'heure.

L'Étudiant but un peu de thé, puis, ayant craché par terre, il poursuivit :

— De retour à l'auberge, j'ouvris l'enveloppe. Elle ne contenait pas d'argent, c'eût été trop beau ! Simplement un carnet bourré de chiffres. Dans le cas où ils auraient indiqué d'autres cachettes imaginées par le vieil avare, je le conservai pour le montrer à sa femme. Je vais la voir le lendemain et nous regardons d'abord dans le coffre. Pas la moindre pièce d'or ! J'aurais dû comprendre le jeu de la garce, mais, bonne bête, je l'aide à chercher partout. Sans succès, bien entendu. Alors, je lui fais voir le carnet. Elle le feuillette et me dit qu'elle n'y comprend rien. Nous avons tué le bonhomme pour la peau ! Elle me dit que l'or était sûrement quelque part... qu'elle finirait par le découvrir. Si elle ne le trouvait pas, elle vendrait ses bijoux et nous partirions dès que la somme nécessaire serait réunie. Moi, je ne demandais pas mieux. J'en avais soupé de cette ville, et je pouvais toujours la vendre dans un bordel en route. J'en tirerais peut-être un lingot d'or. Ce n'est plus une pucelle, mais elle sait ce qui plaît aux hommes et cela se paie aussi ! Le soir, à l'auberge, j'ai voulu jeter le fichu carnet, mais je me suis dit qu'après tout on ne savait jamais et je l'ai confié à Œillet-Rose. C'était plus sûr, parce que les hommes furetaient souvent dans ma chambre. La fille n'a pas demandé mieux. Elle aussi elle a un petit béguin pour moi ! Voilà, je pense que c'est tout.

Le juge fit signe au scribe qui se leva aussitôt et lut à haute voix la confession de Pao Liang. Celui-ci reconnut que tout était exact et apposa la marque de son pouce à la fin de chaque feuillet. Le chef des sbires la porta ensuite à madame Ko qui fit de même.

Le juge Ti se pencha vers son collègue et lui parla tout bas, puis il s'éclaircit la voix et annonça :

— La cour déclare madame Ko, née Sié, et Pao Liang, dit l'Étudiant, coupables du meurtre de monsieur Ko Tse-yuan, négociant en soieries. Elle décide qu'il y a eu préméditation et propose la peine de mort pour les deux accusés. Les autorités de la capitale diront quel

genre de supplice sera réservé à chacun des deux accusés selon son degré de culpabilité personnel.

Il frappa la table de son martelet ; les sbires emmenèrent madame Ko et l'Étudiant.

LE JUGE TI REÇOIT LES REMERCIEMENTS DE SON COLLÈGUE. IL REMET AU CAPORAL UN CADEAU POUR MADEMOISELLE ŒILLET-ROSE.

UN GRONDEMENT de colère monta de la foule pendant la sortie des prisonniers et le magistrat Teng dut se servir plusieurs fois de son martelet. Un commis vint déposer une tasse de thé près du juge Ti. Celui-ci se retourna et aperçut Tsiao Taï debout à côté de lui. Son lieutenant devait être là depuis un certain temps déjà car son visage était très pâle. Les amours de ce pauvre garçon finissent toujours mal, pensa le juge. Quand il eut bu un peu de thé, il dit au magistrat Teng :

— Vous plairait-il de faire comparaître Leng Tsien, à présent ?

Pendant que le chef des sbires allait chercher le banquier, le juge tira le carnet de sa manche et le tendit à son collègue en disant :

— Voici le carnet dont Pao Liang a parlé. Toutes les fraudes de Leng y sont consignées de sa propre main.

Quand le banquier eut répondu aux questions préliminaires, le juge Ti déclara :

— Vous êtes accusé d'avoir commis une série de fraudes aux dépens de votre associé, le défunt Ko Tse-yuan. Les sommes volées se montent à mille pièces d'or. Vous avez vous-même indiqué le détail des opérations dans ce carnet. La cour se propose d'étudier les documents propres à l'éclairer sur l'étendue exacte de vos malversations. Elle vous autorise auparavant à faire une confession sommaire de votre faute.

— Je confesse avoir volé mon associé Ko Tse-yuan, dit aussitôt Leng Tsien d'un ton las. Je suis un homme ruiné, mais je suis heureux d'apprendre que ce n'est pas ma mauvaise action qui a causé la mort de mon associé. Enfin mon âme a retrouvé la paix !

— Celles de vos créanciers aussi, dit le juge d'un ton sec. L'autre jour vous ne sembliez guère vous souvenir de leurs intérêts ! Le moment venu, ils n'auront qu'à présenter leurs titres de créance devant la cour pour règlement.

Se tournant vers Teng, il demanda :

— Êtes-vous d'accord pour que le prisonnier reste détenu jusqu'au jour où, les divers documents ayant été étudiés, il pourra être statué sur son cas ?

— Je suis d'accord, répondit Teng. Leng Tsien, cette cour vous déclare coupable de manœuvres frauduleuses. Lorsque nos experts auront terminé l'examen du dossier, je proposerai un emprisonnement proportionné à l'étendue de vos détournements. Qu'on reconduise le prisonnier dans sa cellule.

Il frappa trois fois la table avec son martelet pour annoncer la fin de l'audience, puis les deux magistrats se retirèrent, suivis de Tsiao Taï et du conseiller Pan You-té.

Avec un pâle sourire, Teng constata :

— Vous avez résolu tous mes problèmes, Ti ! Je vais changer de robe dans ma bibliothèque. Venez y prendre une tasse de thé avec moi quand vous serez un peu reposé. Maintenant qu'il n'est plus question d'un voyage à la préfecture, nous avons du temps devant nous. Je projette quelques excursions pour vous cette semaine. Il y a dans la montagne des endroits curieux que j'aimerais vous montrer.

Il s'inclina et sortit. Monsieur Pan demanda la permission de se retirer ; il lui fallait aller au greffe surveiller la rédaction des rapports à envoyer au préfet. Tandis que le juge Ti s'asseyait dans un fauteuil, Tsiao Taï vint placer sur la table un gros paquet enveloppé de papier aux vives couleurs en disant :

— Voici la soie demandée par Votre Excellence. La meilleure qualité suivant vos instructions. J'ai été voir la villa où habite la sœur de madame Teng. Une belle demeure, et qui a dû coûter chaud ! Elle lui appartient entièrement car madame Teng était son unique sœur. À en croire les serviteurs, Leng Té y faisait de fréquents séjours. Il a peint plusieurs fois le jardin ; ces tableaux sont maintenant accrochés dans la salle de réception. Sa mort fut un grand coup pour tous les habitants de la villa.

Le juge acquiesça d'un signe de tête et tira pensivement sa moustache. Après un petit silence, Tsiao Taï demanda :

— Comment Votre Excellence a-t-Elle deviné que l'Étudiant était l'assassin du vieux monsieur Ko ?

Cette question fit tressaillir le juge. Sortant de sa rêverie, il répliqua :

— L'Étudiant ? Oh ! quatre faits au moins le désignaient. En premier lieu, lorsque ton aventure amoureuse a montré combien madame Ko se souciait peu de la mémoire de son mari, j'ai pensé qu'elle avait pu avoir un amant du vivant de celui-ci, un amant qui aurait joué un rôle dans la disparition du vieillard. En fait, l'Étudiant avait rendez-vous avec madame Ko la nuit où tu l'as vue, mais il ne put se rendre chez elle parce que je le fis m'accompagner au marais. Deuxièmement, il s'est vanté, pendant cette expédition, d'avoir un grand coup en train. Un coup qu'il mènerait à bien tout seul. Un peu plus tard, il t'a informé que cette affaire lui rapporterait deux cents

pièces d'or. C'est précisément la somme que contenait le coffre de Ko, comme nous l'avaient révélé à la fois Leng Tsien et Kouen-chan. Troisièmement, lorsque l'Étudiant fut frappé au visage, le soir de notre arrivée à l'auberge du Phénix, il saigna abondamment et Crâne-chauve remarqua tout haut qu'il avait une blessure au front. Ce fut cependant le quatrième et dernier détail qui me fit voir brusquement le rapport entre les trois premiers. Je fais allusion aux aveux de Kouen-chan à propos du carnet de Leng Tsien, qu'il nous a dit avoir trouvé derrière le lit de mademoiselle Oëillet-Rose. J'avais déjà remarqué les tendres sentiments que cette demoiselle portait au jeune voyou, et le regard suppliant qu'elle me jeta quand Kouen-chan nous eut appris la présence du carnet dans sa chambre me fit comprendre que l'Étudiant le lui avait confié à l'insu du Caporal. Ce dernier, en effet, ne consent à partager les faveurs de la belle qu'avec le chauve et un très petit nombre d'amis choisis. Sans compter les « sorties en ville », bien entendu, mais cela fait partie du *travail* ! Auguste Ciel, nous parlons du Caporal et cela me fait penser que le pauvre homme est toujours dans sa prison ! Va demander au chef des sbires de l'amener ici.

Quand le Caporal fut agenouillé devant le juge, celui-ci fit signe au chef des sbires de les laisser et il dit au truand :

— Relève-toi et parlons en amis !

Le Caporal se mit debout. De sous ses gros sourcils en broussaille partit un regard piteux vers le juge Ti et, plissant son front bas, il murmura d'un ton amer :

— Alors, vous êtes vraiment un pince-voleur, et celui-là est votre chien courant ! On ne peut se fier à personne, sur cette terre !

— Si j'ai déguisé ma personnalité, répondit le juge, c'est uniquement parce que j'avais besoin de toi pour découvrir l'auteur d'un crime ignoble. Ton aide m'a été utile et je garde un bon souvenir de ton hospitalité. J'ai noté que tu ne permettais à tes hommes que la mendicité ou les délits mineurs et que tu les empêchais de commettre de mauvais coups. J'ai aussi demandé à la police militaire de me communiquer tes états de service.

— C'est encore pire que je ne pensais, grommela le Caporal. Je ne vais pas garder longtemps ma tête sur mes épaules. Il est vrai qu'elle ne me sert pas à grand-chose !

— Tais-toi et écoute, commanda impatiemment le juge Ti. L'Armée impériale est ton véritable élément et tu vas la rejoindre. Crâne-chauve dirigera les mendiants selon les principes que tu lui as inculqués. Voici une lettre pour les bureaux de la garnison, dans laquelle je dis que tu as fait du bon travail pour le magistrat de Wei-ping. Je demande en son nom ta réintégration dans l'armée avec le grade de sergent. Maintenant, tu n'as plus qu'à porter ce billet doux à l'officier de service !

— Plutôt au capitaine Mao, intervint Tsiao Taï. Il le connaît bien.

— Au capitaine Mao, alors, reprit le juge. Et quand tu auras touché ton casque et ta cuirasse, fais-toi beau pour te présenter à mademoiselle Oëillet-Rose. Garde-la pour toi seul, sergent Liou. Elle est trop bien pour la partager avec les autres. Et elle a besoin de toi !

Il prit le paquet apporté par Tsiao Taï et le tendit au Caporal.

— Remets-lui ce petit cadeau de ma part, je veux qu'elle ait une jolie robe pour faire honneur à son sergent de mari ! Et dis-lui aussi que je regrette de ne pas pouvoir t'appeler *cousin* !

Le Caporal glissa la lettre dans sa ceinture. Plaçant le paquet sous son bras, il regarda le juge avec des yeux ronds. Soudain son visage se détendit. Radieux, il cria :

— Sergent ! Auguste Ciel... Sergent ! Puis il fit un brusque demi-tour et partit en courant.

— Voilà donc pourquoi Votre Excellence l'avait fait arrêter, remarqua Tsiao Taï avec un petit sourire.

— T'imagines-tu qu'il serait venu au tribunal de son plein gré ? Et je n'avais certes pas le temps de courir après lui. Nous allons bientôt reprendre le chemin de Peng-lai. Envoie un sbire chercher les bagages que nous avons laissés à l'hôtel de la Grue qui vole et dis aux garçons d'écurie du Yamen de nous préparer deux bonnes montures.

Le juge quitta son fauteuil. Après s'être débarrassé de la robe en damas et de la coiffure officielle, il remit son vieux bonnet sur sa tête et se dirigea vers les appartements particuliers de Teng.

LE JUGE TI ÉCHANGE DES PAROLES AIGRES-DOUCES AVEC SON COLLÈGUE.

IL REPREND MÉLANCOLIQUEMENT LA ROUTE DE PENG-LAI.

LE VIEUX MAJORDOME vint à la rencontre du juge et le fit entrer dans la bibliothèque.

Le magistrat Teng était en tenue d'intérieur. Il pria son visiteur de s'asseoir près de lui sur la grande banquette et dit au serviteur de se retirer. La scène rappela au juge Ti leur première entrevue. Teng, qui préparait une tasse de thé pour son hôte, le vit regarder la place vide précédemment occupée par le paravent de laque. Un sourire douloureux sur les lèvres, il expliqua :

— Oui, j'ai fait mettre le paravent dans la chambre de débarras. Il me rappelait trop...

Le juge Ti posa brusquement sa tasse et dit d'un ton sec :

— Épargnez-moi l'histoire du paravent de laque. Je l'ai entendue une fois, cela suffit.

Teng jeta un regard stupéfait à son hôte, qui resta impassible.

— Que veut dire cette remarque ? demanda-t-il.

— Exactement ce qu'elle dit. L'histoire est jolie, pleine de sentiment, vous l'avez bien racontée et l'autre soir j'étais fort ému en vous écoutant. Mais c'est de la pure fantaisie. Pour ne citer qu'un détail, votre épouse avait seulement une sœur et non pas trois.

Teng devint livide. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Le juge Ti se leva. Il s'approcha de la fenêtre ouverte et, les mains derrière le dos, regarda les bambous du jardin qu'agitait une brise légère. Sans se retourner, il reprit :

— Votre conte du paravent de laque était aussi mensonger que votre amour pour Lotus d'Argent. Vous n'aimez qu'une personne, Teng : vous-même. Une seule chose vous tient à cœur : votre renommée de poète. Vous êtes vaniteux et égoïste à un point inimaginable mais vous n'avez jamais eu d'accès de démence. Je soupçonne pourtant la nature de vous avoir défavorisé d'une autre manière. Privé de descendance, et n'éprouvant pas le besoin de prendre d'autres épouses ou concubines, vous avez utilisé votre... disons votre imperfection pour vous bâtir une légende de fidélité à toute épreuve. Je ne peux pas souffrir les épouses adultères, mais la

vôtre, Teng, avait probablement bien des excuses !

Il se tut un instant. N'entendant derrière lui que la respiration laborieuse du magistrat, il poursuivit :

— Un beau jour, vous avez soupçonné votre femme d'entretenir des relations coupables avec le jeune peintre Leng Té. Elle avait sans doute fait sa connaissance dans la maison de campagne de sa sœur. Il savait ses jours comptés, elle était mariée à un homme froid et cruel. Il est probable que cette double infortune les rapprocha. Pour vous assurer de votre disgrâce, vous les avez suivis discrètement lorsqu'ils se sont rendus dans la maison accueillante. Vous vous dissimuliez le visage avec votre foulard, mais la patronne de l'établissement s'est souvenue que vous boitez. D'après ce que m'a dit monsieur Pan, vous vous étiez foulé la cheville à une époque qui doit correspondre au moment de cette filature. Votre claudication momentanée valait un bon déguisement, car c'est surtout cela qu'on remarquait en vous et elle allait disparaître quand votre cheville serait guérie. J'avais oublié ce point, mais hier soir mon lieutenant fit une remarque à propos de la cheville brisée de Kouen-chan. Je pensai alors aux paroles de votre conseiller et la vérité m'apparut !

« La chasteté de la femme est la base fondamentale de nos institutions, et la loi prescrit la mort pour la femme adultère aussi bien que pour son amant. Les ayant pris sur le fait, vous aviez le droit de les tuer sur-le-champ. Ou vous pouviez les dénoncer au préfet et tous deux auraient eu la tête tranchée. Mais votre vanité vous empêcha d'adopter l'une ou l'autre de ces solutions. L'idée de voir la légende des « amants éternels » détruite et votre infortune conjugale révélée à tous vous était insupportable. Vous avez donc décidé de ne rien dire et d'élaborer un scénario selon lequel vous pourriez tuer votre épouse sans qu'il soit question de son infidélité. La tuer d'une façon qui, au lieu de détruire l'image des « amants éternels », la ferait vivre à jamais en lui ajoutant une note tragique. Le tout, bien entendu, sans courir le risque d'y laisser votre tête ! La maladie mentale de votre grand-père et le paravent de laque vous fournirent un point de départ. L'idée était vraiment ingénieuse, Teng. Combien de longues soirées avez-vous dû passer à y réfléchir, assis dans votre bibliothèque pendant que votre femme était peut-être auprès de son amant. Non pas, d'ailleurs, que ce dernier fait vous dérangeât le moins du monde ! Vous n'éprouviez aucun sentiment amoureux pour elle. Bien plus, je crois même que vous la haïssiez parce qu'elle possédait de réels dons poétiques, et vous lui avez volé ses meilleurs vers pour les incorporer à votre œuvre. Vous jalousiez son talent, vous l'avez dissuadée de publier ses poèmes, mais j'ai vu un manuscrit d'elle et je vous assure, Teng, que vous n'atteindrez jamais la sublime hauteur où elle se mouvait si aisément.

« Vous imaginez donc une excellente histoire. Oh ! elle possédait toutes les qualités requises pour devenir fameuse et être répétée dans les cercles littéraires de l'Empire fleuri avec un mélange d'admiration et de sympathie émue. Vieille malédiction qui pèse sur une famille, paravent ancien aux propriétés magiques, idylle romanesque, rien n'y manquait ! J'ai moi-même commencé par croire chacune de vos paroles et mon émotion a été profonde. Si le scénario conçu par vous s'était déroulé sans anicroche, voici comment les choses se seraient passées : vous commenciez par tuer Lotus d'Argent au cours d'un accès de démente simulé, puis vous alliez vous accuser devant le préfet qui, bien entendu, vous acquittait. Vous preniez alors votre retraite et consacriez le reste de votre existence à l'accroissement de votre gloire poétique. Les femmes vous laissant froid, vous ne vous seriez pas remarié, et – veuf inconsolable – vous portiez jusqu'à la fin de vos jours le deuil de votre épouse bien-aimée !

« Vous aviez sans doute préparé aussi un plan ingénieux pour vous venger de Leng Té, mais il est mort avant que vous puissiez le mettre à exécution. Le désespoir de Lotus d'Argent vous donna un horrible plaisir. Tandis qu'elle tombait malade, vous vous êtes montré, à ce qu'on m'a dit, exceptionnellement joyeux au cours de ces deux dernières semaines.

« Quand Kouen-chan a poignardé votre femme, elle dormait profondément sous l'action de sa poudre et n'a pas souffert. Vous avez pénétré dans le cabinet de toilette au moment où il venait de vider son infernale sarbacane pour la seconde fois. La drogue pulvérisée dans l'air a agi sur vous instantanément. Lorsque vous vous êtes réveillé, voyant le cadavre de votre femme, vous avez cru que c'était vous qui l'aviez assassinée. La chose en elle-même ne vous a pas autrement affecté puisque c'était précisément ce que vous aviez projeté de faire, mais ce qui vous a terrifié, c'est de ne pas vous souvenir de votre acte. Les pensées de folie que vous rouliez dans votre tête vous auraient-elles dérangé le cerveau ? Ce précieux cerveau de grand poète ! Vous étiez dans une telle inquiétude que, lors de ma première visite, vous n'avez même pas songé à me raconter l'histoire du paravent de laque. Bien plus, vous avez dit au majordome – mensonge stupide – que votre épouse était partie voir sa sœur, et vous vous êtes débarrassé de moi le plus vite possible. Plus tard, lorsque le train-train de l'audience de l'après-midi vous eut aidé à vous ressaisir, vous avez compris que ma présence à Wei-ping était une véritable aubaine. Vous alliez avoir en moi un témoin capable de confirmer votre histoire de paravent, un collègue prêt à vous accompagner devant le préfet, et dont les déclarations ajouteraient de la couleur à votre tragique récit. Vous m'avez donc envoyé quérir par votre chef des sbires afin de me faire une touchante confession.

« Il ne m'a pas trouvé. Dans l'état d'esprit où vous étiez, cette déception vous affola. De nouveau, vous vous mîtes à douter de votre équilibre mental et de la valeur de votre plan. Puis, comme les domestiques commençaient à trouver bizarre que la chambre de votre femme restât fermée à clef, la présence du cadavre dans cette pièce vous devint intolérable. Sans même l'examiner, vous fîtes la bêtise d'aller le déposer dans le marais.

« J'arrivai enfin, assez tard. Vous me racontâtes, la petite histoire toute préparée et la confiance vous revint peu à peu. Cependant, je parlai de points douteux et conclus qu'après tout vous n'aviez pas forcément tué votre femme. Rien ne pouvait vous être plus désagréable, mais, songeant soudain à la bévue que vous aviez commise en vous débarrassant du corps, vous vous dîtes que j'allais peut-être trouver un moyen de réparer votre erreur. Vous avez donc consenti à retarder votre visite au préfet et à me laisser les mains libres.

« En fin de compte, les choses ont tourné au mieux pour vous. Évidemment, vous n'avez pas la satisfaction d'avoir tué vous-même l'infidèle, mais, d'un autre côté, vous voilà le héros d'une aventure encore plus tragique. Votre épouse bien-aimée a été la victime d'un crime sauvage, et si l'histoire du paravent de laque ne peut plus servir, elle sera remplacée par celle de l'amant inconsolable ! Vos poèmes ne deviendront pas meilleurs, mais chacun dira que c'est à cause du coup cruel qui a brisé votre bonheur. On vous plaindra beaucoup et on n'en louera pas moins vos vers. Je ne serais pas autrement surpris que vous deveniez le premier poète de l'Empire fleuri ! Voilà ce que je tenais à vous dire, Teng. Bien entendu, je garderai secret tout ce que j'ai découvert... mais vous pouvez être sûr que je ne lirai plus jamais une ligne de vos poésies !

Le juge Ti s'arrêta. Pendant un long moment on entendit seulement frémir le feuillage des bambous au-dehors. Enfin, Teng répliqua :

— Vous êtes profondément injuste envers moi, Ti. Il est faux que je n'aie pas aimé ma femme. J'avais pour elle une grande affection, et la stérilité de notre union fut la seule ombre à mon bonheur. Sa violation de la foi conjugale me fut extrêmement pénible. En fait, elle ébranla ma raison, et c'est à force de remâcher ma douleur que j'en vins à imaginer cette atroce histoire du paravent de laque. J'avais également le droit de tuer le coupable ; vous l'avez reconnu vous-même, Ti. Puisque je ne l'ai pas fait, et la confession de Kouen-chan l'a démontré, les paroles que vous venez de prononcer sont superflues. Même après avoir découvert que l'histoire du paravent n'était pas exacte, vous auriez dû avoir pitié d'un malheureux mari trompé et ne pas vous acharner aussi cruellement sur mes faiblesses. Vous me

décevez beaucoup car j'avais entendu parler de vous comme d'un homme juste et charitable. Or vous avez manqué : *primo* à la charité en m'abaissant et m'humiliant dans le but de faire éclater votre propre intelligence ; *secundo* à la justice en m'accusant de haïr ma femme et en prétendant justifier votre ingérence dans ma vie privée par des déductions fantaisistes qui ne reposent sur aucune preuve.

Le juge Ti regarda son collègue bien en face et répliqua d'un ton glacial :

— Je ne profère jamais d'accusation sans pouvoir l'étayer de preuves concrètes. Votre première visite à la maison de rendez-vous était pleinement justifiée : il vous fallait vérifier l'infidélité de votre épouse. Si vous vous étiez alors précipité sur les amants pour les tuer, ou si vous aviez mis fin à vos jours, ou commis n'importe quel acte désespéré, j'aurais cru à cet amour pour votre femme. Même si je n'avais pas été jusque-là, je vous aurais du moins laissé le bénéfice du doute. Mais vous êtes retourné une seconde fois dans la maison infâme pour épier leurs ébats. Ce fait m'a révélé la dépravation de votre âme et m'a fourni la preuve indiscutable dont j'avais besoin. Adieu !

Il s'inclina légèrement et sortit. Son lieutenant l'attendait dans la cour, tenant deux chevaux par la bride.

— Partons-nous vraiment pour Peng-lai, Votre Excellence ? demanda-t-il. Nous ne sommes restés que deux jours ici !

— C'est bien suffisant, répondit le juge. Il sauta en selle et tous deux gagnèrent la rue.

Ils sortirent de la ville par la porte Sud. Tandis qu'ils chevauchaient sur la route poussiéreuse, le juge sentit un froissement de papier dans sa manche. Guidant sa monture avec les genoux, il sortit du vêtement la dernière des cartes de visite au nom de « Monsieur Chen, courtier ». Il la déchira en menus morceaux qu'il contempla une seconde avant de les jeter au vent.

Les petits fragments rouges voltigèrent un instant derrière sa bête, puis s'éparpillèrent dans la poussière du chemin.

FIN